LE BERGER FIDELLE, PASTORALLE. DE L'ITALIEN DU SEIGNEUR...

Battista Guarini







LE BERGER FIDELLE, PASTORALLE.

De l'Italien du Seigneur BAPTISTE GVARINI *Cheualier.*

DERNIERE EDITION.

A ROVEN,

Chez PIERRE L'OYSELET, tenant sa boutique au haut des degrez du Palais.

1613.



A TRES-VERTVEVSE ET EXCELLENTE DAME, MADAME CLAVDE DE Chiury Dame de la Patriere.

MADAME, *D'autant que ce Berger que i'ameine en France est estranger de nation, non originaire de ce pays : il craignoit qu'en ce temps tout plein de deffiances & de menees il ne peust auoir libre accez par les villes où il desiroit passer, s'il n'auoit respondant, personne de marque qui certifiast de son obeissance & fidelité. A cette occasion il s'adresse à vous, pour vous supplier,* Madame, *de le receuoir de bon œil, comme en toute humble reuerence il se vient presenter à vous, à ce que vostre nom luy serue de passeport & sauf-conduit par tous les endroits de ce Royaume où son destin & sa fortune le porteront. L'heureux accueil qu'il a receu au lieu de sa nais-*

sance luy fait esperer que quelque part qu'il aille, portant sur son front vne fidelité memorable, il sera tousiours le bien venu. Mais à vous plustost qu'à nul autre il a desiré s'offrir, tant pour l'asseurance qu'il se promet sous l'authorité de vostre nom, qui estes alliee d'vne infinité de Marquis, Contes, Barons, & autres grands Seigneurs de France, que pour le bon visage qu'il receut de vous le premier iour que vous le vistes: afin aussi qu'il vous soit vn gage eternel de la part de celuy qui vous le dedie, du seruice qu'il vous desire rendre, & à tous ceux qui vous appartiennẽt, estãt comme vne infinité d'autres, engagé par les liens inuincibles de vostre debonnaireté & courtoisie à demeurer toute sa vie,

Madame,

Vostre tres-humble &
obeissant seruiteur.



AVX LECTEVRS.

COmbien que par la diſpoſition de cette Paſtorale, lon puiſſe aſſez comprendre le ſuiet d'icelle, ſans qu'il ſoit beſoin d'argument: toutesfois l'ayant trouué en la copie Italienne ie l'ay voulu inſerer. Pour le regard du Prologue ie l'ay paſſé, pource que cet ouurage ayant eſté fait François, non pour le repreſenter ſur vn theatre, ains pour eſtre leu ſeulement, & cette partie ne ſoit adiouſtee aux Scenes que pour ſe concilier l'attention & bien-veillance des ſpectateurs selon le temps, les lieux, & les perſonnes. I'ay penſé qu'il n'eſtoit beſoin de le rapporter ici. Au ſurplus i'ay eſté contraint à l'Echo de m'eſloigner quelque peu du propos de l'autheur, pour faire tomber des reſponces equiuoques: toutesfois lon y trouuera peu de changement.



ARGVMENT DV BERGER FIDELLE.

LEs Arcades sacrifioient tous les ans à leur Deesse Diane vne ieune fille au pays pour faire cesser les maux qui les trauailloyent: ayans esté conseillez de ce faire par l'oracle: lequel non long temps apres recerché du terme que auroit leur affliction, leur fut respondu en cette sorte:

Plustost ne finira ce malheur homicide,
Que deux races des Dieux, iointes n'ayent esté,
Et que l'antique erreur de la femme perfide
D'vn fidelle berger paye la loyauté.

Cela fut occasion que Montan prestre de cette Deesse, qui rapportoit l'origine de sa maison à Hercules, procura (comme aussi aduint-il) que

Siluio son fils vnique fust solemnellement accordé en mariage à Amarillis Nymphe de grand lieu, fille aussi de Tytire, qui descendoit de Pan. Or combien que les peres auançassent ce mariage de tout leur pouuoir, si est-ce qu'il ne se pouuoit accomplir comme lon desiroit, pource que le iouuenceau qui ne prenoit plaisir qu'à la chasse, viuoit fort esloigné de pensers amoureux. D'autre costé il y auoit vn certain berger nommé Myrtil, fils (comme lon estimoit) de Carino, berger yssu d'Arcadie, mais qui dés long temps auparauant faisoit sa residence en Elide, lequel estoit esperduëment amoureux de sa fiancee Amarillis: Elle l'aimoit aussi de son costé: toutesfois elle ne luy osoit descouurir à cause de la loy qui punissoit de mort la desloyauté de la femme. Ce qu'offrant à Cori qu'vne belle commodité de nuire à cette fille qu'elle hayoit pour l'amour de Myrtil, duquel elle s'estoit follement enamourachee, esperant que par la mort de sa corriualle elle surmonteroit aisément la foy constante de ce berger: elle fait en sorte auec dissimulations & ruses, que les miserables amans sans se douter de rien, & pour vne occasion toute autre que celle qui leur fut depuis imputee, s'acheminerent dedans vne cauerne, où accusez d'vn Satyre & surpris tous deux, Amarillis ne pouuant iustifier son inno-

cence est condamnee à la mort, laquelle bien que Myrtil ne doute point qu'elle n'ait trop meritee, & qu'il sçache assez que par la loy qui chastie seulement la femme il s'en peut aller absous: neantmoins il se resoult de mourir pour elle, comme il estoit loisible de faire par la mesme loy. Luy donc estant conduit à la mort par Montan, auquel pource qu'il estoit Prestre, ceste charge appartenoit: suruenant sur ces entrefaites Carino, qui venoit pour auoir de ses nouuelles, & l'ayant apperçeu en estat non moins triste à ses yeux, qu'impourueu, comme celuy qui ne l'aimoit pas moins que s'il eust esté son propre fils naturel: cependant qu'il s'efforce pour le deliurer de la mort de prouuer par raison qu'il estoit estranger, & pour cette cause incapable d'estre victime pour vn autre. Il vient sans y penser à descouurir que son Myrtil estoit fils du Prestre Montan: lequel s'attristant comme vray pere de deuoir estre executeur de la loy sur son propre sang, il vient à estre esclarcy par Tyrenio Prophete auengle, de l'interpretation de l'oracle, & que non seulement c'estoit choses repugnantes au vouloir des Dieux que ceste victime se sacrifiast, mais aussi que la fin des miseres d'Arcadie estoit venuë, laquelle leur auoit esté predite par l'oracle, par le moyen duquel pendant qu'ils vont accordant tout le

ſuccez de ce qui s'eſtoit paßé : ils concluent que Amarillis ne peut ni ne doit eſtre eſpouſe d'autre que de Myrtil. Et pource que peu auparauant Siluio penſant tirer contre vne beſte ſauuage auoit bleßé Dorinde embraſee extrémement de ſon amour, & par cet accident changé ſa cruauté ordinaire en amour : Apres que la playe de la Nymphe qui auoit eſté tenuë mortelle fut reduite à terme de guariſon, & qu'Amarillis eut eſpouſé Myrtil, luy außi, qui eſtoit deuenu amoureux, eſpouſe Dorinde. Pour leſquels ſi heureux ſuccez hors de toute eſperance reſtant en fin recognuë Coriſque toute remiſe d'auoir obtenu pardon des amans eſpouſez, bien que ſaoule du monde, ſe diſpoſe de changer de vie.

A v



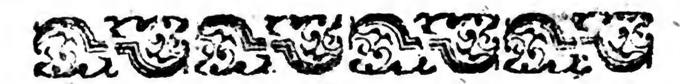
SONNET.

SOrs fidelle Berger, de tes grottes ombreuses
Que Phœbus à grand peine esclarcit de ses rais,
Et de ta loyauté les plus rares portraits
Fay voir, riche d'honneur, par les Gaules fameuses.
Tes souspirs amoureux, tes sentences nombreuses,
Tes plaintiues chansons, tes languissans attraits,
Et ce fidelle amour rendent plus que iamais
De tes perfections les Nymphes amoureuses.
Frere uterin d'Aminte en Itale conçeu,
Tu seras comme luy de la France reçeu,
France qui les honneurs aux merites esgale.
Et peut estre ces vers qui ne sonnent qu'Amour,
Nos cœurs amolissans par une Paix fatale
Banniront à iamais Bellonne de la Cour.



AVTRE SONNET.

QVand le fameux ſonneur de la lyre Latine,
Vit vn autre aage encor en ciuiles fureurs
Renſanglanter l'Itale & de meurtre & d'horreurs
Rome le chef du monde auancer ſa ruine.
Sus (dit-il) compagnons, troupe ſainte & diuine,
Cherchons autre pays, autre ſiecle, autres mœurs,
Cherchons ces heureux champs ou les fruits touſiours
D'vn eternel Printemps ſont la ſaiſon benigne. (meurs,
Ainſi triſte voyant nos malheurs raieunir,
Touſiours nouueaux deſſeins nos maux entretenir,
Touſiours nouueau fuſil de nouuelle diſcorde.
Ie voulois vous rauir en ces bois plus heureux,
Mais i'enten, ce me ſemble, vn doux air amoureux
Qui nous parle de Paix, d'amour & de concorde.



LES PERSONNAGES.

SILVIO *fils de Montan.*
LINCO *vieillard seruiteur de Montan.*
MYRTIL *amoureux d'Amarillis.*
ERGASTO *compagnon de Myrtil.*
CORISQVE *Nymphe amoureuse de Myrtil.*
MONTAN *pere de Syluio, Prestre.*
TITYRE *pere d'Amarillis.*
DAMETTE *vieillard seruiteur de Montan.*
SATYRE *vieillard, ci deuant amoureux de Corisque.*
DORINDE *Nymphe amoureuse de Siluio.*
LVPIN *Berger, seruiteur de Dorinde.*
AMARILLIS *fille de Tityre.*
NICANDRE *premier ministre des Prestres.*
CORIDON *amoureux de Corisque.*
CARINO *vieillard, pere putatif de Myrtil.*
VRANIO *vieillard, compagnon de Carino.*
LE MESSAGER.
TIRENIO *Prophete aueugle.*
LE CHOEVR *des Bergers.*
LE CHOEVR *des Chasseurs.*
LE CHOEVR *des Nymphes.*
LE CHOEVR *des Prestres.*

LA SCENE EST EN ARCADIE.



ACTE PREMIER.

SCENE I.



SILVIO, *ieune Berger*. LINCO, *vieillard*.

ALLEZ, vous autres qui auez enceint l'eſpouuentable beſte, donner l'accouſtumé ſignal de la chaſſe prochaine : allez reſueillant du cor les

yeux, & de la voix le courage: s'il y eut, oncques en Arcadie Berger de Diane qui se soit pleu à ses esbats, & que le souci des boccages ait poinçonné d'vne ardeur genereuse qu'il le monstre auiourd'huy, & me suiue là, où en petit lieu, mais champ bien ample à nostre valeur, est réfermé ce sanglier terrible, ce monstre de nature, cette horreur des forests, ce grãd & effroyable hoste de l'Erymanthé, si cognu par les playes communes, desolation des laboureurs. Allez donc vous autres & ne deuancez pas seulement l'aube endormie, mais auancez là encore du son enroüé de vos cors. Nous Linco, allons adorer les Dieux : & puis auec plus seure escorte nous poursuiurons nostre entreprise.

Qui bien commence, à moitié de l'ouurage,
Et de là haut nous vient cet auantage.

Lin. Ie loüe bien Siluio ta deuotion vers les Dieux, mais d'aller faire ennuy à ceux qui sont leurs ministres, ie ne le puis loüer. Les gardes du temple dormẽt tous encore, qui n'õt le iour plus clair ni plustost que le sommet de la montagne.

Sil. Toy qui peut estre dors encores, tu penses que chacun soit endormy.

Lin. O Siluio, Siluio, pourquoy penses tu, di-moy, que la nature t'ait doüé en la plus belle saison de ton aage, d'vne fleur de beauté si rare, pour la fouler ainsi aux pieds? si i'auois ceste tienne si belle, & si vermeille ioüe, que ie dirois bien adieu forests, & poursuiuant vne autre chasse, & passant ma vie en esbats & plaisirs, ie ferois mon esté à l'ombre, & mon hyuer deuant le feu.

Sil. Tu ne m'as iamais ci deuant donné tels aduertissemés, comment es-tu maintenant si contraire à toy mesme?

Lin *Autre saison, autre façon de viure.* Ie me gouuernerois ainsi si i'estois Siluio.

Sil. Si ferois-ie bien moy si i'estois Linco: mais pource que ie suis Syluio, ie me veux gouuerner en Siluio, non en Linco.

Lin. Ieune follastre, que te sert (ie te prie) d'aller cerchant par tant de hazards & dangers vne beste sauuage, si tu en as vne qui t'est si proche, si domestique, & si asseurée.

Sil. Parles-tu à bon eſcient, où ſi tu te mocques?

Lin. C'eſt toy, qui te mocques, non pas moy.

Sil. Et elle eſt ſi proche?

Lin. Comme toy de toy meſme.

Sil. En quel bois repaire-t'elle?

Lin. Tu es le bois, Siluio, la beſte ſauuage ta cruauté.

Sil. Ie voyois bien que tu voulois rire.

Lin. Vne ſi belle & gracieuſe Nymphe, mais que dis-ie vne Nymphe, ains vne Deeſſe plus belle & fraiſche qu'vne roſe au matin, plus delicate & plus blanche qu'vn Cygne, pour laquelle il n'y a ſi braue berger entre nous qui ne ſouſpire, iaçoit qu'en vain, qui à toy ſeul reſeruee des hommes & du ciel, eſt deſtinee pour toy : Et cependant toy qui en peux ioüir ſans tant de peine (garçon trop plus heureux que ſage) tu la fuis, Siluio? tu n'en tiens conte? & ie ne diray pas que tu ayes le cœur d'vne fere ſauuage, voire pluſtoſt de fer.

Sil. Si n'auoir point d'amour eſt cruauté, cruauté eſt vertu. Ie ne me repens pour mõ regard qu'elle ait place en mon

cœur, au contraire ie m'en estime, puis que par son moyen i'ay vaincu amour, beste trop plus sauuage qu'elle.

Lin. Et comment l'aurois-tu vaincu si tu ne l'as point esprouué?

Sil. Ie l'ay vaincu ne l'esprouuant point.

Lin. Si vne seule fois tu l'auois esprouué, Siluio, si tu sçauois quel plaisir & bon-heur c'est d'estre aimé, & de posseder en aimant vn cœur respondant en amour: ie suis certain que tu dirois, douce vie amoureuse, pourquoy si tard es-tu venuë en mon cœur?

Laisse, laisse les boccages
Laisse les bestes sauuages,
Petit follastre, & t'en vien
Dedans l'amoureux lien.

Sil. Di ce que tu voudras, Linco, si te puis-ie asseurer que ie quitterois mille Nymphes pour vne seule beste que mon Melāpe auroit chassee. Prénent ces plaisirs ceux qui les sçaurōt mieux gouster que moy, de moy ie ne les ressens point.

Lin. Comment les ressentirois-tu, si tu ne ressens point amour, seule occasion

que tout le monde sent? Mais ie t'asseure, enfant qu'à loisir tu le sentiras quand il n'en sera plus temps: vne fois Amour vient monstrer quel pouuoir il a sur nos cœurs, croy moy (enfant) car ie l'espreuue.

Mal n'est plus grand que la demangeaison
Que donne amour en nostre aage grison,
Quand moins profite au mal qui nous offence
Le traitement de celuy qui nous pense.
Si ieune d'ans de l'amour tu es poinct,
De ses douceurs tes blessures il oinct:
Et si ton mal aucunefois t'affole,
Tu as au moins l'espoir qui te console.
Si en vn temps Amour blesse le cœur,
Bien tost apres le remede en est seur.
Mais si tu viens à l'aage refroidie,
Où le deffaut tient la force engourdie,
Ta playe alors est plus dure cent fois
Qu'en la saison du plus vert de tes mois,
De tous costez le malheur te menace,
Si tu demande & tu n'obtiens la grace
Que tu requiers, certes il te va mal,
Il n'est tourment à ton tourment esgal.
C'est bien encor vn plus aspre martyre,
Si tu obtiens le bien que tu desire,

Ne cherche point en la fleur de tes ans,
Tant de deffauts que nous porte le temps,
Car si tu viens en ton aage chenuë
De ses assauts sentir quelque venuë
Double est le mal, n'auoir eu le vouloir
Quand tu pouuois, & voulant, ne pouuoir.
Laisse, laisse les boccages
Laisse les bestes sauuages,
Petit follastre, & t'en vien
Dedans l'amoureux lien.

Syl. Comment? il n'est donc point de vie sinon celle qui entretient vne incurable folie d'amour?

Lin. Di moy si en cette belle & riante saison qui renouuelle & remplit de fleurs tout le monde, tu voyois au lieu des cāpagnes fleuries, de ces beaux prez & forests ombrageuses, le pin, le sapin, & le hestre, despoüillez de leur cheuelure, les prez sans herbe, & les colines sans fleurs: Ne dirois-tu pas Siluio, le monde s'en va mourant, la nature patist: maintenant le mesme esbahissement, & l'horreur mesme que tu aurois d'vne nouueauté si estrange, aye là de toy mesme.

Le Ciel aux ans rend conforme la vie,
De mesmes mœurs en mesme aage suiuie:
Car tout ainsi qu'en nostre aage grison
D'amour sied mal qui est hors de saison
Ainsi ieunesse à l'amour ennemie
Combat le Ciel, & nature deffie.

Voy autour de toy Siluio, tout ce que le monde a de beau & plaisant est ouurage d'amour, le ciel aime, la terre aime, la mer aime, & cette si belle estoille que tu vois là haut paroistre deuant l'Aurore aime de son costé & ressent les feux de son fils. Elle qui rend amoureux les autres, reluit elle mesme amoureuse, & c'est peut estre à present l'heure de ses amours desrobees, & qu'elle laisse le sein de son cher amant: voy comme elle brille, & comme elle rit. Parmi les bois les bestes monstrueuses aiment, parmy les eaux les Dauphins & les Ourques, & cet oiseau qui chante si doucement, & follastre vollette du sapin sur le tremble, du tremble sur le myrrhe, s'il auoit vn esprit humain, il diroit, ie brusle d'amour. Mais il en brusle au cœur,

& le dit si bien en son langage, que son doux desir l'entend bien. Mais à propos, n'oys-tu pas, Siluio, que son doux desir luy respond, ie brusle d'amour aussi bien que toy : Les bœufs muglent en leurs estables, & ces muglemens ne sont qu'amoureuses semonces. Le Lyon rugist és forests, & ce rugissement n'est de courroux, ains c'est d'amour qu'il souspire. Ainsi en fin toutes choses aiment, & tu seras tout seul, Siluio, au Ciel, en la terre, & en la mer vne ame sans amour.

Laisse, laisse les boccages
Laisse les bestes sauuages,
Petit follastre, & t'en vien
Dedans l'amoureux lien.

Sil. T'a lon commis ma premiere ieunesse, afin que tu la nourrisses d'amours & de pensers effeminez? as-tu oublié qui tu es & qui ie suis?

Linco.

Ie suis veritablement homme, & me pense tenir de l'homme : & auec toy qui és homme aussi, ou au moins qui

le deuois estre, ie parle d'humanité: Mais si peut estre tu desdaignes vn tel nom, garde qu'en te despouillant d'humanité tu ne deuienne sauuage, non pas vn Dieu.

Sil. Celuy dont procede mon lignage n'eust esté oncques si renommé, si grand ni si puissant dompteur de monstres, si auparauant il n'eust dompté l'Amour.

Lin. Voy pauure aueugle, comme tu resues: où serois-tu, di moy, si ton grand Hercule n'eust esté amoureux, s'il a vaincu és batailles, s'il a dompté vne infinité de monstres, l'amour en a esté la seule cause. Ne sçais-tu pas que pour complaire à Onfale il ne voulut pas seulemẽt changer aux vestemens de femme le dos pelu de son lyon horrible: Mais bien au lieu de sa massuë noüeuse manier la quenoüille & le fuseau? voila cõment se reposant de ses fatigues & trauaux passez, il faisoit sa retraite, comme en vn port d'amour, au sein de sa belle maistresse.

Souspirs d'amour sont respits d'allegeance,
Aux grands desseins esguillons de vaillance.

Car tout ainsi qu'vne masse de fer
Est de soy rude & ne peut s'estoffer,
Mais de metail doucement temperee,
Polit l'ouurage & le rend de duree,
Ainsi vn cœur farouche & indompté
Souuent se rompt de fureur emporté:
Mais si l'Amour doucement le tempere,
Il deuient braue & dispos à bien faire.

Si tu desire donc d'estre imitateur d'Hercules l'inuincible, & digne petit fils d'vn tel ayeul, puis que tu ne veux point laisser les forests, au moins ensuy les forests, & ne laisse amour de tout poinct, mesme vn amour si legitime, & si digne de toy, comme est celuy d'Amarillis: si tu ne suis Dorinde, ie t'en excuse aucunement, ains plustost ie t'en loüe, pource qu'à toy qui es desireux d'honneur, il te seroit mal seant d'estre espris d'vne amour desrobee, & ce faisant faire tort à ton espouse legitime.

Sil. Que dis-tu, Linco? elle n'est pas mon espouse encore.

Lin. Comment? n'as-tu pas receu d'elle la foy si solemnellement? garde, superbe enfant, que tu ne courrouces les Dieux.

Sil. *La liberté humaine est vn don de là sus,*
Qui la force ne force, où force a le dessus.

Lin. Au contraire si tu escoutes le ciel, & entens bien ce qu'il te dit, tu cognoistras qu'il t'appelle à cela. Le Ciel dis-ie qui à tes nopces te promet tant de faueurs à l'aduenir.

Sil. C'est bien à propos. Les Dieux n'ont autre chose à penser aussi. Ce soucy-là les trauaille fort : Linco, ie veux bien que tu sçaches, que ni cet amour ci ni cet amour là ne me plaist : Ie suis né au monde chasseur, non amoureux, toy qui as suiuy l'amour, va retourne t'en reposer.

Lin. Cruel garçon, tu viens du Ciel, ie croy pour mon regard que tu n'es ni diuin ni humain, que si tu n'auois que l'humanité, ie iurerois que tu aurois plustost esté conceu du venin de Thisiphone, ou d'Alecton, que du plaisir de Venus.

ACTE

ACTE PREMIER.

SCENE II.

Myrtil. Ergaste.

CRuelle Amarillis qui auec ton beau nom d'aimer monstres encor ton amertume. Amarillis di-ie plus belle & blanche que le lys, mais plus qu'vn aspic sourde, cruelle & farouche: puis que mes paroles t'offencent, ie mourray en me taisant: Mais pour moy crieront les campagnes, pour moy les montagnes se plaindront, & ces boccages à qui si souuent i'ay fait respondre ton beau nom: Les fontaines pleurans, & les vents souspirans pour moy, rediröt mes complaintes. La pitié mesme & la douleur parleront en mon visage, & quand bien ma bouche seroit close, en fin mō amour parlera, & mon martyre annoncera ma mort.

Erg. Amour iamais ne fut qu'aspre tourment.

Plus il est clos, plus il est vehement,
Prenant vigueur trop plus auantageuse
Du frein qui bride vne langue amoureuse
En sa prison il est plus rigoureux
Qu'en liberté dans les champs amoureux.

Tu ne deuois ià long temps me celer la cause de ton amour, si tu ne m'en pouuois celer la flamme. Quantesfois ay-ie dit, Myrtil brusle, mais il se consume sous vn feu couuert, & se taist.

Myr. Ie me suis offencé (courtois Ergasto) pour ne l'offencer elle mesme, & encor serois-ie muet : mais la necessité m'a fait hardy. I'oy vn certain bruit qui court par tout ici, qui passant par mes oreilles me trãsperce le cœur: bruit di-ie des nopces prochaines d'Amarillis, qui n'en dit mot, se taist de tout. Ie n'ose m'en enquerir plus auant, tant pour ne donner soupçõ de moy, que pour n'oüir aussi chose qui m'enuye tãt, ie sçay bien Ergasto, & l'amour ne m'aueugle tant, que ie ne recognoisse assez qu'à vn hõme de si peu de moyen & de si basse condition que moy, il n'est loisible d'esperer iamais qu'vne Nymphe si belle & de si bonne grace, de sang, d'esprit & de

maintien, si diuine soit iamais mon espouse. Helas! certes ie recognois assez l'influence de mon estoille, ie suis seulement né aux flammes: & mon destin m'a fait seulement digne de brusler, non de ioüir. Mais puis que c'estoit ma destinee que ie deuois aimer la mort, & non la vie: au moins voudrois-ie mourir en sorte que ma mort estant agreable à celle qui en est cause, elle ne desdaignast au moins de me monstrer ses yeux à mon dernier souspir, & de me dire seulement, meurs. Ie desirerois qu'auparauant que de venir à rédre vn autre bien-heureux de ses nopces, qu'elle m'oüit vne seule fois. Or si tu m'aimes courtois Ergasto, si tu es esmeu à pitié de moy, employe toy en cet affaire, secours moy en cela.

Erg. Iuste desir pour vn amant, & peu de faueur à qui se va mourant: mais neantmoins de difficile entreprise, elle seroit bien perduë la pauurette, si son pere sçauoit qu'elle eut iamais presté l'oreille à des prieres secrettes: ou qu'elle vint estre accusee deuant le prestre son beau pere: peut estre seroit-ce bié la cause pour qui elle te fuit ainsi, il peut estre

aussi qu'elle t'aime, bien qu'elle n'en face semblant.

A aimer plus que l'homme est la femme fragile
Mais à cacher son feu elle est bien plus habile.

Car bien qu'ainsi fust qu'elle te portast affection, que pourroit-elle faire que de te fuir?

Qui ne peut secourir vainement il escoute,
Et tel fuit pitoyable en voyant que sans doute
Sa presence est nuisible, il faut lascher soudain
Ce qu'on ne peut tenir & garder en sa main.

Myr. O si cela estoit ainsi, si ie me le pouuois faire croire, mes peines me seroient agreables, & mes ennuis bien fortunez. Mais courtois Ergasto (ainsi le ciel te soit en aide) ne me cache point ie te prie, qui est ce berger d'entre nous tant heureux & tant fauorisé du Ciel?

Erg. Ne cognois tu point Syluio le fils vnique de Montan le Prestre de Diane, ce tant renommé berger, ce berger si riche & si beau garçon? C'est celuy-là.

Myr. Heureux enfant qui trouues ta

fortune meure en vn aage si tendre, ie ne te l'enuie point, ie t'asseure, ie plains la mienne seulement.

Erg. Et veritablement tu ne luy dois point enuier aussi, pource qu'il est plus digne de pitié que d'enuie.

Myr. De pitié? & pourquoy?

Erg. Pource qu'il ne l'aime point.

Myr. Il ne l'aime point, & il est viuãt? & il a vn cœur? & il a des yeux? Mais certes quand ie considere quelles amours luy pouuoient rester, & quelles flâmes pour vn autre, les ayant toutes lancees sur moy? pourquoy ie te prie donner vn ioyau si riche à qui ne le cognoist? à qui n'en fait cas?

Erg. Pource que le Ciel nous promet (se faisant ces nopces) le salut d'Arcadie. Tu ne sçais pas que tous les ans on paye à la grand Deesse le tribut miserable du sang innocent d'vne Nymphe?

Myr. Ie ne l'ay iamais entendu, & m'est chose nouuelle: car i'habite ici de nouueau, mais cõme il a pleu à l'amour & à mon destin, i'ay presque esté tousiours nourry és forests: Mais quelle offence, ie vous prie à peu meriter vn tri-

but si cruel, & comment peut vn cœur celeste conceuoir vn si grand courroux?

Erg. Ie te conteray toute l'histoire de nos miseres, depuis vn bout iusqu'à l'autre: qui ne pourroient pas seulement tirer des larmes des cœurs humains, mais bien encore de ces chesnes plus durs. Au temps que le saint sacerdoce & l'administration du Temple n'estoit debatuë aux ieunes hommes, vn excellent berger qu'on appelloit Aminte prestre de ce temps là fut espris des beautez de Lucrine Nymphe gentille & belle à merueille, mais desloyale extrémement & volage. Elle eut long temps agreable (au moins elle en faisoit semblant auec dissimulation & feintise) l'affection sincere de ce ieune homme, & le repeut tousiours d'esperances vaines pendant qu'il n'eut point de corriual: mais plustost ne l'eut contemplé (voy l'instabilité des fémes) vn certain berger mal habile & rustique, qu'elle ne peut plus garder son amitié premiere, ni ses premiers souspirs, & s'abandonna du tout à son nouuel amour, parauant que iamais Aminte en fust entré en ialousie. Pauure

Aminte, qui tost apres fust reietté d'elle, de sorte que la cruelle ne le voulut plus desllors ny voir ny ouyr. Si le miserable Aminte pleuroit, s'il se desconfortoit, ie te le laisse à iuger, qui le sçais par toy mesme, pour l'auoir esprouué.

Myr. Helas, c'est bien là la douleur qui surpasse toute autre.

Erg. Mais quand il vit qu'apres le cœur il auoit perdu encor ses souspirs & ses plaintes, se tournant vers Diane, il luy fit sa priere ainsi: Si iamais (dit-il) ma Deesse, d'vn cœur entier & d'vne main innocente i'ay allumé ta sainte flame, venge la mienne trahie sous la foy d'vne belle, mais trop desloyale Nymphe. Diane ouyt la priere & les plaintes de ce loyal amãt, & de son plus deuot Prestre, de sorte que de pitié respirant le courroux, l'indignation en fut plus grande. Tellement que prenant son arc puissant elle tira dans le sein de la miserable Arcadie des traits de mort ineuitable, tels qu'on n'en vit onc de si rudes. Toutes sortes de gens, toutes sortes d'aage & de sexe perissoient miserablement sans pitié ni secours. Le remede estoit inutile,

le fust trop tardif : l'art ne seruoit de rien: le medecin souuent à moitié de sa cure mouroit premier que son malade: vne seule esperãce du secours des Dieux resta parmy tant de maux, & eust on recours à l'oracle prochain duquel lon eust responce assez claire, mais en toute extremité horrible, & funeste : sçauoir est que Diane estoit courroucee outre mesure, & qu'on la pourroit appaiser si Lucrine, Nymphe perfide, ou quelque autre pour elle de nostre nation estoit sacrifice à la grand Deesse par la main d'Aminte. Cette Nymphe apres qu'elle eut bien pleuré en vain, & en vain attendu secours de son nouuel amant, auec grãd pompe solemnelle elle fut conduite à l'Autel sacré, pour estre la desplorable victime, là où enclinee à ses pieds qui la poursuiuirent tant autresfois, aux pieds di-ie de l'amant abusé, ployant à la fin les genoux, elle attendoit d'Aminte le cruel coup de la mort: Lequel sans s'estonner empoigne le cousteau sacré, & sembloit bien que de sa face enflammee, il ne respirast que vengeance & courroux; puis tourné vers elle, luy dit auec

vn souspir messager de sa mort. Regarde Lucrine en l'estat où tu es, quel amāt tu as poursuiui, & quel tu as laissé. Regarde le de ce coup, & cela dit, se frappa soy mesme, & plongea le cousteau dedans son propre sein : & sacrifice & prestre tout ensemble tōba entre ses bras. A vn si cruel & si nouueau spectacle resta toute esperduë la miserable fille, & plus morte que viue demeuroit encor incertaine si elle estoit trāspercee du cousteau ou de la douleur. Mais si tost qu'elle peut auoir la voix, & les esprits luy estans reuenus, elle dit en larmoyant, ô loyal, ô constant Aminte ! ô trop tard recognu amant, qui en mourāt me donnes la vie & la mort : si i'ay fait faute en te laissant, voila que ie l'amende, vnissant mon ame eternellement auec toy : & cela dit, prenant le cousteau tiré de l'estomac aimé trop tard, tout tiede encor & vermeil de sang se transperça le cœur, & entre les bras d'Aminte qui n'estoit encor expiré, & qui peut estre vid bien le coup, se laissa tomber doucemēt. Voila la fin qu'eurent ces amans, à telle misere le trop d'amour & la desloyauté

les precipita.

Myr. Miserable Berger, mais bien-heureux pourtant! qui eut vn champ si large & glorieux pour demonstrer sa foy, & ressusciter par sa mort, la pieté au cœur d'autruy. Mais qu'aduint-il depuis à ce peuple qui se mouroit? trouua-il fin à son mal? Diane fust-elle appaisee?

Erg. L'ire s'atiedit bien, mais elle ne s'esteignit pas: parce qu'vn an apres, enuiron le temps mesme, son ire s'engregea & deuint plus fiere & animee que deuãt, dont de nouueau selon qu'il fut aduisé, l'on retourna à l'Oracle, & raporta l'on vne plus cruelle encore, & desplorable responce que n'auoit esté la premiere: qu'on sacrifiast alors, & puis apres d'an en an, vne fille ou femme à la Deesse irritee, qui eussent de quinze à vingt ans, & qu'ainsi le sang d'vne esteignist la mort appareillee à plusieurs. Elle imposa encor à leur infortuné sexe vne loy fort seuere, & à considerer sa nature, qui ne se peut garder, vne loy escrite de sang: que toute femme ou fille qui en quelque façon que ce soit ait contaminé ou rompu la promesse d'amour, si quelqu'vn ne

s'offre à la mort pour elle, qu'elle soit sans remission mise à mort. Or à cette nostre si espouuentable & griefue calamité le bon pere espere trouuer fin par l'alliance desiree, pource que depuis quelque temps en çà l'Oracle ayant esté encore enquis, quel terme le Ciel auoit prescrit à nos miseres, il le nous declare en ces mots:

Plustost ne finira ce malheur homicide,
Que deux races du ciel iointes n'ayent esté;
Et que l'antique erreur de la femme perfide,
D'vn fidelle Berger paye la loyauté.

Or par toute l'Arcadie de toutes les races celestes, il n'en reste auiourd'huy que deux, Siluio & Amarillis, elle tirant sa lignee de Pan, & l'autre d'Hercules. Et encores nostre malheur a esté si grand qu'il ne s'estoit point trouué iusqu'à present, que de ces deux familles, l'vn fust masle & l'autre femelle: C'est pourquoy Mõtan à beaucoup d'occasiõ d'en esperer bien. Car quand mesmes tout ce que la responce fatale à promis n'arriueroit, c'en est neantmoins le fondemẽt. Quãt au surplus, le destin le retient

enseueli dans le cercueil de ses abismes, & doit sortir en euidence le iour que ces nopces s'accompliront.

Myr. O miserable & infortuné Myrtil, tant d'ennemis, tant d'armes, tant de guerres contre vn pauure cœur se mourant! Amour n'estoit donc suffisant si le destin encore ne s'armoit à mes peines?

asse *Erg.* Myrtil, le cruel amour le repaist bien de douleurs & de larmes, mais il ne s'en saoulle point. Allons, ie te promets bien de ma part de m'employer pour faire en sorte que pour le moins la belle Nymphe t'escoute auiourd'huy, resiouis toy cependant, car les souspirs ardans ne sont pas comme il t'est aduis vn rafraischissement de douleurs, ce sont plustost des vents impetueux qui soufflent le feu, & renforcent les bourrasques d'amour, qui apportent aux miserables amans des nuees de douleurs & pluyes de larmes.

ACTE PREMIER.

Scene III.

Corisque.

QVi vit iamais, qui entendit oncques vne plus estrange, vne plus folle, vne plus importune passion d'amour? amour & haine en vn mesme suiet sont tellement temperez, que l'vn par l'autre, & ne sçait commét, s'entretient, se deffait, naist & meurt tout ensemble. Si ie contemple les beautez de Myrtil, si ie le considere des pieds iusqu'à la teste, son maintien & son port, ses mœurs, ses actiõs, ses regards, ses discours, Amour m'assaut d'vn feu estrange, ie brusle toute, & me semble que toute autre passion d'amour est surmontée de cette-ci seulement. Mais quãd ie viés à penser apres à l'amour obstiné qu'il porte à vn autre que moy: & qu'à son occasion il ne fait cõte de moy, & me mesprise, ouy ie le diray libremét, mõ excel-

lente beauté de tant d'autres recerchee, & les graces desirees qui sont en moy; ie le hay tellement, ie l'abhorre si fort, & le fuy tant, qu'il me semble qu'il n'est pas possible que mon cœur puisse estre eschauffé d'amour pour luy. Aucunefois ie parle ainsi à part moy, ô s'il m'estoit possible de ioüir de mon beau Myrtil, si qu'il fust tout à moy & autre n'en eust la ioüissance, que tu serois plus que nulle autre bien-heureuse Corisque, alors s'esleue en moy vne affection enuers luy si douce, si humaine & si gracieuse que ie me resous de le poursuiure & de luy découurir mon amour, voire mesme de le prier. Quoy plus? le desir m'espoinçóne tellement que ie l'adorerois lors volontiers. Mais d'autre part reuenant à moy-mesme, ie viens à dire: Quoy? vn desdagneux, vn fascheux, vn mespriseur, vn qui se fait seruiteur d'vne autre, vn qui n'ose bié regarder & ne m'adore point, vn qui se deffend si bien de ma beauté qu'il ne meurt point pour moy: & luy que ie deurois voir comme vne infinité d'autres suppliant & en larmes prosterné à mes pieds, auray-ie bien le cœur si

lasche, qu'en larmes, & suppliante, ie me prosterne aux siens? Non, non, il n'en sera pas ainsi. En pensant à cela telle colere s'allume en moy, & cõtre luy & contre moy mesme, qui ay tourné mes pensers à le suiure & mes yeux à le contempler, que i'en abhorre le nom de Myrtil & mon amour mesme plus que la mort, & luy ie le voudrois voir le plus malheureux & miserable Berger qui viue: & s'il se pouuoit faire alors, ie le tuerois de mes mains propres, tant le courroux & le desir, la haine & l'amour me font la guerre. Et moy qui ay tousiours esté iusqu'ici la flamme & la peine de mille cœurs, le tourment de mille & milles ames, ie brusle & languis maintenant, & ressens en mon mal la peine & les langueurs d'autruy. Moy qui l'espace de tant d'annees, nourrie en compagnie ciuile, recerchee d'vne infinité de beaux & gentils seruiteurs suis demeuree inuincible, trõpant leurs desirs & leurs esperances, maintenant ie me trouue prise & vaincuë de l'amour d'vn pauure berger? O sur toutes autres miserable Corisque! que seroit-ce de toy, si tu te trouuois

mants desnuée de seruiteurs ? Que ferois-tu pour adoucir ton amoureuse rage ? appren auiourd'huy à mes despens toute Dame à faire bonne prouision d'amans, si ie n'auois autre esbat, ni autre amour que celuy de Mirtil, ne serois-ie pas bien pourueuë de seruiteur?

Cel'e, ma foy, n'est pas fine à demy
Qui se reduit à n'auoir qu'vn amy.

Corisque iamais ne sera si sotte, quelle fidelité? quelle constance? ce sont fables imaginaires, & impressions de vieux ialoux pour abuser les plus simples. La foy au cœur d'vne femme (si foy se trouue en aucune d'entr'elles: car ie n'en sçay rien) n'est vertu ni bonté, ains vne fascheuse necessité d'amour, vne loy miserable de beauté surannee, qui se contente d'vn seul pour ne pouuoir estre cherie de plusieurs.

Celle vrayement qui trop mal aduisee,
De maint amant se voyant courtisee,
D'vn se contente, elle n'a rien en soy
Qui de son sexe au monde face foy,
Ou pour le moins si sa face denote
Qu'elle soit femme, elle est femme bien sotte.

Que sert vne beauté qui n'est point

veuë? où si elle est veuë, qui n'est point courtisee? si courtisee, courtisee d'vn seul? plus elle en a & plus ils sont gallans, plus elle s'en doit tenir heureuse, ayant par ce moyen vn gage au monde plus certain & plus seur.

Car c'est l'honneur des Dames qui sont belles
D'auoir plusieurs qui soient amoureux d'elles.

Ainsi en font aux villes les Dames qui sont les plus accortes: Et les plus belles & les plus apparentes sont celles qui le font le mieux, refuser vn amant est peché entre elles, ou bien plustost sottise. Ce qu'vn ne peut faire plusieurs le font: les vns sont pour seruir, les autres pour donner, les autres à vn autre vsage: & aduient souuent qu'en n'y pensant point l'vn chasse la ialousie que l'autre aura donnee, ou la resueille en tel qui ne l'auoit point auparauant. Ainsi les Dames se gouuernent aux villes, où suiuant l'humeur & l'exemple d'vne grãde Dame i'ay appris en ieunesse l'art de faire l'amour. Elle me disoit: Corisque m'amie, il faut faire des seruiteurs, comme

on fait des robbes, en auoir plusieurs, n'en porter qu'vne & en changer souuent: la trop longue conuersation engendre l'ennuy: l'ennuy le mespris: le mespris la haine. En fin femme ne sçauroit pis faire que d'attendre qu'on la desdagne. Fay que ton seruiteur parte ennuyé de toy, non toy de luy. I'en ay tousiours fait ainsi: i'aime d'é auoir prouision: ie les entretiens tous. I'en tiés vn par la main, l'autre par les yeux: mais le meilleur & le plus commode ie le tiens au sein: toutefois entant que ie puis, nul d'iceux ne loge en mon cœur. Mais ie ne sçay comme à ce coup y est entré Myrtil qui me tourmente merueilleusemét, tellement que ie souspire par force, & qui pis est, ie souspire pour moy, & n'abuse personne: & mesmes desrobant le repos à mes mébres, & le sommeil à mes yeux ie ne fay qu'attendre l'Aurore, heureux temps des amans qui n'ont point de repos. Ie vay par ces forests ombrageuses cerchant les pas de mon cher ennemy. Que feras tu donc Corisque? le prieras tu? non: ma haine ne le permet pas, quād ie le voudrois faire. Le fuiras-tu? non:

Amour ne le veut pas, bien que ie le deusse faire. Que feray-ie donc? l'essayeray premier par blandices & par humbles prieres, ie luy descouuriray l'amour, non pas l'amante, & si cela n'est suffisant i'y adiousteray la tromperie. Mais où cela ne seruiroit encor, le courroux aigrissant mon ame fera vne vengeance memorable. Myrtil, puis que tu ne veux point l'amour, tu sentiras la haine, ie feray repētir ton Amarillis d'estre ma corriuale, & tāt aimee de toy. En fin vous sçaurez l'vn & l'autre combien peut au cœur d'vne amante la haine & le courroux.

ACTE PREMIER.

SCENE IIII.

Tityre. Montan.

CErtes Montan, ie sçay assez que ie parle à homme plus entendu que moy.

Les oracles des Dieux sonnent bien autre chose

Que le monde ne pense, & leur sentence close
Est comme le cousteau qui pris dedans la main,
Par où nous le prenons pour nostre vsage humain
Est commode & vtile, où pris par l'alumelle
Souuent à qui le prend donne playe mortelle.

Qu'Amarillis ma fille (comme tu dis) soit selon le destin esleuee du Ciel pour le salut de toute l'Arcadie, qui le doit plus desirer que moy: à qui doit-il estre plus agreable qu'à moy, estant son pére comme je suis? mais quand ie viens à penser aussi ce que l'oracle nous a predit, ie trouue que les apparences se rapportent mal à nos esperances. S'ils doiuent estre conioinctes par amour, comment se pourra-il faire quand l'vn des deux recule? comment le mespris & la haine peuuent-ils estre la trame d'vn lien amoureux? Malaisément peut-on resister à ce que le Ciel ordonne, si l'on y resiste aussi, c'est vn vray signe que le Ciel ne l'ordonne pas. Car si le Ciel vouloit qu'Amarillis fust espouse de ton fils Siluio, il l'auroit disposé à aimer, non à la chasse des bestes sauuages.

Mont. Ne vois-tu pas comme ce n'est qu'vn enfant? il n'a pas encore dixhuict ans accomplis, il sentira assez auec le temps que c'est d'amour.

Tit. Il le sentira de la chasse, mais non des Nymphes.

Mont. Aussi est-ce vne chose qui conuient mieux à vn ieune homme.

Tit. Et l'amour non, qui est chose naturelle.

Mont. Auant l'aage ce seroit plustost vn defaut de nature.

Tit. En la saison plus verte c'est lors qu'il fleurist le plus.

Mont. Il peut fleurir parauenture, mais c'est sans fruit.

Tit. *Amour auec la fleur*
A tousiours le fruit meur.

Au surplus, Montan, ie ne suis pas venu ici pour te reprendre ni contester auec toy, ie ne le puis ni ne le doy faire: mais ie suis pere (tu le sçais) d'vne fille vnique que i'aime, & s'il m'est seant de le dire, qui merite beaucoup, & qui est, non seulement desiree, mais recerchee de plusieurs.

Mont. Tityro, quand bien le destin ne

disposeroit au Ciel ce mariage, la foy le requiert en la terre, & la violer, ce seroit violer la deité d'vne grande Deesse à qui elle a esté promise : & tu sçais encore combien elle est à present indignee contre nous. Mais selon que ie coniecture & que l'esprit d'vn Prestre esleué dãs le Ciel peut comprendre des conseils eternels, ce nœud a esté fait par la main du destin, & ces presages auront leurs effets quand ils seront venus à leur temps. Ie te veux bien dire plus, que ceste nuict i'ay veu chose en songe qui renouuelle en mon ame l'ancienne esperance.

Tit. En fin songes sont songes : mais qu'as-tu veu encore?

Mont. Ie pense que tu as memoire, mais qui est si stupide d'entre nous qui ne l'ait, de cette desplorable nuict, que le fleuue Ladon se desborda si estrangement, que là où les oiseaux souloient faire leur nid, les poissons y nagerẽt, & d'vn mesme effort l'õde rauissante entraina tout: hommes, bestes, troupeaux & maisons, bouleuersant tout pesle mesle : ô triste souuenir! i'y perdy mon cœur, s'il le faut dire, ains ce que i'aimois plus que mon

cœur, vn petit enfant en maillot pour lors mon fils vnique, que vif & mort aussi i'ay tousiours aimé vniquement. L'onde l'emporta parauant qu'aucun d'entre nous qui estions lors enseuelis de peur, de somme & de tenebres peussions auoir moyen de luy dõner secours; & ay tousiours pensé que le berceau & l'enfant, aussi comme il estoit, eust esté englouti en vn mesme gouffre.

Tit. Que sçauroit-on penser autre chose ? il me semble bien aussi d'auoir entendu, & de toy (peut-estre) cette tiẽne desconuenuë, poignante certes, & amere au possible: partant il se peut bien dire que de deux enfans que tu as eus, l'vn tu l'as engendré pour les bois, l'autre pour les eaux.

Mont. Possible que par iceluy qui est encore viuant, le Ciel pitoyable reparera la perte de l'autre.

On doit tousiours auoir bonne esperance.

Or escoute moy. Sur le temps iustement que l'aube d'vn certain rayon obscurci semble confondre le iour & les tenebres ayant veillé la plus grand part de la nuict pensant profondement à ces

nopces : en fin la longue lassitude fit couler en mes yeux vn doux sommeil: & auec iceluy vne vision si certaine que ie pourrois quasi dire que ie veillois en dormant. Il me sembloit que i'estois assis sur la riue du fleuue Alphee à l'ombre d'vn plane, & que là i'essayois auec la ligne de prendre du poisson, & qu'à l'instant ie vy sortir du fleuue vn grād vieillard qui estoit tout nud, d'vne façon fort pesante, les cheueux & la barbe luy degouttans, il me presenta de ses mains vn petit enfant qui estoit tout nud & en larmes, disant: Voila ton fils, garde que tu ne le tues, & cela dit, il se plongea dans l'eau. Aussi tost apres voila le Ciel se troubler de tous costez de nuages espais, me menaçant d'vne horrible tempeste, telle que de frayeur ie serray l'enfant en mon sein, criant : Helas! donc vne mesme heure me rend mon enfant & me l'oste! & au mesme instant il me sembla que le beau temps reuint, & que les foudres fussent reduits en cendres, qu'arcs & flesches rompuës tombassent à milliers dans le fleuue, & que peu apres le tronc du plane vint à trembler : dont il
s'esmeut

s'eſmeut vn petit air en façon d'vne voix qui me vint dire doucement, Montan, ton Arcadie ſe verra belle encore. Et ainſi ie ne ſçay comment m'eſt demeuree imprimee au cœur, aux yeux, & en l'eſprit vne certaine repreſentation aggreable de ce ſonge & l'ay touſiours deuant moy : meſmes i'ay l'idee de ce bon vieillard ſi peinte au vif, qu'il me ſemble le voir encore. C'eſt pourquoy ie m'en allois droit au temple, lors que tu m'as rencontré pour faire par le moyen d'vn ſaint ſacrifice, que l'augure de ma viſion me reüſſiſſe heureuſement.

Tit. *Les ſonges de la nuict ſont de nos eſperances*
Pluſtoſt que du futur des vaines apparences,
Des diſcours qui le iour nous ont entretenus,
Pourtraits fallacieux par la nuict corrompus.

Mont. *Touſiours auec le ſens noſtre eſprit ne ſommeille,*
Ains tant moins ſe fouruoye, & tant plus ſe reſueille,

Que le sens se repose & n'a point ennuyeux
Tant d'images diuers qui luy troublent les
yeux.

Tit. En somme, ce que le Ciel a disposé de nos enfans, c'est chose qui nous est trop incertaine, bien est vray que ton fils recule tousiours & contre la loy de nature ne ressent vne seule estincelle d'amour: & quant à ma fille elle n'a rien que l'obligation de la foy qu'elle luy a donnee, non le loyer d'icelle. Ie ne te sçaurois pas dire si elle sent amour ou non: bien te diray-ie qu'elle le fait sentir à plusieurs, & qu'il seroit bien difficile qu'elle le fist sentir à d'autres, & ne s'en ressentist soy mesme. Ie la voy changee de visage, & plus que de coustume, estant son ordinaire d'estre tousiours gaillarde & riante, aussi auoit fait venir enuie de mariage à vne fille, & ne l'accomplir point, seroit faire tort au mariage. Comme en vn beau iardin vne gentille rose, qui parauant enclose sous vne cotte tendre se reposoit la nuict incognuë dessus le tige du rosier: au premier rayon qui vient à poindre de l'O-

rient elle se resueille, & au Soleil qui la courtise & l'œillade, elle descouure son sein vermeil, où l'abeille voletant succe l'humeur de la rose, si à l'instant on ne la cueille, & qu'elle vienne à sentir l'ardeur du Soleil, elle paroist au soir si deffaite & changee, qu'à peine la pourroit-on recognoistre. Ainsi vne ieune fille pendant que le soin de sa mere la garde & la tient renfermee, elle tient la porte de son cœur fermee à l'amoureux desir. Mais si le regard lascif d'vn passionné amant vient à ietter ses rais sur elle, & elle oyt ses souspirs, soudain elle luy ouure son cœur, & reçoit l'amour dans son sein, & bien que la honte le recele, ou que la crainte le tienne couuert, la miserable en se taisant se consomme elle mesme d'extréme desir qui la mine, & vient à perdre sa beauté, si ce feu dure trop long temps: de sorte que perdant sa saison elle perd aussi sa bonne fortune.

Mont. Pren bon courage Tityre, & ne laisse point aller ainsi sur des craintes humaines.

Le Ciel inspire bien celuy qui bien espere,
Et n'arriue onc là haut vne lasche priere,

Que s'il faut implorer & rechercher tousiours,
En nos aduersitez des grands Dieux le secours,
Combien plus asseuré celuy là les appelle
Qui descend de leur race & se vante d'icelle?

Nos enfans sont de celeste race. Le Ciel qui fait que toute chose croisse, esteindroit-il bien sa semence? Allons Tityre, allons nous en ensemble au temple, & là nous sacrifierons, toy vn bouc à Pan ton anceſtre, & moy vn taureau à mon Hercules,

Celuy qui rend fecond le troupeau, pourra bien
Rendre fecond celuy qui luy offre son bien.

Va Damette me choisir vn taureau des plus gras & doüillets du troupeau, & me l'ameine par le sentier du mont, c'est le plus court chemin, fay que ie l'aye au temple où ie l'attens.

Tit. Et toy aussi, Damette, amene-moy vn bouc de mon troupeau.

Dam. Ie ne faudray de faire l'vn & l'autre. Plaise aux bons Dieux, Montan, que ce songe te soit aussi heureux com-

me tu le desires, ie sçay bien, pour mon regard, combien la souuenance de ton fils perdu te peut estre vn heureux augure.

ACTE PREMIER.

SCENE V.

Le Satyre.

Comme l'ardeur aux fleurs, comme aux plantes l'hyuer,
Et la gresle aux espics, & aux graines le ver,
Et la glus aux oyseaux, & aux biches les toilles,
Tel est l'Amour à l'homme, & ses vertus sont telles:
Quiconque soit celuy qui l'ait appellé feu,
Son peruers naturel ne cognoissoit pas peu.

Voyez le feu, y a-il rien plus beau? mais si vous y touchez, il n'est rien plus cruel: le monde n'a monstre plus horrible. Comme vne beste farouche il deuore, comme vn glaiue il transperce, comme

le vent il vole, & où il met son pied imperieux il faut que toute force cede, & tout pouuoir luy face place. Il est ainsi d'amour, car si tu le contemples en deux beaux yeux en vne tresse blonde, ô cõme il alleche! ô comme il plaist! ô comme il semble qu'il ne respire que ioye, & ne promet que repos! Mais si tu t'accostes trop de luy, si tu le recerches de trop pres en sorte qu'il commence à glisser & acquerir pouuoir sur toy, l'Hyrcanie n'a Tygre, la Lybie n'a lyon si cruel, ni serpent si venimeux qui le surmonte ou esgale en cruauté: plus que l'enfer, plus que la mort il est cruel, c'est l'ennemi de pitié, le ministre de colere: & bref amour n'a rien moins qu'amour. Mais pourquoy parlay-ie de luy? pourquoy le blasmay-ie? Quoy? est-il cause de ce que le monde peche? ie ne diray pas en aimant, mais à perdre le temps en vain? O feminine desloyauté! c'est à toy que se doit rapporter toute l'infamie & les trauaux d'amour, de toy seule dériue, & nõ de luy tout ce qu'amour a de cruel & meschant. Car luy qui de sa nature est doux & traitable, incõtinẽt il perd sa naturelle bon-

ré: tu luy fermes entierement les passages de penetrer au sein, & de gagner le cœur: Seulement en apparence tu le carresses & le niches. Ton soin, ta pompe, & ton plaisir gist seulement en l'escorce d'vn visage fardé, ce n'est ta coustume de cherir auec loyauté, la loyauté de celuy qui t'aime, & combattre auec l'amant à qui mieux aimera, à qui enserrera mieux vn cœur en deux seins, & deux vouloirs en vne ame. Mais dorer seulement vne perruque follastre, & d'vne partie d'icelle reprise en mille nœuds s'en ombrager le frôt, & de l'autre tissuë en rets entortillee & enlassee par brãches, de l'autre prẽdre le cœur de mille amans mal aduisez. Que c'est chose deshonneste & hõteuse de te voir auec vn pinceau te peindre les iouës, & couurir les defauts de la nature & du temps, & de voir cõme la couleur plombee tu fais paroistre vermeille, comme tu aplanis tes rides, tu blanchis le noir, & auec vne defectuosité tu en ostes vne autre: ains plustost tu l'accrois. Souuent tu croises vn fil, & prenant l'vn des bouts auec les dents, & soustenant l'autre de la main gauche, tu fais

d'vn nœud coulant auec la main droite vn certain tour, qui l'ouure & qui le ſerre comme des forces, & l'adaptant ſur l'inegal de ton viſage qui cotonne, tu en attaches le poil follet & temeraire qui y croiſt malgré qu'on en ait, & ce auec telle douleur que la penitence ſuit de bien pres le peché. Mais tout cela n'eſt rien, encores que les façons & les mœurs ſe rapportent du tout aux œuures: quelle choſe as-tu qui ne ſoit toute feinte? ſi tu ouures la bouche, tu mens: ſi tu ſouſpire, tes ſouſpirs ſont menſongers, ſi tu iettes ta veuë, tes regards ſont deſguiſez: en ſomme toutes tes actions, tout ton maintien, tout ce qui ſe voit en toy, & meſme ce qui ne ſe voit pas, ſoit que tu parles, ſoit que tu penſes, ſoit que tu voiſes, ſoit que tu regardes, ſoit que tu plaignes, ſoit que tu ries, ſoit que tu chãtes, tout eſt menſonge & tromperie. Mais encores tout cela eſt peu, abuſer le plus celuy qui plus ſe fie, & moins aimer celuy qui en eſt le plus digne, hair la foy plus que la mort: voila les moyens qui rendent amour cruel & peruers. Ainſi de toutes ſes fautes, la faute en eſt à toy,

ou bien plustost à celuy qui te croit. La faute en est donc à moy qui t'ay creu mauuaise & perfide Corisque, venuë (ce croy-ie) des maudites contrees d'Argos, où la paillardise fait sa derniere espreuue, à mon dam & à mon malheur. Mais tu te contrefais si bien, tu es si fine & rusee à dissimuler tes façons & pensees, que tu vas auiourd'huy entre les plus pudiques haussant la teste d'vn nom d'honneur qui ne t'appartient pas. Combien de tourmens ay-ie soustenus! combien ay-ie souffert d'indignitez pour cette cruelle ! ie m'en repens de tout mon cœur, ains i'en ay honte : apren de ma peine & de mon dommage, peu aduisé amant.

Si tu me crois ne sois point idolatre
De la beauté d'vne Dame folastre.
Femme adoree est Deesse vrayement,
Mais c'est d'enfer à parler proprement,
Qui de sa part presumant toute chose
De sa beauté, superbement propose
De t'asseruir & Deesse enuers toy,
Te desdaigner comme mortel: Et quoy?
De sa valleur encore elle se vante.

Qu'elle est pareille à celle que tu chante,
Quand, pauure sot, pour l'amadoüer mieux
Tu la despeins la plus belle des Cieux.

A quoy tant de seruices, tant de prieres: tant de plaintes: tant de souspirs: telles armes soient pour les femmes & les petits enfans. Il faut que nos ames soient fortes & magnanimes mesmes à aimer. I'ay esté vn temps que ie croyoy qu'en souspirant, pleurant & lamentant la flame d'amour se pouuoit resueiller au cœur d'vne Dame. Mais i'apperçoy bien que ie me suis trop abusé: car si elle a le cœur de cailloux, tu essayes bien en vain auec des larmes molles, & des souspirs legers dont tu la mignardes, la faire brusler, ou ietter estincelles, si le fusil ne bat fermement. Laisse, laisse tes larmes & tes souspirs, si tu veux faire acquest de ta Dame, si tu brusles d'vn feu inextinguible, recele ton affection au plus secret de ton cœur autant que tu pourras: & puis selõ l'occasion fay ce qu'Amour & nature t'ẽseigne, pource que la modestie en apparẽce est seulement vne vertu de femme, tellement que traiter de modestie

auec elle c'eſt vn abus: & elle meſme qui en vſe ſi bien enuers les autres, abhorre qu'on la pratique vers elle. Elle veut que l'amant l'admire en elle, non pas qu'il la mette en vſage auec cette reigle naturelle & droite ſi m'en crois, tu aimeras touſiours. Car quant à moy, Coriſque ne me verra plus, Coriſque ne m'eſprouuera plus doux amant, ains au contraire fier ennemy, & ſe ſentira deſormais aſſaillie non d'armes feminines, mais d'homme viril & entier. I'ay deſia attrapé deux fois cette meſchante, & par deux fois elle m'eſt ie ne ſçay comment eſchappee des mains: mais ſi elle arriue pour la troiſiéme fois au paſſage, i'ay deliberé de l'enferrer ſi bien qu'elle ne s'enfuira plus de moy. A propos elle a de couſtume de venir ſouuent en ces boccages: moy ie vay comme vn limier flairant par tout: O quelle vengeãce i'ay volonté d'en faire ſi ie l'attrape! comme ie la meneray! ie luy feray voir que tel qui a eſté aueugle ouure bien les yeux quelquefois, & qu'vne femme malicieuſe & ſans foy ne ſe peut pas vanter longtemps de ſes perfidies & meſchancetez.

LE COEVR.

O Loy puissante & haute, escrite ou plustost
Au sein de Iupiter, (nee
Qui d'vn certain effort rend nostre ame inclinee
Vers ce bien que gouster
Toute chose desire: Et les ames rebelles
A son empire doux
Tire par les efforts des pointes naturelles,
Aux accouplemens mouls
Sur ce corps qui se change, & ceste humaine
Qui chet au monument (escorce,
Ce pouuoir eternel, ceste puissante force,
Ne s'estend seulement,
La secrette vertu, & la cause des causes
Qui tout meut & conduit
Sent ce mesme decret infus en toutes choses
Que le monde produit.
Si le monde est enceint, si tant de choses belles
Merueilleux il conçoit,
Si vn certain esprit dans ses moindres par celle,
Vegetant s'apperçoit:
Esprit qui reschauffant l'vniuerselle masse
De sa masle valeur
Donne aux bestes la vie, & à l'humaine race
De son essence l'heur,

Si la terre de fleurs sa robe plantureuse
Gayement enrichit,
Ou si son front chenu de neige froidureuse
En hyuer se blanchit,
Vient de ta viue source : & tout ce que les
Et les spheres des cieux (Astres
Versent dessus nos chefs de biens ou de desa-
De doux ou d'enuieux. (stres,
L'heure de nostre mort ou de nostre naissance,
Et de nos volontez,
Les diuers mouuemens à sa viue influence
Doiuent estre accontez.
Si nous auons des biens si nous en auons faute:
Il semble que ce soit
Fortune, comme on dit, qui les donne ou les oste
Mais l'erreur nous deçoit.
Que si ton vouloir est, selon la prophetie,
Qu'apres tant de trauaux
La terre Arcadienne en malheurs enuieillie
Respire de ses maux:
Si ce qu'as annoncé du fatal mariage
Par l'oracle fameux,
Doit s'accomplir vn iour, qui le tint d'auan-
Qui s'oppose entre-deux? (tage:
Voila tout au contraire vn ieune enfant volage:
Ennemy de pitié,
Qui du Ciel descendant contre le Ciel fait rage

D'estre sans amitié.
Voici d'autre costé vn cœur en vain fidelle
Qui l'offence en aimant,
Mais d'autant plus constant que moins de ce re-
De secours il attend. (belle
Certes telle beauté bien que richement nee
A ne sçay quoy aussi
De finistre & fatal, luy estant destinee,
Et n'en ayant soucy.
Quoy? l'arrest eternel aura donc aduersaire
A soy-mesme combat?
Et les destins entre eux ioustans pour se deffaire
Auront doncques debat?
Peut estre les humains en reuolte nouuelle
Non encore conquis,
Veulent forcer encor la cité supernelle,
Comme ils ont fait iadis.
D'Amans & non Amans se compose ce siege
Comme d'autres Geans.
L'amour & le desdain, deux aueugles, ce croy-ie
Se verront triomphans.
Mais, ô toy grand Moteur, qui par ta sapience
T'assieds sur le destin?
Regarde quel malheur sur nos testes s'eslance
Pitoyable & benin!
Fay qu'auec le destin de paternelle grace
Le desdain & l'amour

Facent la paix ensemble, & la flame & la glace
Se temperent vn iour.
Celuy qui doit ioüir ne fuye point la lice
Aux delices rebours.
Celuy qui doit fuyr, fuye aussi comme vice
Les volages Amours
Que l'aueugle vouloir de cette ame impiteuse,
Qui vit sans amitié,
N'arreste point le cours de la promesse heureuse
Du Ciel meu à pitié.
Mais qui sçait si ce mal qui semble ineuitable
Pourra point ce iourd'huy
En liesse changer le malheur lamentable
Qui nous presse d'ennuy?
Que l'humaine pensee à la terre attachee
S'esleue peu en haut!
Que peu vers le Soleil sa prunelle est dressee,
Las! que peu luy en chaut!

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.



Ergasto. *Myrtil.*

O Combien i'ay fait de paslie t'ay long temps cerché à la riuiere, au costau, à la praierie, à la fontaine, à la luite, à la course; en fin ie rencontre ici & entens graces à Dieu.

Myr. Quelles nouuelles as tu, Ergasto, qui meritent si grand haste? Portes tu ma vie ou ma mort?

Erg. Ie ne voudrois porter ceste-cy bien que ie l'eusse, mais quant à l'autre i'espere bien te la donner, bien que ie ne l'aye pas, ne te laisse point ainsi surmonter à la douleur : sois victorieux de toy mesme si tu le veux estre d'autruy : vy & respire quelquefois. Or pour te dire la raison de ma venuë en haste. Escoute, Cognois-tu, mais qui ne la cognoist? la sœur d'Ormino, vne Nymphe de taille plus grande que petite, d'vn visage riãt, de cheueux blonds, & vn peu haute en couleur?

Myr. Comment a-elle nom?

Erg. Corisque.

Myr. Ie la cognois fort bien & ay deuisé quelquefois auec elle.

Erg. Or sçache que depuis quelque temps en çà (voy l'aduenture) ie ne sçay comment, ny en vertu dequoy elle s'est faite compagne de la belle Amarillis. C'est pourquoy ie luy ay descouuert secrettement tes amours, & ce que tu peux desirer d'elle : surquoy aussi tost elle m'a

promis ſur ſa foy de s'employer en ton affaire.

Myr. O mille & mille fois, s'il eſt ainſi, ſur tous les amans du monde bien fortuné Myrtil: Mais ne t'a-elle rien dit du moyen qu'elle y veut tenir?

Erg. Rien encore. Mais ſçais-tu pourquoy? Elle dit qu'elle ne peut pas bien encore deliberer du moyen qu'elle ne ſoit plus à plain informee & aſſeuree de ton amour, afin qu'elle puiſſe plus à propos prendre le temps & plus ſeurement eſpier la volonté de la Nymphe, pour ſe ſçauoir conduire ou par tromperie, ou par fineſſe: & recognoiſtre ce qui ſera bon d'eſſayer, & ce qui ſera bon de laiſſer. C'eſt pour cela ſeulement que ie te venois cercher ſi viſte: & ne ſera mal à propos que tu me faces entendre, depuis le commencement iuſques à la fin, toute l'hiſtoire de tes amours.

Myr. Ie le feray tres-volontiers, ſçache pourtant, Ergaſto, que combien que cette ſouuenance (trop amere certes à qui aime ſans eſperance) ne ſoit autre choſe que porter vn flambeau au vent, par le moyen duquel plus il s'allume,

plus il ſe fond aux flammes, ou comme vn trait enfoncé bien auant, plus que tu penſes arracher, plus tu accrois la douleur & la playe : bien te diray ie vn poinct, qu'elle te fera voir clairement combien eſt vaine & trompeuſe l'attente des amans, & que bien qu'amour ait la racine douce, le fruict en eſt pourtant bien amer. En la ſaiſon nouuelle que le iour commence à s'auancer ſur la nuict (voici l'an reuolu) cette gentille pelerine, ce nouueau Soleil de beauté vint honorer de ſa preſence, comme d'vn beau printemps, mon bië-heureux pays d'Elide & de Piſe, rendu plus beau par ſon ſeiour, y ayant eſté conduite par ſa mere en ces iours ſolemnels que ſe font les tournois, & les fameux ſacrifices que lon celebre à Iupiter, pour en faire à ſes beaux yeux vn heureux ſpectacle : mais ces beaux yeux furent le ſpectacle d'amour, voire le plus beau qui fut onc : d'où moy qui iuſqu'alors n'auoy ſenti l'amoureuſe flame. Helas ! ie n'eu pas pluſtoſt ietté les yeux ſur ce beau viſage, que i'en fus embraſé ſoudain, & ſans m'eſtre mis en deffence à la premiere œillade qu'elle ietta ſur mes yeux, ie ſenty courir

en mon ſein vne certaine beauté magiſtrale qui me vint dire : çà Myrtil, donne moy ton cœur.

Erg. O quelle puiſſance à l'Amour ſur nos cœurs? certes celuy ne le peut ſçauoir qui ne l'a eſprouué.

Myr. Voy encor ce que l'amour induſtrieux ſçait faire en nos cœurs plus tendres & ſimples. Ie fey vne mienne ſœur participante de mon amoureux penſer, laquelle fut compagne de ma cruelle Nymphe, ce peu de iours qu'elle fut en Elide & à Piſe. D'elle ſeule ſelon l'aduis que m'en donne l'amour, ie pren conſeil & aide à ma neceſſité: voici ce qu'elle fait. Elle m'habille proprement de ſes accouſtremens, m'agence des cheueux à la teſte, les treſſe, y met des fleurs, me pend l'arc & le carquois en eſcharpe, m'enſeigne & la grace de mon viſage, qui ne cotonnoit point encore : & lors qu'il en fut temps, en cet eſtat elle me conduiſit où la Nymphe vouloit s'eſbatre. Là nous trouuaſmes vne belle bande de filles de Megare, toutes coniointes à ma Deeſſe d'alliance & d'amitié. Elle paroiſſoit entre elles comme la roſe en-

tre les violettes: & apres qu'elles eurent demeuré quelque eſpace de temps en cet eſtat ſans faire choſe plus ſerieuſe ou de plaiſir : il ſe leua entr'elles vne fille de celles de Megare qui vint à parler ainſi. Dõc en vn temps de ieux & de tournois tant ſignalez, demeurerõs nous ſans rien faire ? n'auons nous pas des armes pour feindre des combats auſſi bien que les hommes? mes compagnes, ſi vous trouuez bon mon aduis, faiſons par ieux entre nous eſpreuue de nos armes ? nous le ferons apres à bon contre les hommes, quand il en ſera temps : entrebaiſons nous & combatõs de baiſers: celle qui y ſera la plus adroite, & les ſçaura donner plus doux, qu'elle ait pour ſa victoire ceſte belle guirlande. A ce propos toutes ſe prindrent à rire, & s'y accorderent ſoudain, ſe deffians l'vne l'autre : voire meſme pluſieurs, auant que le ſignal fuſt donné, commençoient deſia la meſlee. Ce que voyant celle de Megare, elle diſpoſa le combat, leur diſant : C'eſt bien raiſon, mes Dames, que celle qui a la plus belle bouche ſoit iuge de ce debat. Lors toutes d'vn accord eſleurent la belle

Amarillis: elle baiſſant doucement les yeux, vne rougeur modeſte luy monta au viſage, qui monſtra bien qu'elle n'eſtoit pas moins belle par dedans, qu'elle paroiſſoit par dehors: ou ſoit que ſon beau viſage portant enuie à ſa bouche vermeille ſe fuſt voulu reparer de ſa belle robbe de pourpre, comme s'il euſt voulu dire, Et moy auſſi, ie ſuis beau.

Erg. O que bien à propos tu te changeas lors en Nymphe (bien fortuné amant) pronoſtique de tes biens aduenir.

Myr. Deſia s'eſtoit aſſiſe la belle Iuge pour l'exercice de ſon amoureuſe charge, quand ſelon l'ordre de Megare chacune alloit de rang ſelon que le ſort luy eſcheoit pour faire eſpreuue de ſa bouche, & de ſes baiſers contre ce diuin parangon de douceur, cette belle bouche heureuſe, cette belle bouche gentille, qui ſe peut dire à bon droit vne conque d'Inde odoráte, pleine de perles d'Orient des mieux choiſies, & la partie qui encloſt & fait voir ce riche treſor, du pourpre exquis, confit & meſlé dans du miel. A la mienne volonté, mon cher Ergaſto, que ie te peuſſe repreſenter la douceur

ineffable que ie ſenti en la baiſant, iuge de cela, car celle meſme bouche qui l'eſprouua ne le ſçauroit dire : aſſemble toute la douceur qui s'eſcoule des roſeaux de Cypre, aſſemble en tout le miel d'Hybla : tout cela n'eſt rien en comparaiſon de la douceur que ie reſſenti lors.

Erg. O larcin fortuné ! ô doux baiſers.

Myr. Doux veritablement, mais non pas agreables : la meilleure partie leur manquant de leur plaiſir parfait. Car amour les luy donnoit, mais il ne les luy faiſoit pas rendre.

Erg. Mais di moy comme tu te ſentis lors que le ſort de baiſer t'eſcheut ?

Myr. Deſſus ſes léures, Ergaſto, ſe vint rendre mon ame, & ma vie encloſe en ſi petit eſpace n'eſtoit plus qu'vn baiſer : tellement que tous mes membres demeurerent tremblans & debiles. Mais quand i'approchay de ce regard foudroyant, ie demeuray tout eſperdu de la maieſté de ce beau viſage, comme celuy qui ſçauroit en ſa conſcience la tromperie & le larcin : mais raſſeuré aucunemét

d'vn ne ſçay quel doux ſouſris ie m'aduançay plus outre. Amour, Ergaſto, ſe tenoit caché entre ſes leures, cõme vne abbeille entre deux roſes fraiſches : Et pendant qu'elle demeura à baiſer de ſa belle bouche la mienne qui eſtoit cloſe, & ne ſe mouuoit point, ie ne ſentis alors que la douceur du miel. Mais quand elle ſe preſenta elle meſme, & me donna l'vne & l'autre roſe (ſoit que ce fuſt ſon hõneſteté, ou ma fortune, ie ſçay bien que ce ne fuſt pas amour) quand ces leures vindrent ſonner & nos baiſers ſe rencontrerent, ô cher & precieux treſor, ie t'ay perdu & ne meurs point! C'eſt alors que ie reſſenty l'eſguillon de l'amoureuſe abeille me tranſpercer le cœur : qui peut eſtre me fut rendu lors pour le pouuoir bleſſer apres. Moy qui me ſenti fraper à mort, peu s'en fallut, que deſeſperé, ie ne mordiſſe ces leures homicides, & y laiſſaſſe mes marques : mais las! le doux Zephir de ſa bouche me retint, qui comme vn eſprit diuin reſſuſcitant ma modeſtie, amortit toute ma fureur.

Erg. O modeſtie vrayement moleſte & trop importune aux amans!

Myr.

Myr. Chacune de la compagnie ayant mis fin à ses propos, auec vne grande attention attendoit la sentence : quand la gentille Amarillis iugeant mes baisers plus que les autres sauoureux, de sa main propre me couronne le chef de cette guirlande gentille, tout expres reseruee pour estre le loyer du vainqueur : mais las! iamais plaine campagne ne brusla de la sorte sous l'ardeur de la Canicule, quand plus de rage elle mord & abbaye, comme mon pauure cœur brusloit de douleur & d'affection plus que iamais, vaincu au beau milieu de sa victoire. I'eu neãtmoins tant de courage, que prenant de mon chef la guirlande ie la luy presentay, disant : C'est à vous, belle, c'est à vous qu'appartiẽt ce present, puis que c'est vous seule qui de la douceur de vostre bouche auez adouci mes baisers, elle la receuant humainemẽt s'en couronna ses cheueux, & d'vne autre qu'elle auoit sur sa teste, elle en ceignit la mienne, & est celle mesme que ie porte, & que ie porteray iusqu'au tombeau, seche comme tu la vois, en recordation de ce iour heureux ; mais bien plustost en signe de

mon esperance morte & passee.

Erg. Certes, Myrtil, nouueau Tantale, tu es plus digne de compassion que d'enuie.

En amour tel va se ioüant
Qui l'espreuue à bon escient.

Tes plaisirs t'ont cousté bien cher, & de ton larcin tu as receu le bien & le mal tout ensemble, mais ne s'est-elle iamais apperceuë de ceste tromperie?

Myr. Cela ne te sçauroy-ie dire, Ergasto, mais bien que durant tout le temps qu'Elide eut cet heur de le voir, elle me fut tousiours courtoise de ses doux regards plains d'amour: mais mon cruel destin me l'emporta si tost, qu'à peine ie m'en apperçeu: & c'est pourquoy abandonnant ce que ie souloy auoir de plus cher, attiré de la vertu de ce beau visage, ie suis venu en ce pays ici, où, comme tu sçais, mon pere garde encor son ancien manoir, où helas! i'ay trouué que le beau iour serain de mes amours, qui commença d'vne si belle aurore, s'estoit tourné à vn eternel couchant. A ma premiere rencontre, voila vn soudain esclat de desdain esclairer sur ma face, puis en bais-

ſant les yeux elle tourne ſes pieds ailleurs. Ie dy lors en moy-meſme, ô miſerable! ce ſont bien là les ſignes de ta mort. Cependant mon pere ennuyé au poſſible de mon depart ſi ſoudain & non preueu, fut outré de telle douleur qu'il en tomba malade au lict, & approcha bien pres du tombeau. A ceſte occaſion eſtant cõtraint de retourner à la maiſon de mon pere, helas! mon retour fut bien la ſanté au pere, mais la maladie au fils, voire ſi griefue, que me conſommant d'vne fiéure amoureuſe ie tõbay en langueur: & depuis la ſortie que le Soleil fait du Taureau iuſqu'à ce qu'il entre au Capricorne, ie demeureray touſiours en cet eſtat, & y ſeroy encore à preſent, ſi mon pere pitoyable n'euſt recerché le conſeil de l'oracle, lequel luy reſpondit: que le ſeul air d'Arcadie pouuoit guerir mon mal: ainſi Ergaſto, ie retournay pour reuoir celle qui guerit bien mon corps, ô voix d'oracle trompeuſe! mais pour rendre mon ame eternellement malade.

Erg. Certes, Myrtil, tu me dis vne choſe eſtrange! & ne ſçauroit-on dire

que tu ne sois digne de beaucoup de pitié: mais,

L'espoir seul de salut, c'en est le desespoir.

S'il est temps que i'aille faire entendre à Corisque tout ce que tu m'as dit. Va t'en à la fontaine, & m'attens là: ie te reuerray au plustost.

Myr. Vas y heureusement, le Ciel te rende la recompense de ta pieté, telle que tu merites: car ie ne te la puis donner, mon courtois Ergasto.

ACTE SECOND.

SCENE II.

Dorinde. Lupin. Syluio.

O Soin fidelle, & bien-heureux plaisir de mõ bel & impitoyable Siluio! à la mienne volonté que ie fusse autant aimé de ton cruel maistre, comme tu es, Melampe. Luy, de ceste belle main blanche dont il estraint mon cœur, en te flattant, te nourrit doucement, & iour & nuict il demeure auec toy: cepẽdant que

stringe
|
lusingando

moy qui l'aime tant, en vain ie souspire, en vain ie le supplie, & le reclame: & ce qui plus me poise encore, il te donne ses doux baisers si chers & agreables. Si i'en auoy vn seul aumoins, que ie seroy heureuse! Mais pour ne pouuoir d'auantage ie te baise toy mesme, ô bien-heureux Melampe. Mais si d'auanture quelque bonne estoille d'amour t'auoit guidé vers moy pour me seruir de guide: allons où l'amour me pousse, & toy le naturel seul. Mais n'oy-ie pas vne trompe en ces bois sonner pres d'ici?

Sil. Tee, Melampe, tee, tee.

Dor. Si le desir ne me trompe, cette voix est celle de mon beau Siluio, qui appelle son chien dans ces bois.

Sil. Tee, Melampe, tee.

Dor. Sans doute c'est sa voix. O heureuse Dorinde, le Ciel t'enuoye le bien que tu vas cerchant! mais il vaut mieux que ie tire son chien à quartier, peut estre que par ce moyen ie pourray acquerir son amour. Lupin.

Lup. Me voici.

Dor. Va t'en auecque ce chien: & te cache dans ce buisson, entens-tu?

Lup. Ie vous entens bien.

Dor. Et ne sors point de là que ie ne t'appelle.

Lup. Non feray-ie.

Dor. Va viste.

Lup. Et vous faites viste, que si la faim saisissoit ce chien, il ne me deuorast en vn morceau.

Dor. O que tu es vn pauure homme! sus va viste.

Sil. Ha miserable que ie suis! où doy-ie plus tourner le pied pour te suiure, mon cher & fidelle Melampe? Las! i'ay par monts & par campagnes cerché en vain : ie suis si las & recreu que ie n'en puis plus. Maudite soit la beste que tu as suiuie. Mais voici vne Nimphe qui m'en pourra donner des nouuelles. O la mauuaise rencontre! Ceste-ci est celle qui ne fait tousiours que m'importuner : il la faut endurer pourtant : belle Nymphe, di moy vn peu, as-tu point veu mon fidelle Melampe, que i'ay lasché tantost apres vne daime?

Dor. Moy belle, Siluio, moy belle? pourquoy me nommes-tu ainsi cruel, si ie ne suis pas belle à tes yeux?

Sil. Belle ou laide comme tu voudras, di moy, as-tu point veu mon chien? respon moy à cela si tu veux, ou Adieu.

Dor. Tu es bien rude Siluio, à qui t'adore. Qui penseroit qu'en vn si beau visage logeast iamais telle cruauté? tu poursuis par le bois, & par les montagnes vne proye fuyarde, & apres les traces d'vn voultroy tu te tourmentes, tu te consommes, & moy qui t'aime tât tu me fuis, tu me mesprises: ne poursuy point vne daime fuyarde, poursuy vne douce & agreable daime, qui sans estre chassee est ià toute prise & toute liee.

Sil. Nymphe, ie suis venu ici pour cercher Melampe, non pour perdre le temps: Adieu.

Dor. Et dea, cruel Siluio, ne me fuy point ainsi: ie te diray nouuelles de ton Melampe.

Sil. Tu me besses, Dorinde.

Dor. Mon Siluio, par cet amour qui me rend ton esclaue, ie sçay bien où il est, ne l'as-tu pas lasché n'agueres apres vne daime?

Sil. Ie l'ay lasché, mais i'en ay perdu incontinent la trace.

Dor. Or l'vn & l'autre eſt en ma puiſſance.

Sil. En ta puiſſance?

Dor. En ma puiſſance, te faſche-il? ingrat, d'eſtre tenu à qui t'adore.

Sil. Ma chere Dorinde, çà donne-les moy.

Dor. Ha! volage enfant, où en ſuis-ie logee, qu'il faut qu'vne beſte ſauuage & vn chien ſoient cauſe que tu me cheriſſes? Mais certes, mon cœur, tu ne les auras pas ſans recompenſe.

Sil. C'eſt bien raiſon, tu l'auras certes, Ie la veux tromper.

Dor. Que me donneras-tu?

Sil. Deux belles pommes iaunes comme fin or, que ma mere me donna l'autre iour.

Dor. Des pommes ne me manquent point, ie t'en pourroy donner peut eſtre que tu trouuerois plus ſauoureuſes, & qui ſont encores plus belles ſi tu n'auois mes preſens à deſdain.

Sil. Que voudrois-tu donc? vn cheureau, ou vn agneau? encore mon pere ne me donne tant de hardieſſe.

Dor. Ie n'ay deſir ni de cheureau, ni

d'aigneau, toy ſeul, voudrois-ie Siluio & ton amour.

Sil. Ne veux-tu rien que mon amour?

Dor. Rien autre choſe.

Sil. Ouy, ouy, vrayement ie te le donne tout, or donne moy donc, ma chere Nymphe, & mon chien & la daime.

Dor. O ſi tu ſçauois que vaut le treſor dont tu ſembles ſi liberal, & ſi ta langue reſpondoit à ton cœur.

Sil. Eſcoute, belle Nymphe, tu me vas touſiours parlant d'vn ie ne ſçay quel amour que ie ne cognoy point: tu veux que ie t'aime, & ie t'aime autant que ie ſuis cruel, & ie ne ſçay que c'eſt de cruauté, & ie ne puis que te faire.

Dor. Miſerable Dorinde! où as-tu mis tes eſperances? d'où attens-tu ſecours? en vne beauté qui ne ſent encore aucune eſtincelle de ce feu d'amour qui bruſle tout amant: aimable enfant tu m'es tout feu, & tu ne bruſles point! tu ne reſpire qu'amour, & tu ne le ſers point! Ie croy veritablement que ſous vne forme humaine de mere douce, l'alme Deeſſe que Cypre honore t'ait enfanté: tu as le feu, tu as les fleſches, mon cœur bleſſé &

D v

bruslé en sçauroit bien que dire. Mets tes aisles à ton dos, tu seras vn Cupidoneau, fors que tu as le cœur de glace, & ne te manque point d'amour.

Sil. Qu'est-ce que cet amour?

Dor. *Si ie voy tes beaux yeux, ie dis*
Qu'Amour est vn vray paradis,
Mais si ie regarde mon cœur,
Vn enfer d'amere douleur.

Sil. Nymphe, c'est assez dit: donne moy à ceste heure mon chien.

D*or*. Donne moy donc aussi l'amour que tu m'as promis.

Sil. Ne te l'ay-ie pas donnee? O Dieu que i'ay de peine de contenter ceste-ci: Pren-le, & en fay ce que tu voudras: qui te le nie? qui te l'empesche? que veux tu d'auantage? qu'attens-tu plus?

D*or*. Tu semes sur l'arene: tu pers ta peine, pauure Dorinde.

Sil. Que fais-ie? à quoy songes tu? pourquoy me tiens tu à perdre temps?

D*or*. Tu n'auras pas plustost ce que tu desires, que tu t'enfuyras de moy, perfide Siluio.

Sil. Non feray certes, belle Nymphe.

Dor. Donne moy vn gage.

Sil. Quel gage veux-tu?

Dor. Ha, ie ne l'ose dire.

Sil. Pourquoy?

Dor. Pource que i'ay honte.

Sil. Tu le demandes pourtant.

Dor. Ie voudrois que tu m'entendisses sans parler.

Sil. Tu es honteuse de le dire, & non de le receuoir.

Dor. Si tu me promets de me le donner, ie te le diray.

Sil. Ie te le promets, pourueu que tu me le dies. ma uno che si mel dica -

Dor. Ha! tu ne m'entens pas, Siluio, mon cœur: ie t'entendroy bien moy si tu me le disois.

Sil. Tu es plus fine que moy pour certain.

Dor. Plus passionnee que toy, Siluio, pour certain, mais moins cruelle q̃ toy.

Sil. Pour te dire vray, Dorinde, ie ne suis pas diuin, parle si tu veux estre entenduë.

Dor. Chetiue! vn de ceux que ta mere te donne.

Sil. Quoy vn soufflet?

Dor. Vn soufflet, Siluio, à celle qui t'adore!

Sil. Elle a de coustume de me carresser souuent de la sorte.

Dor. Et ie sçay bien que tu ne dis pas vray: ne te baise-elle point quelquefois?

Sil. Elle ne me baise, ni ne veut que personne me baise. Voudrois-tu point peut estre, vn baiser pour gage? Tu ne me respõs point, ie le voy bien à ta couleur. Certes ie m'en suis bien apperçeu, i'en suis content: mais donne moy premierement le chien auec la daime.

Dor. Me le promets-tu?

Sil. Ie te le promets.

Dor. Et tu me le tiendras?

Sil. Ouy, te di-ie, ne me tourmente plus.

Dor. Lupin, sors Lupin, n'oys-tu pas encore?

Lup. O que tu es fascheux, qui m'appelle? Ie vay, ie vay. Ie ne dormoy pas, non, ie ne dormoy pas: c'estoit le chien qui dormoit.

Dor. Voila ton chien, Siluio, qui plus

que toy courtois.

Sil. Que me voila aise!

Dor. Se vint reposer en ses bras dont tu fais peu de conte.

Sil. O mon bien aimé & fidele Melampe.

Dor. Ayant mes baisers agreables, & mes souspirs.

Sil. Ie te veux baiser mille fois, & mille fois encore: ne t'es-tu point blessé en courant?

Dor. Chien trop heureux! pourquoy ne puis-ie châger ma condition à la tiéne? où me voy ie arriuee, que la ialousie mesme d'vn chien m'afflige. Mais toy Lupin va t'en vers la chasse, ie te suy incontinent.

Lup. Ie vay, Madame.

ACTE SECOND.

SCENE III.

Siluio. *Dorinde.*

TV n'as aucun mal, mais au surplus, où est la daime que tu m'as pro-

mise?

Sil. La veux-tu morte ou en vie.

Dor. Ie ne te puis entendre : comment peut-elle estre en vie si le chien l'à tuee?

Dor. Et si le chien ne l'à pas tuee.

Sil. Elle est donc en vie.

Sil. D'autant plus chere & agreable m'en sera ceste prise. Mon Melampe a il esté si adroit qu'il ne l'ait point blessee ni atteinte?

Dor. Au cœur seulement elle a receu vne crainte.

Sil. Te mocques tu de moy Dorinde, ou si tu veux gausser : cōment peut-elle estre en vie, si elle est blessee au cœur?

Dor. Ie suis ceste daime, ò cruel Siluio, qui sans estre poursuiuie & guettee suis prise & vaincuë de toy, en vie, si tu me fais accueil, & morte, si tu me reiettes.

Sil. C'est donc la daime que tu me voulois dire?

Dor. Celle-là sans autre : dequoy te troubles-tu, ne t'est-il point plus agreable d'auoir vne Nymphe qu'vne beste sauuage?

Sil. Ie ne t'aime, ni ne m'es agreable, ains ie te hay laide, trompeuse & importune que tu es.

Dor. C'est donc là le guerdon que tu me rends, cruel Siluio? c'est donc là le grand mercy que tu me donnes, garçon ingrat! Aye Melampe en don, & moy auec luy: ie remets tout entre tes mains, pourueu que tu ne t'esloignes de moy, & que tu ne me refuses point le beau Soleil de tes yeux. Ie te suiuray, compagne de ton loyal Melãpe, & trop plus fidelle que luy: & quãd tu te trouueras ie t'essuyeray le visage, & sur ce flanc qui iamais pour toy ne repose, tu te reposeras: ie porteray tes armes, ie porteray ta proye, voire si tu mãques de proye, aux bois, tu descocheras sur Dorinde: sur cet estomac tu pourras tousiours exercer ton arc, que soit ainsi que tu voudras, ie porteray comme ta seruãte, ou esprouueray comme ta proye, & seray de tes traits le carquois & le but. Mais à qui parle-ie, las! c'est à toy qui ne m'escoutes & t'enfuis: mais fuy tant que tu voudras, Dorinde te suiura, voire mesme en l'enfer cruel s'il y a vn enfer au monde plus cruel que

ta cruauté ou la vehemence de ma douleur.

ACTE SECOND.

SCENE IIII.

Corisque.

O Comme la fortune est fauorable à mes desseins, voire plus que ie n'ay esperé, & certes elle a bien raison de fauoriser celle qui ne demeure point nonchalante, requerant son secours.

La fortune a grand force, & ce n'est sans raison
Que de Dame puissante on luy donne le nom:
Mais à son arriuee il faut luy faire chere,
Venir au deuant d'elle, applanir sa carriere:
Aussi les negligens voyez vous rarement
De la fortune auoir quelque heureux traitement.

Si mon industrie ne m'auoit fait compagne de ceste-cy que me seruiroit maintenant vne si bonne occasion de côduire

mes pensees à leur fin? vne moins fine que moy auroit fuy sa corriuale, & monstrant dessus son visage des signes tous clairs de ialousie, ne l'auroit iamais veuë de bon œil: mais elle auroit fait mal.

L'ennemy descouuert qui d'vn cœur genereux
Vient pour nous assaillir, n'est pas si dangereux,
Que cil qui est caché au marinier plus sage
L'escueil caché sous l'eau cause souuent naufrage:
Et certes l'ennemi qui ne sçait la façon
De se monstrer amy n'est pas mauuais garçon.

Auiourd'huy se verra ce que tu sçais faire, Corisque? ie ne suis point si beste, non, ie ne suis point si beste que d'estimer qu'elle n'aime point: qu'on le face accroire à vne autre qui sera moins rusee que moy: ie suis maistresse en ce mestier. Vne ieune fille simple qui sort à peine de la coque, en laquelle dés ci deuant Amour a versé ses premieres douceurs longuement poursuiuie, longuement courtisee, & d'amant si gentil: &

qui plus est baisee & rebaisee ne sera point esbranlee. Celuy qui le croit est bien simple : ie ne le croy point quant à moy : mais voici comment le bon heur m'aide. Voilà à propos Amarillis: ie me veux tirer à quartier, & ne faire pas semblant de la voir.

ACTE SECOND.

SCENE V.

Amarillis. Corisque.

O Heureuses forests aimees ! & vous solitaires demeures, que volontiers ie vous viens voir, en bonne foy si mon destin m'auoit donné en sort de passer mon aage moy-mesme, & viure selon mon plaisir, ie changeroy librement les beaux iardins Elysiens, seiour des demy Dieux, à vostre ombre gentille & aggreable. Car, si ie voy bien clair, tous les biens de ce monde ne sont que maux, l'homme qui plus en a, en a moins, & est plus possedé qu'il ne possede: ce ne sont

pas vrayemẽt des biens, ce sont des liens de nostre franchise. Que sert en nostre ieunesse vn tiltre superbe de beauté? vne renommee d'honneur? vne celeste extraction tant de faueurs du ciel & de la terre, des possessions, des seigneuries, des plaines couuertes de biens, des feconds pasturages, plus fecond encor le troupeau, si au milieu de tant de biens nous n'auõs point le cœur content? Que bien heureuse est la bergere qui couuerte à grand peine d'vn simple habit de toille, propre neantmoins & gentil, est riche seulement de soy mesme ornee de ses graces naturelles. En sa pauureté douce elle ne sent la pauureté, ne les incõmoditez des richesses: mais elle possede tout ce qu'il luy faut pour n'estre point trauaillee d'vn importun desir d'auoir. Elle est nuë veritablement, mais contente. Auec le miel des abeilles elle confit le miel de ses naturelles douceurs, & la fontaine ou elle boit c'est celle qui la mire, & où elle se conseille en s'habillant, elle contente, tout le mõde l'est. En vain pour elle le ciel tẽpeste, sa pauureté ne craint rien: nuë voirement, mais con-

tente. Seulement elle a vn souci libre au surplus: le troupeau qui luy est commis paist de ses vertes herbettes, & elle paist de ses beaux yeux son amant, non point amant choisi des hommes, ou que le Ciel ait destiné, mais tel qu'Amour le luy a donné: A l'ombrage d'vne myrtaye oeillade, ne ressent flamme d'amour que elle ne la luy descouure, & n'en descouure aussi aucune que luy ne la ressente, nuë voirement, mais contente. O vraye vie qui ne sçait que c'est de la mort parauant qu'elle soit venuë! à la mienne volonté que ie peusse châger ma condition à la tienne! mais voila, Corisque: le Ciel te garde, ma douce Corisque.

Cor. Qui m'appelle? ô plus que mes yeux, plus que ma propre vie, cherie de moy Amarillis! & où vas-tu ainsi seule?

Am. Nulle part, fors que là ou tu me trouues. Ie ne pouuoy pas mieux arriuer puis que ie te trouue.

Cor. Tu trouues celle qui ne se separe iamais de toy (ma chere Amarillis) ie pensoy à cette heure en toy, & disoy en moy mesme: Si ie suis s'amie, comment

peut-elle estre si long temps sans moy? & alors tu m'as rencontree, ma chere amie: mais ie voy que tu n'aimes plus ta Corisque.

Am. Et comment cela?

Cor. Pourquoy le demandes-tu? n'es tu pas l'espousee auiourd'huy.

Am. Moy, l'espousee?

Cor. Ouy, toy l'espousee, & tu ne m'en dis rien.

Am. Comment veux-tu que ie die vne chose que ie ne sçay pas?

Cor. Tu le caches bien encores, tu me le veux bien nier?

Am. Tu te mocques de moy encore?

Cor. Mais c'est toy qui te mocques de moy?

Am. Comment? me l'affermes-tu pour certain?

Cor. Ie t'en iure bien d'auantage. Mais est-il possible que tu n'en sçaches rien?

Am. Ie sçay bien que i'ay esté ci deuãt promise, mais que mes nopces soient si proches, ie t'asseure que ie n'en sçay rien: & encor de qui le tiens-tu?

Cor. D'Ormino mon frere, qui dit qu'il l'a sçeu de plusieurs, & qu'on ne parle

d'autre chose. Comment ? il semble que cela te trouble : c'est bien vrayement nouuelle dont lon se doiue troubler!

Am. C'est vn grand passage, Corisque, i'ay autresfois ouy dire à ma mere que lon renaissoit ce iour-là.

Cor. Ouy certainement lon renaist, mais c'est à meilleure vie : & à cause de cela tu deurois estre plus ioyeuse. Pourquoy souspires-tu ? souspiret le miserable.

Am. Quel miserable?

Cor. Myrtil, qui se trouua present quand mon frere m'en dit la nouuelle : à peu qu'il ne mourust de dueil, & certes ie pense encore qu'il fust mort sans le secours que ie luy ay fait, luy promettant que ie romproy ces nopces? & bien que ie disse cela seulement pour le remettre, si seroy-ie bien pourtant femme pour le faire.

Am. Aurois-tu bien tant de courage?

Cor. Et de quelle sorte?

Am. Et comment cela?

Cor. Facilement, pourueu que tu le vueilles.

Am. Si ie pensoy que cela succedast,

& que tu me donnasses la foy que iamais tu n'en parlerois : ie te declareray vn secret qu'il y a long temps que ie cache en mon cœur.

Cor. Que i'en parlasse, moy ? la terre s'ouure plustost & m'engloutisse miraculeusement.

Am. Sçache donc, ma Corisque, que quand ie vien à penser que ie doy estre en la subiection d'vn enfant, d'vn enfant di-ie, qui me hait, qui n'a autre soucy que des forests & des bestes sauuages, & qui fera mille fois plus de conte d'vne beste farouche ou d'vn chien, que de l'amour de mille Nymphes : certes i'ay beaucoup d'ennuy, & vy quasi desesperee, toutesfois ie n'ose me plaindre, pource que d'vne part l'honneur me le deffend, & d'ailleurs i'ay donné la foy à mon pere, & qui plus est encore a la grand Deesse : que par ton moyen se pouuoit rompre le fil d'vn nœud qui m'est si fascheux (sauf toutesfois la vie, la pieté & l'honneur) tu ferois bien auiourd'huy mon salut & ma vie.

Cor. Si c'est pour cela que tu souspires, tu en as bien raison, Amarillis : ô

combien de fois ay-ie dit, comment? vne chose si belle à qui la mesprise? vn ioyau si riche à qui ne le cognoist point? mais tu es trop sage, pour te dire vray, ou plustost trop simple. Que n'en parles tu? que ne fais-tu entendre?

Am. I'ay honte.

Cor. Tu as vn grand mal, ma sœur, i'aimerois mieux auoir la fiéure, le cancer ou la rage: mais si tu me veux croire ie te le feray bien prendre. Ouy, ouy, pourueu qu'vne fois tu la chasses, c'est assez.

Am. La honte que nature en nos ames enchasse,
S'on la chasse du cœur, elle fuit sur la face.
Cor. Qui trop sage se taist quand la douleur s'aigrit,
Crie apres comme folle, & son mal ne guerit.

Si ci deuant tu m'eusse ouuert tes pensees, tu fusses maintenāt hors de trauail. Tu verras auiourd'huy ce que sçait faire Corisque, tu ne pouuois pas tomber en plus discrettes mains, ni fidelles: mais quand par mon industrie tu te seras de-

liuree

liuree d'vn mauuais mary, ne voudrois tu point te pouruoir d'vn bon amy?

Am. Nous y penſerons tout à loiſir.

Cor. Veritablement, tu ne dois pas manquer à ton fidelle Myrtil: & tu ſçais s'il y a auiourd'huy berger qui ſoit digne de ton amour, ſoit pour la valeur, ſoit pour la foy, ou pour la beauté, & tu le laiſſes mourir (ah! trop cruelle) ſans qu'aumoins il te puiſſe dire ie meurs. Eſcoute-le au moins vne fois.

Am. Il feroit beaucoup mieux de demeurer en repos, & arracher la racine d'vn deſir où il n'y a point d'eſperance.

Cor. Donne luy ce confort aumoins deuant qu'il meure.

Am. Ce luy ſera pluſtoſt vn redoublement d'ennuy.

Cor. Laiſſe luy le ſoin de ceſte preuoyance.

Am. Mais que ſeroit-ce de moy ſi lon ſçauoit cela?

Cor. O que tu as peu de courage!

Am. Et peu ſoit pourueu qu'il me ſerue à honneur.

Cor. Amarillis, ſi tu eſtimes qu'il te ſoit loiſible de manquer de ce coſté-là ie

te puis bien manquer du mien, & iustement. Adieu.

Am. Corisque, ne t'en va pas, escoute.

Cor. Ie ne t'escouteray vn seul mot, si tu ne me promets.

Am. Bien ie te promets de l'escouter, pourueu que cela ne m'estraigne à autre chose. - stringa

Cor. Ie ne veux que cela.

Am. Fay luy donc croire que tu n'en sçais rien.

Cor. Ie feray paroistre que le hazard aura tout amené. il caso

Am. Et que ie puisse partir de là à ma volonté sans qu'il m'en empesche.

Cor. Quand il te plaira, pourueu que tu l'escoutes.

Am. Et qu'il depesche tost.

Cor. Cela se fera aussi.

Am. Et qu'il ne s'approche point de moy de plus pres que la longueur de mon dard.

Cor. O Dieu que i'ay de peine à reformer auiourd'huy ceste tienne simplicité! Ie te promets que fors la langue, ie luy lieray si bien tous les membres, que tu pourras demeurer asseuree, veux-tu au-

tre chose que cela?

Am. Ie ne veux autre chose.

Cor. Et quand feras-tu cela?

Am. Quand tu voudras, moyennant que i'aye assez de temps pour m'en aller iusques chez moy : pource, que ie veux vn peu mieux encores m'informer de ces nopces.

Cor. Vas y & fay accortement, mais enten vn peu ce que ie vay pensant. C'est qu'auiourd'huy enuiron le Midy tu viennes ici seule en ces ombrages, sans qu'il y ait auec toy aucune de ces Nymphes, ie me trouueray aussi là pour cet effet: i'auray auec moy Nerine, Aglaure, Elise, Phillis & Lycoris, toutes mes cópagnes non moins accortes & sages que fidelles & secrettes, où auec elles (comme c'est souuent ta coustume) ioüant au ieu de l'aueugle, Myrtil croira facilement que non pour luy, mais pour ton esbat seul, tu sois là venuë.

Am. Cet aduis me semble assez bon: mais ie ne voudroy pas que ces Nymphes fussent presentes aux propos que me tiendra Myrtil entens tu?

Cor. Ie t'enten, c'est assez bien adui-

ſe: mais laiſſe-moy faire, & n'aye point de crainte de cela, ie les feray bien diſparoir quand il en ſera temps. Va t'en, & cependant te ſouuienne d'aimer touſiours ta fille Coriſque.

Am. Si ie luy ay mis mon cœur en ſes mains, ce ſera à elle de ſe faire aimer à ſa diſcretion.

Cor. Te ſemble-il qu'elle ſoit ferme, à ceſte place plus de force eſt requiſe: ſi à l'aſſaut de mes paroles elle a peu ſe deffendre, certainement à celles de Myrtil elle ne pourra reſiſter. Ie ſçay ce que peuuent au cœur d'vne ieune fille les prieres d'vn amant bien receu. Si elle en vient là vne fois, ie la reduiray à tel poinct que le ieu ne luy ſera plus ieu: & de ſes paroles vueilles ou non, ie pourray eſpier, ou penetrer pluſtoſt iuſqu'au plus profond des entrailles le plus reſerré de ſon cœur. Et quand i'auray cela en main, & que ie ſeray vne fois maiſtreſſe de ſon cœur, ie diſpoſeray d'elle comme ie voudray ſans peine, & la conduiray où ie deſire, voire en façon qu'elle meſme, non ſeulement les autres eſtimeront qu'vn effrené amour &

non mon induſtrie, l'auront amenee à cela.

ACTE SECOND.

SCENE VI.

Coriſque. Satyre.

HElas! ie ſuis morte.

Sat. Et ie ſuis viuant.

Cor. A l'aide, retourne: helas! ie ſuis priſe. Amarillis -

Sat. Amarillis ne t'entend point. C'eſt à ceſte heure que tu demeureras priſe.

Cor. O Dieu les cheueux!

Sat. Ie t'ay long temps guettee au paſſage, en fin tu es tombee en mon piege. Ceci n'eſt pas le manteau ſur m'amie ce ſont les cheueux.

Cor. A moy Satyre?

Sat. A toy. Et n'es tu pas ceſte fameuſe Coriſque, ceſte grande maiſtreſſe de menſonges, qui debites ſi cher tromperie, vaines eſperances, & regards deſguiſez, qui m'a tant de fois trahy & ſi ſou-

uent mocqué, trompeuse & meschante Corisque?

Cor. Ie suis bien Corisque (mon Satyre gentil) mais non pas celle que tu dis auoir esté si chere à tes yeux.

Sat. Ouy, ouy, ie suis gentil maintenant, meschante, ie n'estoy pas ainsi gentil quand tu me laissas pour Corydon.

Cor. Toy pour vn autre? iamais.

Sat. Escoute donc merueille, & chose nouuelle à ton ame sincere. Quād tu me fis desrober l'arc à l'Isle, le voile à Cloris, la robbe à Daphné & les cothurnes à Siluie, afin que mon larcin fust le loyer apres, de cet amour qui fut promis à moy, & donné à vn autre. Quand la belle guirlande que ie t'auoy donnee, tu la donnas à Nysus: & quand à la cauerne, au bois, & à la fontaine, me faisant veiller les nuicts froides toutes entieres, tu m'as befflé & mocqué, estois-ie alors gentil? meschante, tu le payeras ie t'en asseure, tu en payeras l'interest.

Cor. Ah Dieu! tu me traines, comme si i'estoy vne pauure vache.

Sat. Tu l'as dit à point, secouë toy si tu peux, ie ne crains pas que tu m'eschap-

pes: A ceste prise ne te seruiront de rien tes finesses, vne autrefois tu t'en es fuye, mauuaise! mais si tu ne me laisses la teste, tu t'efforces en vain de sortir de mes mains.

Cor. Ne me denie aumoins ceste faueur que ie te puisse dire mes raisons à mon aise.

Sat. Parle.

Cor. Comment veux-tu que ie parle estant prise comme ie suis? Laisse moy donc.

Sat. Que ie te laisse?

Cor. Ie te promets la foy que ie ne m'enfuiray point.

Sat. Quelle foy, femme perfide, encore tu oses parler de foy auec moy? Ie te veux mener en la cauerne la plus horrible de ceste montagne, où les rayons du Soleil n'entrerent iamais, où iamais homme ne mit le pied: du reste ie ne t'en dy rien, tu le sentiras. Ie le feray à mon contentement, & à ton deshonneur tel bris de toy que tu as merité.

Cor. Peux-tu bien donc cruel à ces cheueux qui t'ont lié le cœur, à ce visage qui fut ton plaisir, à ta Corisque que tu

as tant aimee, & pour laquelle que tu iurois mesme la mort te seroit douce, à celle-là, di-ie, peux tu bien maintenant souffrir faire outrage? O ciel! ô fortune! où puis-ie desormais loger mon esperance? à qui croiray-ie plus miserable?

Sat. Ha! meschante, penses-tu encor me tromper? penses tu encor m'endormir de tes belles paroles? de tes belles flatteries & trahisons?

Cor. Las! mon gentil Satyre, traites tu si cruellement celle qui t'adore, tu n'es pas vne beste cruelle, tu n'as pas le cœur de marbre ou de rocher? Me voila à tes pieds, si ie t'ay iamais offencé, idole de mon cœur, ie t'en requiers pardon, par ces genoux nerueux & plus qu'humains que i'embrasse, à qui ie m'encline, par cet amour que tu m'as porté autresfois, & par ceste douceur attrayante que tu soulois tirer de mes yeux, que tu appellois tes estoilles, & qui sont ores deux fontaines: finalement par ces larmes ameres que ie verse si abondamment ie te supplie auoir pitié de moy: Laisse moy desormais.

Sat. La perfide qu'elle est, elle m'a es-

meu, & si ie croyoy seulement à mon affection, sur ma foy, ie seroy vaincu: mais en somme ie ne te croy point, tu es trop maligne, & trompes qui plus se fie, sous ceste feinte humilité, sous ces prieres traistresses, est cachee Corisque: tu ne peux estre autre que toy mesme: tu te debats encore?

Cor. Ha la teste! ha cruel! hé demeure encore vn peu, ie te prie ne me denie au moins vne seule faueur.

Sat. Quelle est ceste faueur? dy.

Cor. Que tu m'entendes encores vn peu.

Sat. Tu penses, peut estre, auec paroles feintes & larmes mendiees, me flechir.

Cor. Deà, mon courtois Satyre, me veux tu ainsi deschirer?

Sat. Tu l'esprouueras, vien seulement.

Cor. Sans auoir pitié?

Sat. Sans pitié.

Cor. Et en ce vouloir tu demeures ferme.

Sat. Et en cela ie demeure ferme: as-tu point fini encor tes enchantemens?

Cor. Vilain, indiſcret, importun, my-homme & my-bouc, & tout beſte: charongne infecte, defectuoſité de nature abominable, ſi tu crois que Coriſque ne t'aime point, tu crois la verité, que veux tu dy, que i'aime en toy? ton beau groin? ta vilaine barbe craſſeuſe? tes oreilles caprines? ta vieille cauerne pourrie, baueuſe & edentee?

Sat. Ha meſchante! à moy cela?

Cor. A toy cela.

Sat. A moy, ribaude?

Cor. A toy gros bouc.

Sat. Et de ces mains ie ne t'arracheray pas ceſte meſchante langue canine & importune?

Cor. Si tu t'approches? ſi tu es ſi hardy?

Sat. En cet eſtat vne vile femmelette: entre ces mains? & elle n'a point peur? & elle m'outrage? & elle m'iniurie? ie te feray.

Cor. Que feras-tu vilain?

Sat. Ie te mangeray toute viue.

Cor. Et auec quelles dents, ſi tu n'en as point?

Sat. O ciel, comment endures tu cela?

mais si ie ne t'en paye : sus, vien seulement.

Cor. Non feray, ie n'iray pas.

Sat. Tu ne viendras pas meschante?

Cor. Non en despit de toy, non.

Sat. Si feras, tu viendras, quand i'y deuroy laisser ces bras ci.

Cor. Non feray, ie n'iray pas quand i'y deuroy laisser ceste teste-ci.

Sat. Or sus, vrayemẽt nous le verrons, qui a plus fort & plus tenant toy le col, ou moy les bras : tu y mets les mains, auec elles encore tu ne te pourras deffendre, reuesche. perversa

Cor. Nous le verrons.

Sat. Ouy, vrayement.

Cor. Tire bien Satyre, Adieu romps toy le col.

Sat. O pauure helas! ô la teste! ô les costes! ô l'eschine! ô quelle mauuaise cheute! à peine me puis-ie remuer, à peine me puis-ie leuer : est-il possible qu'elle s'en soit fuye: & que la teste luy demeure ici: ô merueille inaccoustumee! ô Nymphes! ô Pasteurs! accourez & regardez l'estonnement magique de ceste-ci qui s'en est fuye, & vit sans teste: qu'elle est lege-

re, qu'elle a peu de ceruelle? comment le ſang n'en degouſte-il point? Mais qu'eſt ce que ie voy? ô pauure fol! ô pauure ſot! elle eſt ſans teſte? C'eſt toy qui eſt ſans teſte, & ſans entendement. Qui vit iamais homme plus mocqué que toy? or regarde à ceſte heure ſi elle à ſçeu fuir, d'autant plus que tu la penſois tenir. Sorciere pariure, ne te ſuffiſoit-il pas d'auoir deſguiſé ton cœur, ton viſage, tes paroles, ton ris, & tes regards, ſi tu ne deſguiſois encor tes cheueux? Voila, Poëtes, voila l'or naturel, voila l'ambre pur que vous loüez tant. Rougiſſez maintenant de honte inçenſez que vous eſtes, & rechantans voſtre chanſon, prenez pour ſuiet au lieu, l'art d'vne impure & malicieuſe enchantereſſe, qui deſpoüille les ſepulchres, & en deſrobant les cheueux pourris & infets s'en attiffe le chef, & le cache ſi bien, qu'elle vous a fait loüer ce qu'euſſiez deu auoir plus en horreur que la perruque monſtrueuſe & ſerpentine d'vne horrible Megere furie d'enfer. Amans ſont ce pas là vos nœuds? voyez & rougiſſez chetifs: & ſi comme vous dites, vos cœurs ſont ici retenus,

chacun pourra maintenant recouurer le sien, sans tant de souspirs & de pleurs. Mais que tarde ie plus à publier sa honte & son infamie? Certes iamais ne fut la perruque qui de tant d'estoilles sert d'ornement au ciel, si celebre & renommee, que ie rendray celle cy infame eternellement, & plus encore celle qui la portoit.

LE CHOEVR.

HElas! que griefue & mortelle
Fut bien la faute de celle
Qui cause de nostre mal
Monstra ce cœur desloyal,
Ayant les loix offencees
Qu'Amour auoit prononcees:
Puisque des Dieux le courroux
S'en est allumé sur nous,
Et que les larmes yssantes
De tant d'ames innocentes,
Et tant de sang respandu
N'est point encore entendu.
Tant ceste foy columbine,
Tant ceste vertu diuine,
Source des autres vertus,

En reuerence est là sus:
Tant l'Eternel a de cure
De rendre nostre nature,
Et tous les hommes heureux
Dans les liens amoureux.
Vous qu'vne soif violente
De thesauriser tourmente,
Et qui raudez tout autour
De vos tresors nuict & iour
Comme les ames legeres
A l'entour des Cimetieres:
N'auez vous pas bien les yeux
Bandez, auaricieux,
Veu que l'Amour vous transporte
D'vne beauté qui est morte?
Les richesses & thresors,
Ce sont Amours qui sont morts:
Le vray Amour de nostre ame,
De l'ame à l'ame s'enflame.
Car obiet quelconque soit
Qui des Amours ne conçoit,
Certainement n'est pas digne
D'eschauffer nostre poitrine.
L'ame qui va contr'aimant
Est seul digne d'amant.
Que c'est chose delicate
Que d'vne rose incarnate

Peinte en la ioüe au naif:
Vn baiser attaint au vif.
Amans, trouppe auantureuse,
Qui sa douceur sauoureuse
Comme vous autres sçaura,
Ie gageray qu'il dira
Que la beauté, qui baisee
Ne rend la douce rosee
D'vn doux baiser qui endort,
C'est vn plaisir qui est mort.
Mais les petites secousses,
Mais les petites tremoussés
Et les petits coups mignards
De deux courans fretillards
Quand d'vne douce escarmouche
La bouche touche la bouche
Et que l'Amour entre deux
Pour se venger de tous deux,
Décoche par amourettes
Et l'vne & l'autre sagettes:
Ce sont baisers naturels,
Les doux baisers qui sont tels,
Où par vne equité bonne
Autant prend celuy qui donne,
Et par vn iuste vouloir
Chacun se rend le deuoir.
Baise bouche curieuse.

Ou la main delicieuse,
Ou le front ou le bouton
De l'vn & de l'autre teton:
Si est-ce bouche declose
Que tu ne baiseras chose
Qui voise contrebaisant
Que la bouche en ce faisant:
Où les ames accourantes
L'vne & l'autre se baisantes
De leurs souspirans esprits
Font animer ces rubis
Et si lon prestoit l'oreille,
On orroit vne merueille
De ces petits baiserots
Qui disent mille propos
Des auantures secrettes
De leurs douces amourettes,
Propos entr'eux reuelez,
Mais à tous autres celez,
Telle ioye est recueillie,
Ainçois plustost telle vie
L'vne & l'autre ame ressent
Humainement s'vnissant.
Les baisers qui se rencontrent
Par amourettes nous monstrent
Les doux abords animez
De deux cœurs aimans aimez:

ACTE TROISIESME.

SCENE I.



Myrtil.

O Beau Printemps, ieunesse de l'annee! tu repeuples la terre de fleurs, d'herbages, & d'amours, tu retournes bien, mais les iours heureux de mes ioyes ne retournét point. Tu retournes bien, tu retournes: mais auec toy ne retourne autre chose

qu'vne imaginatiõ ennuyeuse de la perte de mon tresor. Tu es celuy qui estois ci deuant ainsi gentil, ainsi mignard: mais moy, ie ne suis plus ce que i'estoy vn temps a esté, chery & agreable aux beaux yeux que i'aimoy. O douceurs d'Amour trop ameres, qu'il est bien plus dur de vous perdre, que miserable de ne vous auoir euës! O que l'Amour seroit heureux si ce plaisir ne se perdoit point, ou bien qu'en le perdant se perdist la memoire de la iouïssance qu'on en a euë! Mais si mes esperances ne sont caduques, comme c'est tousiours leur coustume, ou si mon desir extréme n'esleue plus haut mes esperances que leur iuste vol ne requiert, ie verray auiourd'huy la belle qui est le beau Soleil de mes yeux, ie la verray ici arrester son pied fermé au triste son de mes souspirs: & ma pauure veuë affamee d'vn si long ieusne de ses beautez, se repaistra tout à son aise des douceurs de son beau visage: ie verray ceste cruelle tourner sur moy ses yeux superbes, farouches au moins s'ils ne sont doux: si ie ne les trouue chargez de ioye, au moins seront-ils

ſi cruels qu'ils me pourront faire mourir. O iour en vain longuement attendu, mais bienheureux: ſi apres tant de plaintes, ie voy tourner dans ſes lumieres le Soleil ſerain de mes yeux. Mais Ergaſto m'a ici enuoyé, où il m'a dit que ſe deuoient trouuer enſemble Coriſque & la belle Amarillis, pour iouër au ieu de l'aueugle: toutesfois ie ne voy rien ici aueugle, ſi ce n'eſt ma pauure volonté, qui va ſous l'eſcorte d'vne autre cercher ſon iour, qu'elle ne peut trouuer: mais ie crain fort que mon deſtin enuieux & dur au poſſible, n'y ait mis quelque empeſchement. Ce long tarder me trouble fort.

Aux Amans aßignez de leurs contentemens,
Vne heure, voire vn rien, dure plus de cent ans.

Mais que ſçait-on? peut eſtre ſuis-ie arriué trop tard, & Coriſque m'aura longuement attendu en vain, ſi ay-ie eſté aſſez ſoigneux de partir d'heure. Helas ſi cela eſt, ie ne veux plus viure.

ACTE TROISIESME.

SCENE II.

Amarillis. Myrtil. Le cœur des Nymphes. *Corisque.*

Am. VOila l'aueugle.

Myr. La voila à propos: ha veuë?

Am. Que tarde-on maintenant?

Myr. Ha! voix qui m'as blessé & guery tout ensemble.

Am. Où estes-vous? que faites-vous? & toy Lisette, qui desirois tant le ieu de l'aueugle, qu'attens-tu? & toy Corisque, où es tu allee?

Myr. On peut bien dire maintenant que l'amour est aueugle, & qu'il a les yeux bandez.

Am. Escoutez vous autres qui me conduisez, & me tenez par la main deçà, & delà: quand nos autres cõpagnes seront venuës, menez moy loin de ces arbres, au lieu qui sera le plus vuide, & me laissant là seule au milieu, allez vous en en-

la bande des autres, & m'enuironnant toutes enſemble, ſe commence le ieu.

Myr. Mais que ſera-ce de moy? ie n'apperçoy point ici quelle commodité me peut arriuer de ce ieu qui puiſſe contenter mon deſir : ie ne puis voir Coriſque qui eſt ma Tramontane. Le ciel me vueille fauoriſer.

Am. Vous voila donc venuës en fin. Et quoy, auez-vous deliberé de ne faire aujourd'huy autre choſe que me bander les yeux petites folles que vous eſtes? or commençons donc.

Le Ch. Tu n'es point certes aueugle
Monſieur l'Amour, ie le croy,
Mais le deſir tu aueugle
De cil qui ſe fie en toy.
Si tu n'as gueres de veuë
Encore plus deſpourueuë
Eſt ta poitrine de foy,
Monſieur l'Amour, ie le voy.

Aueugle ou non, ie t'aſſeure
Que tu trauailles en vain
De me penſer à ceſte heure
Faire tomber ſous ta main.
Ie m'eſlargy, ie m'eſloigne,

Car aueugle, en ta besongne
Tu as les yeux plus aigus
Que ne les auoit Argus.
Quoy, ainsi aueugle doncques
Tu m'empestres dans tes nœuds?
Ie puisse mourir, si oncques
Tu me ratrapes en eux,
Fuy, ioüe, fay bonne mine,
Ie meure si tu m'affine,
Car tu ne sçaurois ioüer
Que tu ne vienne tuer.

Am. Vous vous esloignez trop loin: vous vous tenez trop bien sur vos gardes: on peut bien s'enfuir, mais il faut toucher auparauant: touchez moy, approchez vous seulement, & ie m'asseure que vous ne vous en irez pas libres.

Myr. O Dieux souuerains que voy-ie? où suis-ie au ciel ou en la terre? O Cieux! est-il possible que vos tours ayent vne si douce harmonie? est-il possible que vos estoilles ayent vn aspect si gracieux?

Le Ch. Pour te ioüer auec moy
Amour tu m'appelle à toy:
Et voila que ie t'atrappe,

Que ie ioue que ie frappe:
Et cependant, à propos
Ie m'en fuy d'vn pied dispos.
A ton plaisir tu tournoyes:
Mais malgré que tu en ayes,
Monsieur l'Amour tu en as.
Or fay ce que tu voudras,
Puisque i'ay le cœur deliure,
Tu perds le temps de me suiure.

Am. En bonne foy, Licoris, ie pensoy t'auoir prise, & ie trouue que ie n'ay pris qu'vn arbre. Ie t'enten bien rire.

Myr. O Dieux, fussay-ie cet arbre heureux! mais ne voy-ie pas Corisque qui est cachee entre ces buissons? c'est-elle pour certain: ie ne sçay pourquoy elle me fait signe, ie ne l'enten point, elle me fait pourtant signe encore.

Le Ch. Le cœur sauué de danger
Rend bien le pied plus leger,
Encore par tes blandices,
Encore par tes delices
Tu pense Amour me tenter,
Tu penses Amour m'enchanter:
Mais de nouueau ie retourne,

Ie fuy, ie frappe, ie tourne,
Et si iamais ne me prens,
Tousiours en vain tu m'attens.
Puisque i'ay le cœur deliure,
Tu perds le temps de me suiure.

Am. Fusses-tu arraché, maudit arbre, ie te prens tousiours, combien qu'a t'esbransler tu me sembles vn autre: & puis Elise ie ne t'auray pas franche à ce coup, pense que ie ne le croiray pas.

Myr. Et Corisque ne cesse encore de me faire signe, voire en façon qu'elle semble me tancer: voudroit-elle point, peut estre que ie me meslasse au milieu de ces Nymphes?

Am. Ie doy donc ioüer tout auiourd'huy auec des arbres?

Cor. Il faut que ie parle malgré moy, & que ie sorte de mon cachot. Pren la coüard que tu es: qu'attens-tu qu'elle te couue entre les bras? & laisse toy au moins prendre: sus, baille-moy ce dard, & luy va au deuant, folastre.

Myr. O dieux; que nostre ame s'accorde mal auec nostre desir! si peu de hardiesse a le cœur qui desire tant.

Am.

Am. Pour ce coup ci ſeulement qu'on retourne au ieu, car ie ſuis deſia laſſe : en bonne foy vous eſtes bien mauuaiſe de me faire tant courir.

Le Ch. Ceſte belle deité
A qui le monde aſſorté
Iniuſtement tributaire,
Faiſoit hommage n'aguere
Te voila, monſieur l'Amour,
Que lon te bat à ton tour,
Voila qu'on te fait la guerre,
Qu'on t'aſſaut, qu'on te reſerre.
A la cheueche pareil
Qui aux rayons du Soleil
Faſcheuſement esblouye
Ne voit la troupe ennemie.
De mille oyſillons diuers
Qui à tors, qui à trauers,
Par vne vieille querelle
Luy font la guerre mortelle:
Elle rebeque ſouuent:
Mais ell' n'atteint que le vent.
Et vainement ſe redreſſe,
Car elle y perd ſon adreſſe.
Ainſi de chaque coſté,
Amour tu es bequeté:

Qui le dos, qui le visage,
Qui le bras, qui le plumage,
Et ne te sert à propos
Le double honneur de ton dos.
Tel ieu plaisant nous semble estre
Qui de sa glus nous empestre.
A son dommage l'apprend
Le pauure oiseau qui s'y prend.
Celuy l'amour ne fuit guere
Qui en ioüant luy fait chere.

ACTE TROISIESME.

SCENE III.

Amarillis. Corisque. Myrtil.

EN bône foy ie t'ay attrapee Aglaure: tu t'en veux fuir, ie t'estreindray si ferme.

Cor. Certes si à l'impourueu ie ne l'eusse poussé si fort sur elle, i'auoy trauaillé en vain de le faire aller là.

Am. Tu ne dis mot, est-ce toy-mesme, ou si ce n'est pas toy?

Cor. Ie m'en vay mettre ici son dard, &

me recacher derriere mon buiſſon pour voir ce qui en arriuera.

Am. Ie te cognoy bien à ceſte heure, tu es Coriſque qui es ſi grande, & ſans perruque: Ie ne vouloy autre que toy pour te donner des coups de poing à mon plaiſir: tien en voila vn, tien en voila encor vn autre: & ceſtuy-ci, & puis ceſtuy-là. Tu ne parles point encore? Si tu m'as liee, deſlie-moy au moins: depeſche toy mon petit cœur, car ie te veux donner le plus beau baiſer que tu receus iamais. Que tardes-tu? il ſemble que la main te tremble: es tu ſi laſſe? mets y les dents, ſi tu ne peux auec les ongles. O que tu es mal habile! laiſſe, laiſſe moy faire, i'en viendray bien à bout, voy de combien de nœuds, tu m'auois liee ſi eſtroit, ſi ce peut eſtre vne fois à toy d'eſtre l'aueugle: me voila deſbandee. Ha que voy-ie, laiſſe moy meſchant. Mon Dieu ie ſuis morte.

Myr. Ne te trouble point, ma chere ame.

Am. Laiſſe moy, te di-ie, laiſſe moy: eſt-ce ainſi qu'on force les Nymphes? Aglaure, Eliſe: ha mauuaiſes où eſtes

vous: laisse moy, meschant.

Myr. Et bien ie te laisse.

Am. Voici des finesses de Corisque. Or va, emporte ce que tu as eu de moy.

Myr. Où fuis-tu cruelle ? regarde au moins ma mort, voy comme ie me perce le cœur de ce dard.

Am. Ah, que fais-tu?

Myr. Ce que, peut estre Nymphe cruelle, tu es marrie qu'vn autre face pour toy.

Am. Ah, ie suis presque morte!

Myr. Si à cet œuure ta main est requise, voila le dard, voila la poitrine.

Am. Cela te seroit bien deu certes: qui t'a fait prendre telle hardiesse ? presomptueux.

Myr. Amour.

Am. Amour n'est point cause de chose deshonneste.

Myr. Estime cependant qu'il y a eu de l'Amour en moy, ayant esté si respectueux. Que si tu m'as pris la premiere, tant moins ay-ie merité d'estre outragé de toy, que plus i'ay eu d'occasion d'estre hardy en vne si belle commodité. Car lors qu'il m'a esté loisible d'vser enuers

toy des loix d'amour, i'ay esté neantmoins si discret que i'ay presque oublié que i'estoy Amant.

Am. Ne me reproche point ce que i'ay fait aueugle.

Myr. Certes ie suis d'autant plus aueugle que toy que plus ie te suis affectionné.

Am. Les discrets seruiteurs vsent vers leurs maistresses
De priere & d'attraits, non d'embusches traistresses.

Myr. Comme vne beste sauuage chassee de la faim sort du bois, & se iette sur le passant: Ainsi moy, qui ne vis que du seul rayon de tes beaux yeux, puisque ta cruauté, ou plustost mon destin me denie ma desiree viande, si pauure affamé amant ie suis sorty des bois, où il y a si long temps que ie ieusne, & ay pris pour me sauuer la vie & le moyé que la necessité d'amour m'a offert, ne m'en dóne la faute: cruelle Nymphe, donne la plustost à toy mesme. Que si, comme tu as dit, on est seulement discret en amour vsant de prieres & attraits; que tu n'entédis oncques de moy: ie puis bien dire auec rai-

ſon que tu as eſté l'occaſion ſeule qui m'a empeſché de l'eſtre par ta fuite & rigueur.

Am. Tu pouuois eſtre aſſez diſcret ne pourſuiuant celle qui te fuyoit : tu ſçais bien que tu me pourſuis en vain : que veux-tu de moy?

Myr. Qu'au moins vne ſeule fois tu me vueilles eſcouter auant que ie meure.

Am. Cela te vient donc fort à propos, puis que tu as obtenu ceſte faueur parauant que l'auoir requiſe.

Myr. Ah Nymphe : ce peu que ie t'ay dit à peine eſt ce vne goutte de la mer infinie de mes pleurs, helas! ſi ce n'eſt de compaſſion eſcoute au moins pour ton plaiſir, Nymphe cruelle, les derniers ſouſpirs d'vn miſerable qui veut mourir pour ton amour.

Am. Pour te releuer de peine & moy d'ennuy, ie ſuis contente de t'eſcouter, mais à condition que tu ne tiendras ton propos long, tu te retireras ſoudain, & ne retourneras plus vers moy.

Myr. En trop petit faiſſeau, Nymphe cruelle, tu me contrains de reſerrer mon

amour immense, que si elle pouuoit mesurer par vn esprit humain, à peine la pourroit comprendre tout ce que peut comprendre l'esprit humain: car ie t'aime, voire plus que la vie: si tu ne le sçais, cruelle, demandes le à ces bois, ils te le diront, & auec leurs bestes sauuages, ces souches dures, & les rochers de ces rudes mõtagnes que i'ay tant de fois amolies au triste son de mes complaintes. Mais que me sert, ma belle Dame, de recercher tant de tesmoins de mon amour, où il y a vne beauté si grande? Voy tout ce qu'a de beau le ciel & la terre & le ramasse tout en vn, tu verras facilement de quel lien de necessité mon ardeur est contrainte. Car comme l'eau de sa nature descend, le feu monte au contraire: l'air est mobile, la terre stable: le ciel tournoyant: ainsi naturellemẽt mes pensers s'enclinent à vous cõme à leur bien: & mon ame accourt de tout son courage à vos beautez aimees: & qui la penseroit destourner du bel obiet d'icelles, il destourneroit plustost le ciel, la terre, la mer, l'air & le feu de leur cours ordinaire, voire arrache-

roit plustost l'vniuers de son siege. Mais, ô cruelle, puisque tu commandes que ie die peu, ie diray peu certes si ie dy seulement que ie meurs, & me sera peu de mourir au regard de l'infidelité des tourmens que tu me souhaites. Mais ie feray ce seul qui me reste, aimant si miserablement. Mais apres mon trespas, ame cruelle, auras-tu pitié de mes peines? Helas! ma belle & chere dame, douce occasion de ma vie, quand il a pleu à Dieu: tourne vne fois, tourne vne fois, ces belles estoilles brillantes aussi tranquilles & pitoyables, que ie les vis oncques auãt que ie meure, & le mourir me sera doux. Certes il seroit bien conuenable que ces beaux yeux qui furent vn temps doux signes de ma vie, le soient maintenant de ma mort: & que ce doux regard qui m'a monstré le chemin à aimer, me monstre celuy de la mort. Aussi q̃ ce fust l'estoille mon poinct du iour soit le Vespre de mon iour couchant. Mais toy plus dure que iamais tu ne ressens point encor la moindre estincelle de pitié, ains au contraire tu t'enaigris plus ie te prie. Quoy? tu m'escoutes dõc ainsi sans par-

ler? A qui parle-ie malheureux, à vn marbre muet? si tu ne me veux dire autre chose, di moy pour le moins, meurs: & tu me verras mourir. Ceste-ci est bien (ô cruel Amour) l'extréme des miseres que ceste cruelle Nymphe si desireuse de ma fin, de crainte que ma mort ne me soit vne faueur d'elle, me le denie, ne me respond point & desdaigne mesme me presenter à la mort le glaiue d'vne seule cruelle voix de sa bouche.

Am. Si ie t'auoy ci deuant aussi bien promis de te respondre, cóme t'ay promis d'escouter, tu aurois quelque iuste raison de te plaindre de mon silence. Tu m'appelles cruelle, imaginant peut estre que de ma cruauté reprochee il te sera facile de m'attirer à son contraire effet, & tu ne iuges pas que le son chatoüilleux qui me touche l'oreille des loüanges de beauté que ie merite si peu, & encore moins ne me sont à beaucoup pres si agreables, comme de m'ouyr appeller cruelle. Ie ne nie point qu'à vne autre ce ne fust offence d'estre cruelle: mais c'est vertu en vne amante. Car ce que tu appelles cruauté en vne Dame,

c'est son vray hõneur: Mais soit comme tu voudras blasme ou offence à vne Dame d'estre cruelle à son Amant: Quand est-ce que t'a esté cruelle Amarillis? Fut-ce point lors parauenture, que c'eust esté belle iustice de n'auoir eu pitié de toy? & toutesfois ie l'eu lors qu'en vne troupe de filles, amant affronté que tu estois tu te fourras au milieu d'elles en habit desguisé, souillant les passetemps honnestes de nostre belle compagnie! osant bien tant que de mesler des baisers lascifs aux saints baisers de nostre bãde: la souuenance mesme m'en fait rougir: mais le ciel m'est tesmoin que ne te cogneu pas alors, & apres l'auoir sçeu i'en fus marrie extrémement. Ie garday au surplus mon ame nette de toutes ces vilanies, & empeschay bien que le venin amoureux ne me gagnast le cœur: car en fin tu ne baisas que la sommité de mes leures.

Bouche baisee, à force en crachant le baiser,
Amortit tout le mal qu'on voudroit supposer.

Mais di moy vn peu en ton aduis, quel

fruit tu eusses recueilly de ton larcin temeraire ? ah ie t'eusse descouuert à ces Nymphes, iamais sur l'Hebre, le pauure Orphee ne fust si cruellement desmembré & meurdry par les Dames de Thrace, comme tu l'eusses esté d'entre-elles, si tu n'eusses esté secouru de la pitié de celle que maintenant tu dis si cruelle, mais elle ne l'est pas tant qu'elle deuroit : que si tu es si temeraire lors que ie te suis ainsi cruelle, que seroit ce de toy si i'estoy pitoyable? L'honneste pitié que i'ay deu auoir de toy, ie l'ay euë: tu perds ton temps de la demander, ou de l'esperer d'autre façon.

Pitié d'amour mal à propos à celle
Qui la donnant, n'en trouue point pour elle.

Si tu m'aimes, aime mon honneur, aime ma vie: tu es trop loin de ce que tu desires. Le ciel le deffend, la terre le garde, la mort le vange : mais plus que nul autre & d'vn rempart plus fort, mon honneur le deffend.

Vne belle ame auroit grand creue-cœur
D'auoir pour garde autre que son honneur.

loüen mon

prohib

Am. Comment, il n'y a donc point de remede à ton mal?

Myr. Il n'y a remede que la mort.

Am. La mort? viença, pren ce propos, & fay que ces paroles te seruent de loy, bien que ie sçache, que

Le mourir des amans est plustost vn vsage
Dont la langue amoureuse enrichit son langage:
Q'vn desir violent d'enfermer au tombeau
Le regret d'vn amour esclos tout de nouueau.

Neantmoins, si d'auenture vn desir si estrange te venoit en l'esprit, fay estat que ta mort ne seroit pas moins de mon honneur que de ta vie: vy donc, & m'aime: va t'en, ce me sera d'ici en auant vn signe tout clair que tu sois sage, si tu te gardes tant que tu pourras de ne te trouuer plus deuant moy.

Myr. O cruelle sentence! comment puis-ie viure sans ma vie, & comment sans mourir aussi puis-ie donner fin à mon tourment?

Am. Or sus, Myrtil, il est temps que tu

t'en voises : tu as ençor demeuré trop long temps: va console toy, la bande des infortunez amans est infinie. Il y a bien d'autres que toy, Myrtil, qui viuent en douleur.

Tu n'es tout seul en ton malheur,
Chaque coup porte sa douleur.

Myr. Ie ne suis pas seulement entre les amans infortunez, mais vn triste exemplaire des viuans & des morts, ne pouuant ni viure ni mourir.

Am. Or sus, parts desormais.

Myr. Ah triste depart! ah fin de ma vie! ie departs donc de vous, & ne meurs point? Certes, i'esprouue les eslans de la mort, & sens à ceste separation vn certain mourir viuant qui donne vie à ma douleur, pour faire que mon cœur meure immortellement.

ACTE TROISIESME.

SCENE IIII.

Amarillis.

Myrtil, Myrtil (ma chere vie) si tu pouuois voir là dedás le cœur de

ceste miserable, que tu nommes, cruelle Amarillis, tu aurois d'elle la pitié mesme que tu luy demandes, ie le sçay bien. O ame en amour infortunee! que te profite d'estre aimé, mon cœur? Que me profite à moy d'auoir vn tel amant? Cruel destin, pourquoy nous des-vnis tu, si l'amour nous estreint? Cruel amour, pourquoy nous estreins-tu, si le ciel nous separe? Que vous estes heureuses, vous autres bestes sauuages, à qui nature n'a imposé autre loy en amour, que l'amour mesme! O inhumaine loy humaine, qui donnes la mort pour peine l'amour? Helas! si la faute est si douce & n'offencer si necessaire: ô trop vrayement imparfaite nature, qui repugnes à la loy, ô loy aussi trop rigoureuse qui offences tāt la nature! Mais certes celuy n'aime guere qui craint de mourir pour celuy qu'il aime. Pleust à Dieu (mon cher Myrtil) que la seule mort fust la vengeance de ce peché. O saint hōneur qui es seul la loy des ames genereuses, ie te consacre pour victime mon amoureuse volonté, que i'immole deuant toy du cousteau de ta rigueur sainte. Et toy,

Myrtil, mon cœur, pardonne à celle qui ne t'eſt cruelle que pour ne te pouuoir eſtre pitoyable pardonne à ceſte tienne, de parole, & de ſeul ſemblant rigoureuſe ennemie, mais au ſurplus au cœur treſpitoyable amie. Que ſi tu as deſir de te venger, hé! quelle vengeance pourrois tu prendre que ta douleur propre? Car ſi tu es mon cœur, cõme tu l'es veritablement malgré le ciel, malgré la terre, tu pleures maintenant, tu ſouſpires, mais ces larmes que tu verſes, c'eſt mon ſang: & ces ſouſpirs, l'eſprit que ie reſpire. Les peines & douleurs que tu ſens ſont mes tourmens, non pas les tiens.

ACTE TROISIESME.

SCENE V.

Coriſque. Amarillis.

NE te cache ià d'auantage, ma ſœur.

Am. Ah pauure, ie ſuis deſcouuerte!

Cor. I'ay tout entendu, ne l'ay-ie pas

bien deuiné? ne te disoy-ie pas bien que tu aimois? à present i'en suis bien certaine: tu te gardes de moy? tu me le caches, à moy qui t'aime tant? n'en rougis point, n'en rougis point, c'est vn mal commun.

Am. Ie suis vaincuë, Corisque, ie le confesse.

Cor. Tu me le confesses maintenant pour ce que tu ne le peux nier.

Am. Helas! ie m'apperçoy bien maintenant que le cœur debile est vn ruisseau trop reserré pour l'amour trop precipitant.

Cor. O trop cruelle à ton Myrtil, mais encor plus à toy mesme!

Am. N'appelle cruauté,
Ce qui naist de bonté.

Cor. On ne vit iamais naistre l'Aconit ni la Ciguë d'vne racine salubre; mais quelle difference y a-il entre la cruauté qui offence, & la pitié qui ne secourt point? Ai. Helas!

Cor. ~~Am.~~ Le souspirer, ma sœur, n'est qu'vne lascheté de cœur: le propre verita-

blement des femmes qui n'ont point de courage.

Am. Ne seroy-ie pas plus cruelle si ie nourrissoy en luy vn amour sans espoir? Le fuir est vn signe que i'ay compassion de son mal, & du mien.

Cor. Pourquoy sans espoir?

Am. Ne sçais-tu pas bien que ie suis promise à Siluio? ne sçais-tu pas bien que la loy condamne à mort toute fille qui auroit violé sa foy?

Cor. O simple que tu es! & autre chose ne t'arreste que cela? qui est plus ancien entre nous la loy de Diane, ou celle d'Amour? ceste-ci (Amarillis) naist en nos cœurs, croist auec l'aage: on ne l'apprend point, on ne l'enseigne point: mais la nature mesme sans aucun maistre, de sa main propre l'imprime dans nos cœurs: & où elle commande, il faut que le ciel obeisse, non pas seulement la terre.

Am. Soit. Mais si telle loy m'ostoit la vie, celle d'amour ne me secourroit pas.

Cor. Tu regardes de trop pres: si toutes les femmes te ressembloient, si elles auoient toutes ces considerations, on

pourroit bien dire, Adieu bon temps. Amarillis, i'estime celles qui sont peu rusées suiettes à ceste loy, elle n'a point esté faite pour celles qui sont aduisees. Si l'on faisoit mourir toutes celles qui en seroient coulpables, le pays demeureroit sans femmes, croy moy: & si les sottes y tombent, c'est bien raison que le larcin soit deffendu à qui ne le sçait couurir finement. Car en fin l'honneur n'est rien autre chose, qu'vne apparence de sembler honneste, chacun en croye ce qu'il voudra, quant à moy ie le croy ainsi.

Am. Corisque m'amie, tout cela sont paroles.

Ce qu'on ne peut garder, faut le lascher soudain.

Cor. Et qui t'en empesche pauure folle? Certes nostre vie est trop courte pour la passer auec vn seul amour, & les hommes sont trop auares, il le faut dire veritablement (soit de leur deffaut ou de leur cruauté) des graces que le ciel leur depart: car fay ton conte que nous ne sommes prisees, ni agreables, sinon entant que nous sommes belles, & ieunes: ostee la beauté, ostee la ieunesse,

nous demeurons comme ruches sans rayõs & sans miel, troncs arides dont on ne fait conte. Laisse dire les hommes, Amarillis: pource qu'ils ne ressentent point la milliesme partie des incommoditez qu'ont les femmes: leur condition est trop differente de celle d'vne pauure femme. Plus l'homme attaint l'aage, plus il deuient parfait, & s'il perd la beauté, l'entendement luy croist. Mais nous autres auec la beauté, & auec la ieunesse, par lesquelles si souuent l'entendement des hommes & leur puissance est domptee, tout nostre bien nous manque: & ne se peut dire ou songer chose plus vile & ridicule qu'vne femme quand elle est vieille. Or parauant que tu paruiennes à ceste nostre misere commune, recognoy vn peu ta valeur, & ton merite. Si la vie t'est donnee à droit, n'vse point à gauche de ses faueurs. Que seruiroit au lyon sa ferocité naturelle s'il n'en vsoit point? Que profiteroit à l'homme son bel esprit s'il ne s'en seruoit à propos? Vsons aussi de nostre beauté qui nous est vertu propre, comme la force au lyon & l'entendement à l'homme, pendant que

nous l'auons. Esbatons-nous, ma sœur, esbatons nous.

Le temps vole tousiours, & la suitte de l'aage
Repare incessamment des vieux ans le dommage.
Mais quand nostre ieunesse vne fois se froidit,
Iamais plus sa beauté çà bas ne reuerdit:
L'amour non l'amoureux, apres l'aage caduque
Peut bien voir reblondir le poil de sa perruque.

Am. Ie croy, ma sœur, que tu parles de la sorte plustost pour me téter, que pour me dire ce qui t'en semble: partant estime que si tu ne me monstres vn facile moyen qui sur tout soit honneste pour empescher ces nopces, sçache, Corisque, ma bonne amie, que i'ay plustost resolu de mourir que de faire breche à mon honneur en la moindre façon du monde.

Cor. Ie ne vy iamais fille plus obstinee que ceste-ci. Puis que tu es resoluë à cela m'y voila aussi preste. Di moy vn peu

Amarillis, penses tu que ton Siluio ait autant d'esgard à sa foy, comme tu as à ton honneur?

Am. Tu me fais bien rire vrayement: & comment Siluio aimeroit-il la foy, s'il est ennemy d'amour?

Cor. Siluio ennemy d'amour? vrayement tu es bien simple: tu ne le cognois pas encore: il sçait faire & se taire, ie te le puis bien dire: ces ames si reuesches ne se fie iamais là.

Larcin n'est en amour plus secret ni plus seur,
Que celuy qui se fait sous le voile d'honneur.

Tu sçauras donc que Siluio aime, mais ce n'est pas toy, ma sœur.

Am. Qui est, ie te prie ceste belle Deesse? car ce ne peut estre vne femme mortelle qui l'ait rendu amoureux.

Cor. Ce n'est ni Deesse, ni moins vne Nymphe.

Am. O que me contes-tu!

Cor. Cognois-tu ma Lisette?

Am. Qui? Lisette ta bergere?

Cor. Elle mesme.

Am. Dis-tu vray, Corisque?

Cor. C'est elle mesme, c'est son ame.

Am. Vrayement le voila bien pourueu, pour estre si difficile, & de fort belles amours!

Cor. Sçais-tu comme il en est rauy & en meurt? tous les iours il fait semblant d'aller à la chasse.

Am. Tous les matins ie ne faux point sur l'aube du iour d'entendre sa maudite trompe.

Myr. Et luy sur le Midy, lors que chacun est plus eschauffé à la besongne, il se desrobbe de ses compagnons & vient seulet en mon iardin, par vn chemin qui n'est point battu, ou à trauers les ouuertures d'vne haye qui l'enclost, elle est là qui escoute ses souspirs ardens, & ses amoureuses prieres: & puis me les conte, & s'en prend à rire. Mais oy vn peu ce que i'ay songé de faire, ou plustost ce que i'ay desia fait, pour te faire seruice. Ie pense que tu sçais assez que la mesme loy qui oblige la femme à garder la foy à son espoux, ordonne pareillement que si l'espoux est surpris en acte de desloyauté, l'on luy puisse desnier malgré ses parens l'espouse qu'on luy a

promise, & qu'apres honnestement elle se peut pouruoir de seruiteur.

Am. Ie sçay fort bien tout cela, & en ay veu plusieurs exemples : Leucippe à Ligurio, Egle à Licotas, & Armille à Turingue : tous surpris en desloyauté, toutes furent quittes de la foy qu'elles leur auoient donnee.

Cor. Or entens moy. Lisette ainsi de moy aduertie a donné ordre auec ce ieune & peu aduisé amoureux, qu'ils se trouueront auiourd'huy tous deux ensemble dans la cauerne, dont il est le garçon le plus content du monde : & n'en attend que l'heure : ie veux que tu l'y surprennes : ie seray quand & toy pour tesmoin de tout : car sans cela tout ne seruiroit de rien, & ainsi tu seras quitte de ce fascheux lien, sans peril, & auec ton honneur, & celuy de ton pere.

Am. O que tu as bien aduisé, Corisque. Qu'est-il maintenant question de faire?

Cor. Ce que tu entendras presentement, prens bien garde à ce que ie diray. Sur le milieu de l'antre, qui est de forme assez longue & estroite, sur la main droite il

y a

y a vne certaine petite cauerne que ie ne sçauroy dire, si elle est faite ainsi de nature, ou par artifice, laquelle est reuestuë tout autour de lierre, à qui vn certain petit trou qui vient d'enhaut donne la clarté, retraite assez agreable: & aux larcins d'amour fort cõmode. Or fay que preuenant ces amans, tu te caches là & attens leur venuë, i'enuoyeray cependant ma Lisette, puis suiuant de loin les pas de Siluio, si tost que ie le verray descendu dans la cauerne, y entrant incontinent ie le saisiray afin qu'il ne fuye, & par mesme moyen (car c'est ainsi que i'en ay deuisé auec elle) ie feray auec Lisette vn grand vacarme, auquel tu accourras soudain, & selon la coustume tu t'aideras de la loy contre Siluio, & puis tous deux ensemble nous nous en irons auec Lisette au grand prestre. Ainsi tu rompras le mariage.

Am. Deuant son pere?

Cor. Qu'importe cela? penses-tu que Montan vueille preferer sa commodité priuee au bien public? les choses profanes aux sacrees?

Am. Ie m'en vay donc les yeux bou-

chez me laisser garder à toy, ma fidelle guide.

Cor. Ne tardes plus, entre là dedans, mon bien.

Am. Ie veux premierement aller au temple pour adorer les Dieux.

Heureuse fin n'a iamais vne emprise,
Que de là haut le ciel ne la conduise.

Cor. Amarillis, vn cœur deuotieux
Trouue son temple à prier en tous lieux.

Tu perdras trop de temps.

Am. On ne perd temps de faire son offrande
Au Souuerain, qui mesme au temps commande.

Cor. Va donc, & reuien viste. Or si ie n'abuse point, ie suis en fort beau chemin, seulement m'ennuye ceste demeure: peut-estre me pourroit-elle encore bien aider. Il me faut ourdir vne nouuelle menee: ie veux aller faire accroire à Coridon mon amant, que ie me veux trouuer auec luy, & l'enuoyeray dans le mesme lieu vn peu apres Amarillis : & à

par vn certain petit sentier que tout le monde ne sçait pas, ie feray venir les ministres de Diane pour la surprendre, laquelle sans doute comme coulpable sera condamnee à la mort. Ainsi morte ma corriualle, ie n'auray plus rié qui m'empesche pour me rendre Dame de mon Myrtil, qui m'est cruel à cause d'elle. O que le voici à propos! ô comme il vient à bonne heure! Ie m'en vay le tenter vn peu pendant qu'Amarillis m'en donne le loisir. Amour me monte tout en la langue & dessus le visage.

ACTE TROISIEME.

SCENE VI.

Myrtil. Corisque.

OYez esprits esplorez des enfers, oyez vne nouuelle sorte de peine, & de tourmens: voyez vn desir cruel sous vne apparence pitoyable: ma Nymphe plus que l'enfer cruelle, pource qu'vne seule mort ne peut rendre asso-

son insatiable desir, sçachant que ma vie estoit vne perpetuelle mort, me commande de viure, afin que ma vie soit chaque iour la retraitte de mille morts.

Cor. Ie veux faire semblant de ne l'auoir veu. I'oy autour d'ici vne voix douloureuse & plaintiue, mais ie ne sçauroy dire de qui c'est. Seroit-ce bien toy, mon Myrtil?

Myr. Fussay-ie aussi bien vne ombre vaine, ou vn peu de poussiere!

Cor. Et bien comment t'es-tu porté depuis que tu as deuisé si long temps auec ta maistresse?

Myr. Comme vn malade alteré qui a desiré long temps le boire deffendu s'il y arriue vne fois, le pauuret qu'il est, boit sa mort, & esteint sa vie & sa soif tout ensemble. Ainsi moy de mesme, malade si long temps, tout consommé, & bruslé d'vne soif amoureuse, i'ay beu en deux belles fontaines, qui des veines pierreuses d'vn cœur endurci distillét de la glace, vn venin: & ay plustost esteint ma vie, que ce grand desir que i'auoy.

Cor. Mon cher Myrtil, Amour n'a sur nous puissance qu'entát que nos cœurs

luy en veulent bailler. Car tout ainsi que l'ourse forme de sa langue son petit qui n'auoit point de forme auparauãt: Ainsi l'amoureux formant son desir qui à sa naissance estoit infirme, & informe, il en fait naistre l'Amour, qui naissant comme vn petit enfant delicat, pendant qu'il est tel en nous, il est doux & traitable, mais s'il vient trop à croistre, auec le temps il deuient rude & fascheux. En fin, Myrtil, vne affection enuieillie se fait peine & defaut: que si nostre ame se vient vne fois amasser en vne seule pensee, & s'arreste trop en icelle, l'amour qui ne deuroit estre qu'vne pure ioye, qu'vne pure douceur, se fait melancolie, & qui pis est, cause la mort en fin, ou du moins vn transport d'esprit.

Partant l'homme qui veut en amour estre sage,
Doit changer bien souuent & se monstrer volage.

My. Premier que ie change de volonté, i'eschangeray ma vie à la mort: pource que la belle Amarillis telle qu'elle est, cruelle & rigoureuse, est ma seule vie: & ceste masse corporelle ne sçau-

roit soustenir plus d'vn cœur ni d'vne ame.

Cor. Pauure berger, que tu sçais mal vser d'Amour ! Aimer qui me hayroit? suiure qui me fuyroit? i'aimerois mieux mourir.

Myr. Corisque m'amie, comme l'or s'affine dans la fournaise, ainsi la foy à la douleur : & la constance amoureuse ne peut se monstrer inuincible que par le moyen de la cruauté. Au moins ay-ie cette consolation au milieu de tant de douleurs, soit que mon cœur brusle, soit qu'il languisse, soit qu'il meure, que les souspirs & les douleurs luy serōt legeres pour vne si belle occasion. Plustost se dissoudra ma vie que le nœu de ma foy, & me sera moins grief de perdre la vie que de changer de volonté.

Cor. O la belle entreprise ! ò l'amant valeureux ! comme vne beste obstinee, comme vn rocher insensible, opiniastre & reuesche.

On ne sçauroit trouuer peste plus dangereuse,
Ni venin plus mortel à vne ame amoureuse

Que ceste loyauté, & a bien peu de cœur
Qui se laisse piper à ce monstre d'erreur,
Que les plaisirs plus doux que l'amour nous ameine,
Trouble importunément d'vne constance vaine.

Di moy vn peu amant auec ceste folle vertu de constance, que c'est que tu peux aimer en celle qui te mesprise. Est-ce la beauté qui n'est à ton commandement? est-ce la ioye que tu n'as pas? est-ce la pitié que tu souspires, ou la faueur que tu n'esperes? En fin si tu le viens à considerer, tu n'aimes rien que ton tourment, & que ta mort. Es-tu tousiours si forcené de vouloir aimer sans estre aimé? Sus, sus, Myrtil, repren tes esprits, recognoy toy toy-mesme, Dés amours te mãqueront, pense: tu crains peut-estre ne trouuer aucune qui te cherisse, & qui face estime de toy!

Myr. Il m'est cent fois plus agreable de peiner pour Amarillis, que de iouyr de mille autres. Et si mon destin s'oppose à ma iouyssance, meure auiourd'huy tout plaisir pour moy: moy viure heureux pour vne autre nymphe? pour d'au-

tres amours? Le voulant ie ne le pourroy, & le pouuant ie ne le voudroy: & s'il se pouuoit faire que si apres le voulust mon vouloir, ou mon pouuoir le peust, ie prie le ciel, & l'Amour que plustost me soit tout vouloir, plustost me soit tout pouuoir osté.

[redacted]. Corisque. . . . .

Mir. *Qui n'espere pitié, ne craint aucun tourment.*

Cor. Ne t'abuse point, Myrtil: parauenture ne crois pas encore que ce soit à bon escient qu'elle ne t'aime point, que ce ne soit point à bon escient qu'elle te mesprise. Helas! si tu sçauois ce qu'elle dit de toy quand nous sommes ensemble.

Myr. Tout cela sont autant d'amoureux trophees de ma foy: ie triompheray auec icelle du ciel & de la terre, de sa rigueur & de mes peines, du destin & de la fortune, du monde & de la mort.

Cor. Que feroit bien cestui-ci s'il se pensoit estre fort aimé d'elle? ô que i'ay grand pitié, Myrtil, de ceste tienne folie! Di moy, n'as tu oncque aimé d'autre

qu'elle?

Myr. Le premier amour de mon cœur a esté la belle Amarillis, & la belle Amarillis sera le dernier.

Cor. A ce que ie voy donc, Myrtil, tu n'as iamais gousté d'Amour sinon fascheux & rude, ô si vne seule fois tu l'auois esprouué doux & amiable: Esprouue le vn peu, esprouue-le vn peu, & tu verras combiē c'est chose douce de ioüir d'vne courtoise amante, qui t'adore autant pour le moins que tu sçaurois faire la rigoureuse Amarillis. Que c'est chose douce, bons Dieux, n'auoir pas moins de ioüissance qu'on a d'amour? ni moins d'amour qu'on en desire! apperceuoir que ta maistresse souspire chaudement à tes ardans souspirs, & vienne à dire: O mon bien, tout ce que ie suis, tout ce que tu vois est à toy. Si ie suis belle, ie suis belle à toy seul: Pour toy seul ce visage, cet or, & ce beau sein prennent plaisir de se parer. En cette poitrine ci, mon petit cœur, tu loges, non pas moy. Mais ce n'est encores qu'vn petit ruisseau au respect de la grand mer de douceurs qu'amour fait sentir: que celuy ne

peut exprimer qui ne les a iamais gou-ſtees.

Myr. O mille & mille fois heureux qui naiſt ſous telle conſtellation!

Am. Eſcoutez moy, Myrtil (à peu que n'aye dit mon ame) vne certaine Nymphe entre toutes celles qui deſployent au vent leurs treſſes, autant digne de ton amour que tu ſçaurois eſtre du ſien, honneur de ces boccages, affection de tous les cœurs, & des bergers plus braues qui ſoiêt ici en vain aimee & pourſuiuie, t'adore toy ſeul, t'aime plus que ſa vie, t'aime plus que ſon cœur. Si tu es ſage, Myrtil, tu ne la meſpriſeras point. Autant que l'ombre ſuit le corps, autant elle ſuiura tes pas : touſiours obeiſſante ſeruante à tes commandemens, à toutes les heures de la nuict & du iour tu l'auras. Ne laiſſe point perdre, Myrtil, vne ſi belle aduenture : il n'eſt plaiſir ſi grand au monde pareil à ceſtuy-là, qui ne te couſtera ni ſouſpirs, ni regrets, ni peril, ni perte de temps. Ce te ſera vn plaiſir commode, vne douceur prompte, touſiours appreſtee à ton appetit. Il n'eſt treſor qui la puiſſe payer, Myrtil. Fuy,

fuy d'vn pied leger, des erreurs desespe-
rees & embrasse ce qui te recerche.
Myrtil, ie ne te nourriray point d'espe-
rances vaines, tu n'as qu'à commander:
celle qui te desire n'est pas loin. Et si tu
veux à ceste heure, à ceste heure soit.

Myr. Du plaisir amoureux mon cœur
n'est point esclaue.

Cor. Esprouue-le vne seule fois, & puis
retourne au tourment ordinaire, afin
que tu puisses dire au moins quel plaisir
c'est que la iouyssance.

*Myr. Goust corrompu toute douceur ab-
horre.*

Cor. Fuy-le au moins cruel pour don-
ner vie à qui ne vit que du Soleil de tes
beaux yeux, tu sçais que c'est que d'estre
pauure & d'aller mendiant : Et dea si tu
desires qu'on ait pitié de toy, ne la des-
nie point à vn autre.

Myr. Quelle pitié pourroy-ie don-
ner, n'en pouuant auoir pour moy-mes-
me? En fin ie suis là arresté de garder
ma foy tant que ie viue à celle que i'a-
dore, pitoyable ou cruelle qu'elle m'ait
esté, ou puisse estre.

Cor. O aueugle, vrayement malheu-

reux! ô ſtupide Myrtil! à qui gardes-tu foy? Ie ne vouloy pas certes te contaminer, & adiouſter peine à ta peine: mais tu es trahy trop laſchement, & moy qui t'aime ie ne le puis ſouffrir, penſes tu qu'Amarillis te ſoit cruelle pour zele ou affection de religion, ou honneur qu'elle ait? Tu es bien fol ſi tu le penſes.

La place eſt priſe, miſerable, & c'eſt à toy de plaindre quand vn autre eſt en ioye. Tu ne dis mot, es-tu muet?

Myr. Ma vie peut eſtre balãcee entre la vie & la mort, pendant que mon cœur eſt en doute s'il doit croire cela ou non: c'eſt pourquoy ie reſte ainſi muet, & ſtupide.

Cor. Tu ne crois pas donc?

Myr. Si ie te croyoy tu me verrois mourir preſentement.

Cor. Vy, vy, pauure malheureux, & te reſerue à la vengeance.

Myr. Ie ne te croy pourtant, & ſçay fort bien qu'il n'eſt pas vray.

Cor. Tu ne le crois pas encor, & cependant tu cerches que ie te die ce qui te deſplaiſt d'eſcouter. Vois-tu là cet antre, c'eſt le gardien fidelle de la foy & de

l'honneur de ta maistresse: on se mocque bien là de toy. Là à ton malheur s'assaisonnent les ioyes de ton fortuné corrival: Là en fin souuët ta fidelle Amarillis se va ietter entre les bras d'vn vil & pauure berger de neant. Or va, pleure maintenant, souspire, & garde la foy: En voila la recompense.

Myr. Helas! Corisque, me dis-tu vray, & faut-il que ie le croye?

Cor. Plus tu iras t'enquerant, & pis tu entendras, & pis tu trouueras.

Myr. Et tu l'as veu toy Corisque?

Cor. Ie ne l'ay pas veu veritablement. Mais tu le pourras biē voir toy-mesme, & dés auiourd'huy. Car auiourd'huy est l'assignation, & voici l'heure: de sorte que te venant cacher derriere quelqu'vn de ces buissons proches, toy-mesme tu l'y verras descendre, & tost apres son fauory.

Myr. Ay-ie doncques à mourir si tost?

Cor. Qu'ainsi ne soit, la vois-tu pas qui par la voye du temple vient descendant tout bellement? La vois-tu point, Myrtil, & ne te semble il point qu'elle voise d'vn pas desrobé comme elle a l'a-

me larronnesse? Or attens-là ici & tu en verras l'effet, Nous nous reuerrons puis apres.

M r. Puis que ie suis prest de m'esclarcir de la verité, ie tiendray en suspens sur ceste incertitude, ma vie & mon trespas.

ACTE TROISIESME.

SCENE VII.

Amarillis.

IAmais ne se commence ici bas entreprise,
Que nous n'ayons du ciel l'assistance requise.

Ie suis partie d'ici pour m'en aller au temple ayant l'esprit fort confus & perplex, d'où ie retourne par la grace de Dieu fort resoluë & consolee: voire il m'a semblé que i'auoy là dedans vn ie ne sçay quel esprit celeste qui à ma priere m'encouragea, disant: que crains-tu? aye bon courage, Amarillis: C'est pourquoy ie veux aller hardiment puis que le ciel

me guide. O debonnaire mere d'amour, fauorise celle qui attend ton secours, Deesse du troisiéme Ciel, si tu esprouuas oncques le feu de ton fils, aye pitié du mien : guide courtoise Deesse, d'vn pied dispos & aduisé le berger à qui i'ay donné ma foy. Et toy chere cauerne, reçoy en ton sein si enclose ceste esclaue d'amour, si qu'elle puisse en icelle accomplir son desir. Mais que tardes-tu Amarillis ? il n'y a personne ici qui te voye, ne qui t'escoute : entre seurement. O Myrtil si tu pouuois songer de me trouuer ici!

ACTE TROISIESME.

SCENE VIII.

Myrtil.

LAs! ie ne voy que trop, ie ne suis que trop esueillé. Ah! que plustost n'ay ie esté né sans yeux, ou plustost iamais né au monde ! A quoy (cruel destin) as-tu gardé ma vie pour me conduire à

vn ſpectacle ſi cruel & ſi triſte? ô plus qu'aucune ame infernale, tourmenté Myrtil. Ne ſois plus en doute, ne tiens plus en ſuſpens ta creance. De tes yeux propres tu l'as veuë, de tes oreilles tu l'as ouye. Ta Nymphe n'eſt plus à toy: ta Nymphe eſt à vn autre, non par la loy du monde qui l'oſte à tout autre: mais par la loy d'amour qui te l'oſte à toy ſeul. O cruelle Amarillis! ne te ſuffiſoit-il pas de donner la mort à ce miſerable, ſi tu ne l'abuſois encor de cette bouche inconſtante & trompeuſe, qui eut vne fois agreable les douceurs de Myrtil? Mais ſon nom que tu as en horreur maintenant, duquel peut eſtre il te ſouuient par remors, tu ne l'as voulu faire participant de tes ioyes, Nymphe cruelle, tu l'as vomy dehors, pour ne l'auoir plus en ton cœur. Mais que tardes tu, Myrtil! celle qui t'a donné la vie, te l'a oſtee & la donne à vn autre, & tu vis miſerable, & tu ne meurs point. Meurs Myrtil, au tourment & à la douleur, auſſi bien que tu es mort à la ioüiſſance, que tu es mort à ton bien. Meurs, mort Myrtil: tu as fini ta vie, fini auſſi ton

tourment. Sors miserable amant de ceste dure & angoisseuse mort qui pour ton plus grand mal te retient en vie. Mais quoy mourray-ie sans vengeance? Ie feray mourir premier celle qui me donne la mort. Que si le desir de mourir se retarde en moy, tant & si long temps que iustement i'aye peu oster la vie à celle qui iniustement m'a osté le cœur. La douleur donne lieu à la vengeance, la pitié donne lieu au courroux, & la mort à la vie, tant qu'auec la vie, i'aye vengé la mort. Ce fer ne boiue point le sang de son maistre sans estre vengé. Et ceste main me soit plustost ministre de pitié qu'elle ne le soit parauant de courroux. Ie te feray comparoistre à ta perte, quicõque sois qui iouys de mon bien aux despens de ma ruine, & de la tienne propre. Ie me cacheray ici dedans en ce mesme buisson.: Et comme ie le verray approcher de cet antre, le prenant à l'impourueu, ie luy donneray de ce dard dans le flanc. Mais ne seroit-ce point lascheté de tuer vn homme en trahison? Ouy certes: appelle-le doncques au combat où la vertu face tesmoignage de la

iuste douleur que tu as. Non d'autant qu'en ce lieu ci qui est si frequent & si cogneu à tous, pourroient arriuer des bergers qui nous destourneroient, & s'enquerroient encores (ce qui seroit bien le pis) de l'occasion qui nous auroit meus. Si ie la viens à nier, ou si ie desguise, on me tiendra pour vn homme sans foy. Si ie la descouure aussi, le nom de ma maistresse viendra à estre taché d'eternelle infamie, en laquelle bien que ie n'aime ce que i'y voy, i'y aime au moins ce que i'y ay souhaité & souhaiteray tant que ie viue, que i'auoy esperé aussi, & que i'y deuroy voir. Meure doncques le meschant adultere qui luy a volé l'honneur, & à moy la vie? mais si ie le tuë, son sang ne sera-il pas vn vray indice du fait? Mais quoy? crains ie la peine de la mort, si ie desire mourir? Mais l'homicide descouuert en fin, descouurira l'occasion: d'où tu tomberas au mesme peril de l'infamie qui peut venir à ceste ingrate. Or entre dedans la cauerne, & l'assaut là. C'est pour le mieux: cet aduis me plaist. I'entreray tout doucement, tout doucement sans

qu'elle m'apperçoiue. Ie croy bien que elle se sera cachee au lieu le plus secret qui puisse estre en cet antre, comme elle a monstré par ces propos. C'est pourquoy ie ne veux pas entrer bien auant. Il y a vne certaine ouuerture au rocher sur la main gauche, toute couuerte de fueillages qui se trouue à propos au pied de la montagne, là entrant le plus posément que ie pourray faire, ie prendray le temps d'effectuer ce que ie desire. Mon aduersaire mort ie le porteray à mon ennemie. Ainsi de tous deux ie prendray vengeance, & cela fait, ie m'ouuriray le cœur du mesme fer : par ce moyen deux mourront de glaiue, & l'autre de douleur. Et ainsi cette cruelle le verra, non moins de son mieux aimé que de l'amant qu'elle a trahi vne tragedie funeste & miserable : & cette cauerne qui deuoit estre la douce retraite de leurs plaisirs, sera le sepulchre & le tombeau de l'vn & de l'autre : & ce que ie desire le plus, de leur honte. Mais las! ô pas tant poursuiuis en vain me monstrez vous ainsi vn sentier si fidele? me guidez vous à si chere re-

fer

traite? Ie vous ſuis neantmoins & vous reuere Coriſque, Coriſque tu m'as dit la verité: ouy ie te croy.

ACTE TROISIESME.

Scene IX.

Le Satyre.

CEſtuy-ci croit Coriſque, & ſuit ſes pas en l'antre d'Ericine, celuy a bié peu d'eſprit qui n'entend le reſte: mais il eſt bien certain que tu dois auoir en main de grands gages de ſa foy ſi tu la crois: & la tenir eſtreinte auec des nœuds plus fermes que ie n'ay pas fait lors que ie la prins par les cheueux. Car ie m'aſſeure bien que tu n'as peu auoir ſur elle des liens plus fermes que des preſens. Ceſte mauuaiſe ennemie d'honneur ſe ſera venduë à ceſtuy ci, comme c'eſt ſa couſtume, & là dedans ſe paye le prix de ce marché infame. Mais peut eſtre le ciel t'a-il enuoyé deçà pour ton chaſtiement & pour ma vengeance. Il paroiſt

bien par ses paroles qu'il ne croit pas en vain : & les pas d'elle qu'il apperçeut sont clairs indices qu'elle y est ià entree. Or fay vn beau coup : ferme l'ouuerture de cet antre de ceste grosse pierre que tu vois là dessus : afin qu'ils n'en puissent plus sortir, puis cours-t'en au grand Prestre, & acconduis ici ses ministres, par la voye du mõt moins cogneuë : fais là enleuer & mourir en fin selon la loy & son offense. Ie sçay bien moy qu'elle a ià promis mariage à Coridon, qui ne s'en ose vanter de peur qu'il a de moy pource que ie l'ay menacé plusieurs fois : mais ie feray bien auiourd'huy en sorte qu'il vengera l'outrage de deux. Ie ne veux plus perdre de temps, i'esclateray vne souche de chesne, ceste-ci sera fort à propos pour deplacer plustost ceste pierre. O qu'elle est pesante! ô qu'elle tient fort! il faut pousser ce tronc de force, & le faire entrer si auant que ceste masse s'arrache aucunement. C'à esté bien aduisé à moy, il en faut faire autant de l'autre costé. O qu'elle tient fort! L'entreprise est plus difficile que ie ne pensois ; encore ne la puis-ie arracher

schiatte
tronco
cerque
smouere
spinge

ni bailler pour effort quelconque, ou que mes forces me faillent. Astres peruers que conspirez vous? ie la remueray en despit de cette maudite Corisque: i'ay quasi dit, toutes les femmes qui sont au monde. O Pan Liceen! O Pan qui peux tout, qui sçais tout: esmeus toy à mes vœux: tu as esté aussi bien amant d'vn cœur entier comme moy. Venge en la perfide Corisque tes amours abusez. Ainsi en vertu de ta diuinité ie le remuë, ainsi en vertu de ta grand deité il tombe. Le fin renard est pris en sa taniere: il luy faudra donner le feu, où ie voudrois qu'autant qu'il y a de mauuaises femmes fussent par vn seul embrasement arses & consommees.

LE COEVR.

O De nature & du monde merueille
Que ta grandeur (Amour) est nompareille!
Quelle si rude, & si grossiere gent
De ton pouuoir les effets ne ressent?
Quel si profond & si habile maistre

De ta vertu les secrets sçait cognoistre?
Qui sçait la flame & le feu violant
Qui va lascif nos poitrines bruslant?
Quelque terrestre ira dire sans doute
Que dans ce corps gist ta puissance toute:
Mais d'où vient donc que les gens amoureux
Sont de vertu la pluspart desireux?
Comment se fait que soudain amortie
La volonté qui maistrise la vie,
On voit trembler & changer de couleur
Les amoureux qui brusloient de chaleur?
Quelqu'vn aussi de qui l'ame immortelle
S'esleue en haut d'vne carriere belle
Dira que l'ame est l'vnique seiour
Où fait en nous residence l'amour.
Merueilleux monstre & rare de figure,
Doüé d'humaine & diuine nature,
Aueugle fol, de raison au surplus,
D'esprit de sens, & desir tout confus.
Tel cependant que tu sois de naissance,
Terres & Cieux tu as sous ta puissance,
Et n'y a nul qui se puisse vanter
Que ta douceur ne le vienne tanter.
Si est-ce Amour que sauf la reuerence
Que doit chacun à ta diuine essence:
Le monde encor a de grand ne sçay quoy
Qui est plus digne, & superbe que toy.

Car ce qu'on voit de tes œuures plus belles,
Et ce que plus lon admire d'icelles:
Par la vertu de la femme se fait
Diuin ouurage & chef d'œuure parfait.
O femme belle! ô du ciel don plus rare!
Ains de celuy qui si riche le pare
De son grand voile & autheur de tous deux,
A fait le tien trop peu auantageux!
Car qui a-il en quoy tu ne precede
Ce que le ciel de plus rare possede?
Il a Cyclope vn grand œil radieux,
Mais le voyant il aueugle les yeux.
Quand il souspire, il souspire vn orage,
S'il va parlant c'est vn rude langage,
Tel que celuy d'vn lyon rugissant,
Dont le bruit va bien loin retentissant.
Et non plus ciel, ains campagne orageuse,
De vents, de gresle, & de flame souffreuse:
Il va dardant sur les hommes paoureux
De sa fureur les esclats dangereux.
Tout au contraire, ô bien heureuse femme
De deux beaux yeux deux Soleils de nostre ame,
Et d'vn beau front si doucement serain,
Calme l'esprit qui d'orage estoit plain.
Et au surplus sur ceste belle face
Sont si d'accord, le maintien & la grace

Et le port graue auecques la beauté,
Qu'on ne voit rien de si grand maiesté.
Voila pourquoy ce n'est point de nouuelle
Si ce superbe animal qu'on appelle
L'homme, qui est de tout le monde Roy,
Humblement vient s'abaisser deuant toy.
Et bien qu'il ait sous son obeissance
Peuples, citez, & sceptres à puissance,
Ce n'est pourtant que moins digne tu sois
De gouuerner les peuples sous tes loix.
Mais pour ton los, & rendre ta memoire
Deuant chacun plus celebre de gloire,
Car le vaincu d'autant plus qu'il est grand,
Plus au vainqueur de loüange se rend.
Et qui voudra tesmoignage plus ample,
Le beau Myrtil seruira bien d'exemple,
Que femme peut de sa rare beauté
Vaincre auec l'homme encor l'humanité.
Mais ce beau traict te manquoit bien encore
Pour accomplir la vertu qui t'honore,
(Femme celeste & diuine) à sçauoir
De pouuoir faire vn amour sans espoir.

ACTE IIII.

SCENE I.



Corisque.

I'Ay eu l'esprit si empesché à conduire cette simple à ce gué, qu'il ne m'est iamais souuenu de ma perruque que ce laid vilain m'a arrachee. Ie ne sçay comment ie la r'auray. O que ce me fut chose rude de me rache-

ter à si grand prix ! & auec vn gage que i'aimoy tant : mais ce me fut bien force pour me tirer de cet importun, qui bien qu'il ait moins de cœur qu'vn conil, m'eust fait mille outrages. Ie l'ay besflé tousiours, & tant qu'il y a eu goutte de sang ie l'ay succé comme vne sangsuë: il se plaint maintenant que ie ne l'aime plus, certes il auroit bien quelque raison si ie l'auoy autresfois aimé.

On ne sçauroit aimer chose qui n'est aimable.

Comme vne herbe qui est excellente pour l'vsage de celuy qui la cueille, depuis que le suc en est tiré demeure inutile, & se reiette comme chose de neant: tout de mesme cestuy-ci, depuis que i'ay eu espurgé ce qu'il y auoit de bon en luy, qu'en doy-ie plus faire sinon d'en ietter le marc aux pourceaux ? Or veux ie voir si Coridon est descendu encore en l'antre : Ho, ho, comment se fait cela? Quelle nouueauté est-ce ci ? Suis-ie esueillée où si ie voy trouble ? Ie sçay fort bien qu'il n'y a guere que la bouche de cet antre estoit ouuerte : Comment est elle donc bouchee si soud[ainement]

vne pierre si pesante & si antique est-elle peu choir si à l'improuiste ? On n'a ouy aucun tremblement de terre, si ie sçauois pour le moins si Coridon y est point enfermé auec Amarillis, car du reste il m'en chaudroit peu. Il deuoit pieça y estre arriué, veu le long temps qu'il est parti, si i'ay bien entendu Lisette. Que sçait-on s'il n'est point là dedans, & que Myrtil les y ait enfermez.

Amour meu de courroux ne pourroit seulemēt
Vne roche escrouler, mais bien le Firmament.

Si cela estoit, Myrtil n'auroit sçeu faire plus à propos selon mon desir, si Corisque estoit en son cœur au lieu d'Amarillis: Mais il vaut mieux que par le chemin de la montagne ie me conduise à la cauerne, & que i'en sçache la verité.

ACTE IIII.

SÇENE II.

Dorinde. Linco.

ET pour certain, Linco, tu ne m'auois pas recognuë?

Lin. Et qui te recognoistroit sous si rustique accoustrement pour si gentille Dorinde ? si i'eusse esté vn chien aussi bien comme i'estoy Linco, ie t'aurois bien cogneuë malgré toy. Que voy-ie; que voy-ie bons Dieux!

Dor. Vne passion d'amour: tu vois Linco vn effet d'amour pitoyable, non iamais veu.

Lin. Vne fillette comme toy, si tendre & delicate: qui estois n'agueres (se peut dire) encore vn enfant, & me semble encor te tenir petite entre mes bras, & conduisant tes petits pieds t'apprendre Pappa & Mammam, lors que i'estois au seruice de ton pere: & toy qui soulois comme vne biche timide, parauant que tu ressentisses ce que c'estoit d'amour, auoir frayeur de toute chose qui se fust remuee deuant toy au moindre vent qui se fust leué, à vn oiseau qui eust esmeu vne branche, à la moindre lezarde qui eust couru hors du buisson, chaque fueille qui trembloit te faisoit peur, & maintenant tu vas seulette errant par costaux & boccages, sans crainte des bestes sauuages ni des chiens.

Dor. *Qui est blessé d'Amour ne craint plus d'autre playe.*

Lin. L'amour a beaucoup eu de puissance sur toy Dorinde, puis que de fille il te transforme en homme, ou pour mieux dire, d'homme en loup.

Dor. Si tu me pouuois voir là dedans Linco, tu verrois vn loup viuant me deuorer l'ame comme vne pauure brebis innocente.

Lin. Qui est ce loup là, est-ce point Siluio?

Dor. Helas tu l'as dit!

Lin. Et toy pour ce qu'il est loup, tu t'es volontiers desguisee en louue, afin que si tu ne l'as peu esmouuoir en face humaine, au moins ceste face sauuage & farouche l'esmeuue. Mais di moy où tu as recouuré ces habits si rudes & sauuages.

Dor. Ie te diray: ie me suis acheminee à ce matin vers le lieu où i'auoy entendu que Siluio au pied d'Erimanthe auoit dressé la chasse au sanglier. Et au sortir des yeuses, là enuiron, non fort loin, vers le ruisseau qui descend du costau, ie rencontray Melampe le chien

de mon beau Siluio, qui comme ie croy, auoit esté boire, & se reposoit lors dans le pré qui estoit tout aupres. Moy qui ay cher tout ce que ie sçay estre à mon Siluio, voire mesme l'ombre de son beau corps, & les vestiges de ses pas, non pas son chien seulement tant aimé de luy, ie le prens soudain, & luy sans nulle force comme feroit vn aigneau mignon, s'en vient auec moy. Mais cependant que ie pense à le ramener à son maistre & le mien, esperant qu'en luy presentant vn don qu'il tiendroit si cher, ie pourroy acquerir ses bonnes graces : le voici à propos qui le venoit cerchant, suiuant ses traces, & s'arresta à moy. Mon cher Linco, ie ne veux point perdre temps à te raconter par le menu tout ce qui s'est passé entre nous, mais ie te diray seulement en vn mot, qu'apres vn long circuit de paroles & de promesses mensongeres, il s'en est allé le cruel, tout coleré & desdaigneux auec son fidelle Melampe, & la recompense qu'il m'en deuoit.

Lyn. O impitoyable Siluio ! ô garçon farouche ! & qu'as-tu fait alors, ne t'es

tu point indignee contre luy de cette felonnie?

Dor. Ains au contraire comme si le feu de sa colere eust esté adiousté à mon feu amoureux, l'embrasement de mon ame s'accreut beaucoup de son courroux: & tout soudain suiuant la piste & poursuiuant mes brisees vers le chemin de la chasse, non fort loin de là, ie me rallie à mon Lupin, lequel d'ici s'estoit parti de moy il n'y auoit pas long temps: dont il me vint soudain en fantasie de me desguiser, & en ces habits de valet me cacher si bien entre les bergers, que ie peusse estre tenuë pour berger, & suiure & contempler mon Siluio à plaisir.

Lin. Et en guise de loup tu es allee à la chasse, & les chiens t'ont veuë, & tu es retournee de là saine & sauue? tu n'as pas fait peu, Dorinde.

Dor. Ne t'esmerueille point, Linco, si les chiens ne pouuoient offencer celle qui estoit destinee proye de leur maistre. Là pesle mesle parmy la trouppe des bergers d'alentour, assez espaisse veritablement, qui estoient accourus à la chasse celebre, ie me tenois hors des tentes,

ſpectatrice beaucoup pluſtoſt de mon beau chaſſeur que de la chaſſe. A chaſque eſlancement de la beſte ſauuage le cœur me trembloit. A chacun acte de mon cher Siluio, mon ame couroit ſoudain à tout ce qui luy plaiſoit. Mais tout mon plus grand plaiſir eſtoit beaucoup troublé de la veuë horrible & eſpouuentable de ce ſanglier horrible, de force & de grandeur deſmeſuree. Comme le tourbillon d'vne impetueuſe & ſubite tempeſte, qui en vn moment, & en vn petit tour atterre plantes, rochers, maiſons, & tout ce qu'elle trouue: ainſi à vn ſeul roüer de ſes grands crochers eſcumeux & ſanglans ſe voyoyent en vn monceau confuſément chiés deſchirez, eſpieux briſez, hõmes naurez: combien de fois deſiray-ie alors compoſer de mon ſang auec ceſte beſte enragee pour la vie de Siluio! combien de fois fus-ie en eſmoy d'y accourir & de ſeruir d'eſcu de mon eſtomac pour couurir ſon beau ſein! combien de fois ay-ie dit en moy meſme, pardonne, ô fier ſanglier, pardonne au ſein delicat de mon beau Siluio. Ainſi ie parloy à part moy, ie prioy,

consacrer l'espouuentable Hure : disant cela, ayant tiré de son carquois d'or vne fleche fort propre, & tendu son arc de fer iusqu'à l'oreille, en mesme temps fut le sanglier blessé à l'endroit iustement où se ioint le col à l'espaule gauche ; & tomba tout soudain. Ie respiray alors voyant mon Siluio hors de danger. O animal heureux qui as esté digne de perdre la vie de cette main qui enleue si doucement les cœurs des poitrines humaines!

Lin. Mais que sera-ce de cette beste ainsi morte?

Dor. Ie n'en sçay rien encor, pource que ie m'en vins auparauant eux pour n'estre apperçeuë. Mais ie croy que solemnellement ils en porteront la teste au temple selon le vœu de Siluio.

Lin. Et tu ne te veux point despoüiller de ces habits?

Dor. Si veux bien, mais Lupin à ma robe auec tout son autre equipage, & m'a dit que ie l'attendisse à la fontaine où ie ne l'ay point trouué. Cher Linco, si tu m'aimes va t'en par ces taillis t'enquerant de luy ; il ne peut pas estre bien

loin d'ici: cependant ie me reposeray en ce buisson; le vois-tu? Ie t'atten là, car ie suis si abbatuë de lassitude & de sommeil, & ie ne veux pas m'en retourner à nostre maison auec ces habits.

Lin. I'y vay: mais ne pars donc point de là, que ie ne sois de retour.

ACTE QVATRIEME.

SCENE III.

Le chœur. *Ergasto.*

BErgers, auez-vous point entendu comme nostre braue demy Dieu, le fils bien digne du grand Montan & digne descendant d'Alcide, nous a deliurez de l'horrible sanglier qui degastoit toute l'Arcadie? & que ià il se prepare d'en accomplir son vœu au temple? Si nous voulons luy faire recognoissance d'vn si signalé benefice, allons nous en au deuant de luy: & qu'il soit honoré de nous d'affection & de bouche comme nostre liberateur.

Bien que l'honneur à vn cœur genereux
Ne soit loyer beaucoup auantageux,
C'est neantmoins le plus beau qui nous reste,
Pour recompense à la vertu celeste.

Ch. Quelle voix entens-ie si pleine d'horreur & de crainte?

Erg. Astres ennemis de nostre salut, vous mocquez vous ainsi de la foy? esleuez-vous nostre espoir si haut, afin qu'apres en tombant le precipice en soit plus grand?

Ch. Cestuy-ci me semble Ergasto: c'est luy pour vray.

Erg. Mais las, pourquoy accusay ie le Ciel? accuse toy toy mesme, Ergasto, c'est toy qui as approché la perilleuse meche au fusil d'amour. C'est toy qui l'as battu, c'est toy seul qui as tiré les bluettes dont s'en est ensuiui ce mortel & inextinguible feu. Mais le Ciel sçait quelle a esté mon intention, & que la seule pitié m'y a induit. O infortunez amans! ô miserable Amarillis! ô langoureux Tityre, pauure pere desconforté! O dolent & triste Mõtan! ô desolee Arcadie! ô miserables nous autres, & miserable & mal-

heureux en fin tout ce que ie voy, tout ce que ie dis, tout ce que i'enten, & tout ce que ie pense?

Ch. Helas! quel peut estre ce triste accident qui contient ainsi en soy toute nostre misere? Allons bergers, allons nous en au deuant de luy, aussi bien s'en vient-il vers nous. Dieux eternels, helas! n'est-il point encore saison d'appaiser le courroux? di gentil Ergasto, quel si lamentable accident te meine? que plains-tu?

Erg. Mes amis, ie plains ma ruine, ie plains la vostre, ie plains celle de toute l'Arcadie.

Ch. Helas que dis-tu?

Erg. Le soustien de toutes nos esperances est à bas.

Ch. Parle plus clair ie te prie.

Erg. La fille de Tityre, ce seul appuy de sa souche, ce seul baston de vieillesse de ce pauure pere vieillard, cette vnique esperance de nostre salut, qui auoit esté destinee au fils de Montan pour sauuer toute l'Arcadie par le moyen de ses nopces. Cette Nymphe celeste, cette prudente Amarillis, cet exemple d'honneur, ce-

ſte fleur de chaſteté, ceſte di-ie, ah? le cœur me creue de le vous dire.

Ch. Quoy, eſt-elle morte?

Erg. Non, mais elle doit mourir.

Ch. Qu'entens-ie, helas?

Erg. Cela n'eſt rien encore, ce qui eſt le pis, c'eſt qu'elle doit mourir infame.

Ch. Amarillis infame? & comment, Ergaſto?

Erg. Trouuee auec vn adultere: & ſi vous ne partez bien toſt, vous la verrez tantoſt mener priſonniere au temple.

Ch. O belle & ſinguliere, mais trop malaiſee vertu du ſexe feminin! ô chaſteté que tu es auiourd'huy rare! quoy? lon ne dira donc plus femme pudique ſinon celle qui n'aura eſté recerchee? ô ſiecle malheureux!

Erg. Veritablement on aura grand raiſon ci apres d'auoir ſuſpect l'honneur de toute autre Dame, ſi l'honneur meſme deshonore.

Ch. Berger courtois, ne te ſoit ennuyeux de nous dire comme le tout s'eſt paſſé.

Erg. Ie vous diray: D'aſſez grand matin (comme vous ſçauez) eſtant venu le grand preſtre au temple, auec le pere de

la pauure Nymphe, meus tous deux d'vn mesme desir d'auancer auec leurs prieres, les nopces de leurs enfans par eux tant desirees. Pour cet effet furent au mesme temps les victimes offertes, & le sacrifice fait solemnellement: & auec si heureux augure qu'on ne vit oncques de plus belles entrailles, ni flamme plus pure & nette: Desquels signes esmeu le prophete aueugle dist à Montan, ton Siluio aimera ce iourd'huy, & ce iourd'huy (Tityre) sera ta fille espousee: va viste seulement à ta maison pour preparer les nopces. O fols & vains iugemens des prophetes! & toy non moins par dedans que par dehors aueugle! si tu eusses aussi bien prophetisé à Tityre les funerailles de sa fille au lieu de ses nopces, tu eusses peu dire la verité. Ià toute l'assistance estoit pleine de consolation, & ces bons peres pleuroient de ioye, mesme Tityre s'en estoit ià allé: Quand à l'instant on ouyt, & on vit au temple de sinistres augures & signes espouuentables, messagers de l'ire des Dieux. Ausquels si soudains & estranges: apres de si heureux augures, si vn chacun demeura

estonné, ie le vous laisse à penser, Bergers. Cependant tous les Prestres s'estoient renfermez seuls dans la sacristie: & cependant qu'eux au dedans & nous au dehors fondans tous en larmes, & en deuotion demeurions attentifs aux saintes prieres: voici suruenir ce malin Satyre, qui auec grand haste & pour chose d'importance demande audience au grād Prestre. Et pource que comme vous sçauez, c'est ma charge, ie fus celuy qui le fis entrer au temple: & luy qui a la trongne de ne porter iamais que mauuaises nouuelles, dit: Peres, si les victimes & encens ne respondent à vos desirs, si dessus vos autels ne reluit vne pure flame, ne vous en esmerueillez point. Impur est aussi ce qui se commet auiourd'huy dans l'antre d'Ericine. Là mes amis vne desloyale & perfide Nymphe, auec vn infame adultere rompt la loy à vous autres, & la foy à autruy: viennent auec moy les ministres, & ie leur ouuriray le moyen de les surprēdre sur le fait. Alors (ô humaine pensee que tu es bien stupide, & aueuglee en ton dessein) ces affligez & bons peres respirerent vn peu, leur

semblant que l'occasion s'estoit descouuerte, qui les tenoit en suspens du malheur de leur sacrifice. A l'occasion dequoy le grand Prestre commanda à Nicandre le premier des ministres, de s'en aller auec le Satyre, & d'amener prisonniers au temple les deux amans. De façon qu'accõpagné de toute nostre bande des moindres ministres du temple, nous fusmes conduits à l'antre par le chemin destourné & obscur que le Satyre nous auoit monstré. La miserable Nymphe surprise à l'improuiste esmeuë peut estre, & esblouye de la lueur des torches, sortant d'vn des lieux plus cachez de l'antre s'essaye de fuir, comme ie croy, veu l'issuë qui auoit esté bouchee parauant de ce malin Satyre, comme il a rapporté luy mesme.

Ch. Et luy que faisoit-il cependant?

Erg. Si tost qu'il eut monstré le chemin à Nicandre il se retira. On ne vous sçauroit representer (mes amis) combien chacun demeura estonné & esperdu voyant que c'estoit la fille de Tityre, laquelle ne fut pas plustost prise, que le courageux Myrtil y accourut.

mais ie ne vous puis dire d'où il sortit, & lança de toute sa force contre Nicandre le dard dont il estoit armé: & si le fer eust atteint où la main l'auoit destiné, Nicandre ne seroit plus en vie. Mais au mesme instãt que l'vn fit le coup l'autre se retira, soit par hazard, ou bien par preuoyance: tant y a que le dard passa sans donner à trauers, demeurant l'estomac qui gauchit sain & sauf: & ne demeura pas seulement ce coup dãgereux dans l'habillement, ains demeura si bien engagé (mais ie ne sçaurois dire comment) que Myrtil ne le pouuant r'auoir, il demeura captif luy mesme.

Ch. Et qu'aduint-il de luy apres?

Erg. Ils le menerent au temple par vne autre voye.

Ch. Et pourquoy faire?

Erg. Pour mieux tirer de luy la verité du fait, & que sçauroit-on? parauenture qu'il ne doit demeurer impuni d'auoir attenté de mettre la main sur les ministres, tant s'en faut, leur dignité Sacerdotale en est offencee: au moins si i'eusse eu le moyen de le consoler ce pauuret.

Ch. Et qui t'en empeſcha?

Erg. Pource que la loy deffend aux ſimples miniſtres du temple de parler auec les coulpables. C'eſt pourquoy ie me ſuis eſloigné des autres, & m'en vay au temple par autre ſentier demander aux Dieux par prieres & par larmes, que leur plaiſir ſoit de conduire à vn eſtat plus tranquile l'obſcure tempeſte de ce malheur. Adieu bergers, demeurez en paix, & accompagnez nos prieres des voſtres.

Ch. Auſſi ferons nous, ſi toſt que nous aurons accompli l'office que nous deuons à noſtre bon Siluio. O Dieux! deſormais monſtrez vous eternels non en fureur, mais en pitié.

ACTE QVATRIEME.

Scene IIII.

Coriſque.

COuronnez de Lauriers triomphans mon chef victorieux. I'ay ce iour-

d'huy au champ d'amour combattu & vaincu. Auiourd'huy le Ciel, la terre, l'art, la nature, le destin, la fortune, les amis & les ennemis ont combattu pour moy : voire mesme encor ce meschant Satyre qui me hayt si fort, m'a donné aide, comme si de sa part il m'eust voulu fauoriser: Combien plus à propos a esté Myrtil tiré de la cauerne que n'eust pas esté Coridon, pour faire rendre plus griefue & vray semblable la faute d'Amarillis ? Car bien que Myrtil ait esté pris auec elle, cela n'importe, il en pourra bien sortir, pource que la peine n'oblige que la femme. O victoire braue ! ô solemnel triomphe! Mensonges amoureuses dressez moy vn trophee : certes vous pouuez en cette langue & en ceste poitrine choses par dessus la nature. Mais, Corisque, que tardes-tu ? Il n'est pas saison de demeurer ici. Retire toy iusqu'à tant que la rigueur de la loy soit tombee sur ta corriuale, pource qu'elle ne faudra point de te charger pour faire tomber sur toy la faute : & peut estre voudra le grand Prestre auparauant que passer outre, sçauoir le vray de ta pro-

pre bouche: fuy donc, Corisque.
A grand peril court langue mensongere,
Qui à fuir n'a la plante legere.

Ie me tiendray cachee dans ces forests, & y demeureray tant que le temps soit venu de la iouyssance de mes plaisirs. O heureuse Corisque! qui vit iamais plus heureuse entreprise?

ACTE QVATRIESME.

Scene V.

Nicander. *Amarillis.*

CEluy auroit le cœur bien dur, ou n'auroit point de cœur du tout, ni de ressentimét humain, qui n'auroit pitié de ton mal pauure Nymphe, & ne sentiroit desplaisir de ton infortune, d'autant plus griefue que moins en fait cas cil qui plus la recognoist. Car de voir seulement prisonniere vne fille si belle de visage, de maintien tout celeste, & digne plustost que le monde pour sa rare

beauté luy sacrifiast, la voir (di-ie) conduire au temple pour estre sacrifiee elle mesme, c'est chose veritablement qu'à peine verroit-on sans larmes. Mais qui vient à penser encore de quel sang tu es nee, à quelle fin tu es nee, que tu es fille de Tityre, & deuois estre bru de Montan, qui sont auiourd'huy les deux plus sages & renommez, ie ne sçay si ie diray bergers, ou peres de toute l'Arcadie, & qu'vne telle si grande, si bien renommee & accorte fille, si esloignee du cours naturel de sa fin, en soit neantmoins si proche, qui voit cela & n'en pleure point, & n'en a point dueil : ce n'est point veritablement vn homme, ains quelque beste farouche sous vn visage humain.

Am. Nicandre, si ma misere procedoit de ma faute, ou bien que ce fust (comme tu estimes) quelque effet d'vn penser meschant, selon qu'il semble en apparence, ie ne regretteroy pas beaucoup que ma mort fust la peine d'vne faute si grande, & seroit bien raisonnable que mon sang lauast vne ame soüillee, appaisast le courroux du Ciel, &

satisfist au droit & à la iustice humaine. Ainsi ie donnerois repos à mon ame affligee, & auec vn iuste ressentiment d'vne mort meritee, contentant mes sens, ie me fusse peu resoudre à la mort, & par vn passage tranquile passer peut estre à vie plus tranquile. Mais helas, Nicandre, il me deult trop en vn aage si ieune, & en si haut degré esleuee qu'il me faille mourir si soudain, & mourir encore innocente.

Nic. Pleust à Dieu, Nymphe que les hommes eussent plustost peché contre toy, que toy contre le Ciel: beaucoup plus aisément nous te pourrions rendre l'honneur, que d'appaiser sa diuinité. Mais certes, ie ne puis penser qui te peut auoir offensee, si ce n'est toy mesme, pauure Nymphe. Mais dy-moy, n'as-tu pas esté trouuee en lieu ferme auec l'adultere, & seule auec luy seul? N'es-tu pas aussi promise au fils de Montan? & partant aussi n'as-tu pas violé la foy de mariage? comment donc es-tu innocente.

Am. Quelle que soit la faute que tu la voudras dire, si n'ay-ie failly contre la

loy,

loy,& ſuis innocente.

Nic. Peut eſtre que contre la loy de nature tu n'as point failly Nymphe, AYME SI TV VEVX. Mais bien tu as failly contre celle des Dieux & des hommes, AYME SI TV PEVX.

Am. Ce ſont les Dieux,& les hommes qui ont peché contre moy, ainſi eſt que nos fortunes dériuent de là ſus: car autre que mon deſtin ne peut vouloir que le peché d'autruy ſoit ma peine.

Nic. Que dis-tu Nymphe? Retien, retien ta langue trãſportee d'extréme douleur: vne ame qui craint Dieu n'en vient iamais là, n'accuſe point les Aſtres.

Nous ſommes les autheurs
De nos propres malheurs.

Am. Ie n'accuſe auſſi nul au Ciel, fors mõ deſtin cruel & rigoureux: mais plus que mon deſtin encore i'accuſe celle qui m'a abuſee.

Nic. Toy doncques ſeulement qui t'es trõpee accuſe.
Am. Certes ie me trompay, mais d'autruy fut la ruſe.
Nic. On ne trompe celuy qui veut eſtre trompé.
Am. Mais me tiendrois-tu bien pour auoir tãt choppé
Nic. Ie n'en ſçaurois parler, appren-le de ton œuure
Am. Ce qu'on voit bien ſouuent faux teſmoin ſe deſcœuure.

Nic. *On voit l'œuure tout seul. Le cœur ne se voit point.*
Am. Par les yeux de l'esprit lon le voit bien à point.
Nic. Mais ils sont aueuglez si le sens ne les guide:
Am. Où raison ne gouuerne, iniustice preside,
Nic. La raison est iniuste, où lon doute du fait.
Am. Quoy qu'il en soit ie sçay que ie n'ay point forfait
Nic. Qui t'a sinon toy mesme acconduit dãs la grotte.
Am. Non croire de leger ma simplicité sotte.
Nic. Es mains dõc d'vn amãt tu as mis ton hõneur?
Am. Es mains de fausse amie, & non de seruiteur.
Nic. A quelle amie encor? à l'amoureuse enuie?
Am. A la sœur d'Ormino qui m'a lasche trahie.
Nic. O douce trahison dont l'amant fut l'appas!
Am. Quand Mirtil y entra ie ne le sçauois pas.
Nic. Pourquoy donc y fus-tu? qui est-ce qui t'a meuë?
Am. Suffise que pour luy ie n'y suis point venuë.
Nic. N'alleguant que cela, le fait est tout iugé.
Am. Que sur mon innocence il soit interrogé.
Nic. Luy qui est de ta faute & faueur & complice?
Am. Celle qui me trahit face foy de mon vice,
Nic. Quelle foy donnera qui l'a faussee en toy?
Am. Et bien, i'attesteray de Diane la foy.

Nic. Tu as esté trop pariure par tes actiõs, ie ne te veux point flatter, Nymphe, ie parle ouuertement, afin que tu n'aye point à demeurer courte au plus grand besoin: Car tout ce que tu dis sont songes. L'eau d'vne riuiere trouble ne sçauroit bien lauer, aussi vn cœur de tra-

uers ne parle iamais droit, & où nostre fait nous accuse, nos propres deffences nous nuisent. Il te falloit auoir ta pudicite en recommandation trop plus que tes yeux propres : pourquoy pers-tu ton temps ? pourquoy t'abuses-tu toy mesme?

Am. Ie dois doncques mourir ainsi, Nicādre? ie dois doncques mourir ainsi? & n'y aura personne qui m'escoute ou qui prenne ma cause en main abandonnee ainsi de tous ? priuee de toute esperance, accompagnee seulement d'vne funeste & pauure pitié, qui ne me peut secourir à ce besoin?

Nic. Appaise ton cœur, pauure Nymphe, & si tu as esté si peu sage à faillir, fay monstre aumoins d'vne ame courageuse à soustenir l'ennuy de ta peine: esleue tes yeux au Ciel si tu en as l'origine.

Car ce qui nous aduient, soit de bien, soit de mal,
Nous descoule d'enhaut par vn ordre fatal:
Ainsi qu'vn fleuue grand qui sourd d'vne fontaine:
Ainsi qu'vn arbre grand, qu'vne racine amaine,
Et ce qui semble mal en tout ce monde bas,
Au Ciel source du bien plus souuent ne l'est pas.

Le grand Iupiter m'eſt teſmoin à qui nulle des penſees des hommes eſt cachee, & m'eſt teſmoin la grande Deeſſe de qui ie ſuis miniſtre indigne, cõbien me poiſe ta douleur, & ſi par mes paroles ie t'ay offenſee, i'ay fait cõme le medecin dont la main pitoyablement cruelle va ſondant auec le fer & la ſonde les lieux plus creux de la bleſſeure, & recognoiſt l'endroit plus dangereux & ſuſpect. Appaiſe toy doncques deſormais, & ne combats plus long temps contre ce qui eſt eſcrit de toy au ciel.

Am. Cruelle ſentence! en quelque lieu qu'elle ſoit eſcrite, ſoit au ciel, où en terre. Mais certes elle n'eſt point eſcrite au ciel, car là ſus mon innocence eſt cogneuë. Mais las! que me ſert tout cela s'il cõuient que ie meure? Ha Nicandre, c'eſt là certes le dur paſſage, c'eſt le calice plein d'amertume! Helas, par celle pitié que tu monſtres auoir de mon infortune ne me conduis point ſi toſt au temple: Attens ie te prie encores, attens encore vn peu.

Nic. Celuy (ma belle Nymphe) à qui poiſe ſi fort
De payer ce tribut, tout moment luy eſt mort:

Que tardes-tu ton mal? certes la mort cruelle
N'a autre mal en soy que de penser en elle,
Et plustost meurt celuy qui doit passer ce pas,
Plustost il se desrobe à son propre trespas.

Am. Peut estre que cependant il me viẽdra secours. Mon pere, mon pere, me laisses-tu ainsi? Quoy? Pere d'vne fille vnique, me laisses-tu mourir ainsi sans me secourir? Ne me desnie point au moins les derniers baisers. Helas vne seule espee entamera deux cœurs: la playe de ta fille versera ton sang: Ah, pere, nom si cher, vn temps fut qu'oncques ie n'inuoquay en vain, fais-tu ainsi les nopces de ta bien aimee fille, espouse sur le matin, & sacrifice au soir?

Nic. Donne toy repos (pauure Nymphe) que te sert, helas! de te tourmenter & autruy? Il est temps desormais que ie te meine au temple, & mon deuoir ne me permet d'attendre plus long temps.

Am. Adieu cheres forests! chere forests Adieu! receuez ces derniers souspirs iusqu'à ce que mon ame froide déliee de ce corps d'vn glaiue iniuste & cruel, retourne vers vous, sous vos om-

bres aimees: car mon ame innocente ne peut aller aux enfers de peine : vne dolénte & pauure deſeſperee, ne peut demeurer auſſi entre les bien-heureux. O Myrtil, Myrtil? que mal-heureux fut le iour que premier ie te vy, & le iour que premier ie te pleus, puis que ma vie cent fois plus chere à toy que la tienne propre, ne deuoit eſtre pour autre raiſon ta vie, que pour eſtre cauſe de ma mort! Ainſi (qui l'euſt penſé) pour toy meurt condamnee celle qui te fut cruelle pour viure innocente. O iour pour moy trop plein d'ardeur pour toy trop plein de hardieſſe! Peché ou fuite m'euſſét mieux valu. Quoy qu'il en ſoit, ie meurs innocente, & ſans toy helas! mon cœur Myrtil.

Nic. Ie croy qu'elle ſe meurt. O pauure fille, accourez vous autres, ſouſtenez là auec moy. O grand fortune! Au nom de Myrtil elle a fini ſa vie, elle a fini ſes iours, & en ſa mort l'amour & la douleur ont preuenu le couſteau? O miſerable fille! Elle n'eſt pas morte encores, ie ſens encores des ſignes de vie à ſõ cœur qui palpite. Portons-là à ceſte fontaine

proche : peut estre auec l'eau fraische luy ferons nous reuenir ses esprits. Mais qui sçait si ce n'est point œuure de cruauté d'estre fauorable à qui meurt de douleur pour ne mourir point de cousteau? Quoy qu'il en soit, secourons là, & faisons maintenant ce qui conuient à la pieté presente.

Car du futur Dieu à seul cognoissance.

ACTE QVATRIEME.

SCENE VI.

LE CHOEVR des Chasseurs.
LE CHOEVR des Bergers, auec Siluio.

O Enfant glorieux qui monstres
Que d'Hercul tu es le vray fils,
Ayant aux premieres rencontres
Si ieune, tels monstres occis.
Ch. des Berg. O ieune enfant glorieux
Qui restes victorieux
De ceste beste au possible

Espouuentable & horrible,
Voila cette horrible heure,
Ce grand monstre de nature,
C'est ce hideux qui tout mort
Menace encor de la mort.
Voila le rare trophee
Dont la gloire est estoffee
De nostre beau demi-Dieu:
Bergers celebrez sa gloire,
Et son heureuse memoire
Iamais ne meure en ce lieu.
Ch. des Ch. O enfant glorieux qui monstres
Que d'Hercul tu es le vray fils,
Ayant aux premieres rencontres
Si ieune, tels monstres occis.
Ch. des Berg. O ieune enfant glorieux
Qui es des tiens soucieux:
Voila l'immortelle voye
Qui a la vertu conuoye.
Les Dieux ont mis deuant elle
La peine continuelle:
Le trauail & le soucy
Marchent deuant elle aussi.
Celuy qui veut à son aise
Passer le temps qui nous pese:
Premier trauaille dispos,
Car la paresse n'ameine,

Ains le trauail & la peine
Le perdurable repos.
Ch. des Ch. O enfant glorieux qui monstres
Que d'Hercul tu es le vray fils,
Ayant aux premieres rencontres
Si ieune, tels monstres occis.
Ch. des Berg. O ieune enfant glorieux,
Par qui ces champs spacieux
Ont la beauté recouuree
De leur robbe chamarree.
Va laboureur, & l'aruë
Desormais à ta charuë,
Et semant en la saison,
Atten hardy la moisson.
La dent & le pied funeste
Aux labourages moleste
Ne les desolera plus?
Et pour soustenir ta vie
Dont le long terme s'ennuye,
Iouy de tes reuenus.
Ch. des Ch. O enfant glorieux qui monstres
Que d'Hercul tu es le vray fils,
Ayant aux premieres rencontres
Si ieune, tels monstres occis.
Ch. des Berg. ô ieune enfant glorieux,
Le ciel tout presagieux
De ce doux air qui souspire

Semble à ta gloire sousrire,
Ce sanglier ne cede guere
A celuy que ton grand pere,
Le grand Hercule iadis
Tua dedans ce taillis:
Contre des bestes sauuages
Tu fais tes apprentissages
Pour esprouuer ta valeur,
Et faire vn iour recognoistre
Que tu as de ton ancestre
Et la vaillance & le cœur.

Ch. des Ch. O enfant glorieux qui monstres
Que d'Hercul tu es le vray fils,
Ayant aux premieres rencontres
Si ieune, tels monstres occis.

Ch. des Berg. O ieune enfant glorieux,
Comme vn grand cœur genereux
Et la pitié ensemble
En vn suiet tu assemble:
Voila, ma Deesse grande,
De ton chasseur vne offrande:
Voy ce superbe animal
Qui s'animoit à ton mal:
Que si ta puissante Deesse,
Tu as encoché d'adresse
La fléche de cet enfant,
Il doit bien en ta memoire

T'offrir le prix de la gloire
Dont tu le fais triomphant.
Ch. des Ch. O enfant glorieux qui monstres
Que d'Hercul tu es le vray fils,
Ayant aux premieres rencontres
Si ieune, tels monstres occis.

ACTE QVATRIEME.

SCENE VII.

Coridon.

I'Ay bien esté en suspens si ie deuois adiouster foy à ce que le Satyre me vient de dire de Corisque, craignant que ce soit quelque fourbe qu'il ait tramee à mon dommage, me semblant y auoir peu d'apparence qu'au mesme lieu, où elle se deuoit trouuer auec moy (si ce que Lisette m'a rapporté de sa part n'est point faux) elle ait esté surprinse si soudain auec vn adultere. Mais à dire la verité, la gueulle de cet antre de la façon qu'il m'a dit, & qu'il se voit aussi à l'œil bouchee d'vne pierre si lourde m'e

donne vne grande coniecture, & me trouble beaucoup l'eſprit. Coriſque, il y a long temps que ie preuoy que bronchant ſi ſouuent il te conuiendroit tomber en fin, ſans te pouuoir releuer iamais: & veritablement tant de perfidies & menſonges deuoient bien eſtre certains preſages d'vne ſi mortelle cheute, à qui n'euſt point eſté priué de ſens, ni aueuglé d'amour: bon pour moy que i'aye tardé. C'a eſté grand aduenture de ce que mon pere m'a retenu, ce qui me sembloit lors vn empeſchemẽt fort faſcheux: que ſi ie me fuſſe trouué à l'heure que Liſette m'auoit preſcripte, il me pouuoit, certes, arriuer auiourd'huy vn eſtrange accidẽt. Mais que dois-ie faire? doy-ie armé de courroux recourir aux outrages? recourir aux vengeances? non, ie l'honore trop: auſſi a en parler ſainement, ce fait eſt pluſtoſt digne de compaſſion que de vengeance. Quoy, auras tu pitié d'vne qui te trompe? mais c'eſt elle qui s'eſt trompee ſoy-meſme, en ce que laiſſant vn qui l'a touſiours ſeruie & aimee d'vne foy pure & entiere, elle s'eſt donnee en proye à vn vil berger, à

vn vagabond & estranger qui dés demain sera plus trõpeur & perfide qu'elle. Quoy, doy-ie venger vn outrage qui porte auec soy sa vengeãce? & passe tellement le courroux, qu'il rẽd le desdain pitoyable? Mais elle s'est mocquee de toy: ains elle t'a honoré. I'ay beaucoup dequoy me loüer qu'vne femme m'ait reietté qui a de coustume de prendre son mal; & qui ne sçait les loix d'aimer, ni mesmes d'estre aimee, qui choisit tousiours le moins digne, & abhorre le plus gentil. Mais dy moy, Coridõ, si le courroux de ton mespris ne t'esmeut à vengeance, comment se peut faire que le regret de ta douleur, de ton dommage ne t'esmeuue aumoins? Ie ne l'ay point perduë, elle qui n'estoit pas mienne, mais ie me suis recouuré moy mesme qui n'estois point à moy. Perdre vne femme si legere, si prompte & facile à mutation, le pourroit-on bien appeller perte? Et en fin qu'ay-ie perdu? Vne beauté sans honneur, vn visage sans entẽdement, vn estomac sans cœur, vn cœur sãs ame, vne ame sans foy, vne ombre vaine, vn fantosme, vn corps mort d'Amour, qui dés

Le grand Iupiter m'est tesmoin à qui nulle des pensees des hommes est cachee, & m'est tesmoin la grande Deesse de qui ie suis ministre indigne, cõbien me poise ta douleur, & si par mes paroles ie t'ay offensee, i'ay fait cõme le medecin dont la main pitoyablement cruelle va sondant auec le fer & la sonde les lieux plus creux de la blesseure, & recognoist l'endroit plus dangereux & suspect. Appaise toy doncques desormais, & ne combats plus long temps contre ce qui est escrit de toy au ciel.

Am. Cruelle sentence! en quelque lieu qu'elle soit escrite, soit au ciel, ou en terre. Mais certes elle n'est point escrite au ciel, car là sus mon innocence est cogneuë. Mais las! que me sert tout cela s'il cõuient que ie meure? Ha Nicandre, c'est là certes le dur passage, c'est le calice plein d'amertume! Helas, par celle pitié que tu monstres auoir de mon infortune ne me conduis point si tost au temple: Attens ie te prie encores, attens encore vn peu.

Nic. Celuy (ma belle Nymphe) à qui poise si fort
De payer ce tribut, tout moment luy est mort:

Que tardes-tu ton mal? certes la mort cruelle
N'a autre mal en soy que de penser en elle,
Et plustost meurt celuy qui doit passer ce pas,
Plustost il se desrobe à son propre trespas.

Am. Peut estre que cependant il me viẽdra secours. Mon pere, mon pere, me laisses-tu ainsi? Quoy? Pere d'vne fille vnique, me laisses-tu mourir ainsi sans me secourir? Ne me desnie point au moins les derniers baisers. Helas vne seule espee entamera deux cœurs: la playe de ta fille versera ton sang: Ah, pere, nom si cher, vn temps fut qu'oncques ie n'inuoquay en vain, fais-tu ainsi les nopces de ta bien aimee fille, espouse sur le matin, & sacrifice au soir?

Nic. Donne toy repos (pauure Nymphe) que te sert, helas! de te tourmenter & autruy? Il est temps desormais que ie te meine au temple, & mon deuoir ne me permet d'attendre plus long temps.

Am. Adieu cheres forests! chere forests Adieu! receuez ces derniers souspirs iusqu'à ce que mon ame froide deliee de ce corps d'vn glaiue iniuste & cruel, retourne vers vous, sous vos om-

bres aimees: car mon ame innocente ne peut aller aux enfers de peine : vne dolénte & pauure deſeſperee, ne peut demeurer auſſi entre les bien-heureux. O Myrtil, Myrtil, que mal-heureux fut le iour que premier ie te vy, & le iour que premier ie te pleus, puis que ma vie cent fois plus chere à toy que la tienne propre, ne deuoit eſtre pour autre raiſon ta vie, que pour eſtre cauſe de ma mort! Ainſi (qui l'euſt penſé) pour toy meurt condamnee celle qui te fut cruelle pour viure innocente. O iour pour moy trop plein d'ardeur pour toy trop plein de hardieſſe! Peché ou fuite m'euſſét mieux valu. Quoy qu'il en ſoit, ie meurs innocente, & ſans toy helas! mon cœur Myrtil.

Nic. Ie croy qu'elle ſe meurt. O pauure fille, accourez vous autres, ſouſtenez là auec moy. O grand fortune! Au nom de Myrtil elle a fini ſa vie, elle a fini ſes iours, & en ſa mort l'amour & la douleur ont preuenu le couſteau? O miſerable fille! Elle n'eſt pas morte encores, ie ſens encores des ſignes de vie à ſõ cœur qui palpite. Portons-là à ceſte fontaine

proche : peut estre auec l'eau fraische luy ferons nous reuenir ses esprits. Mais qui sçait si ce n'est point œuure de cruauté d'estre fauorable à qui meurt de douleur pour ne mourir point de cousteau? Quoy qu'il en soit, secourons là, & faisons maintenant ce qui conuient à la pieté presente.

Car du futur Dieu à seul cognoissance.

ACTE QVATRIEME.

Scene VI.

Le Choevr des Chasseurs.
Le Choevr des Bergers, auec Siluio.

O Enfant glorieux qui monstres
Que d'Hercul tu es le vray fils,
Ayant aux premieres rencontres
Si ieune, tels monstres occis.
Ch. des Berg. O ieune enfant glorieux
Qui restes victorieux
De ceste beste au possible

Espouuentable & horrible,
Voila cette horrible heure,
Ce grand monstre de nature,
C'est ce hideux qui tout mort
Menace encor de la mort.
Voila le rare trophee
Dont la gloire est estoffee
De nostre beau demi-Dieu:
Bergers celebrez sa gloire,
Et son heureuse memoire
Iamais ne meure en ce lieu.
Ch. des Ch. O enfant glorieux qui monstres
Que d'Hercul tu es le vray fils,
Ayant aux premieres rencontres
Si ieune, tels monstres occis.
Ch. des Berg. O ieune enfant glorieux
Qui es des tiens soucieux:
Voila l'immortelle voye
Qui a la vertu conuoye.
Les Dieux ont mis deuant elle
La peine continuelle:
Le trauail & le soucy
Marchent deuant elle aussi.
Celuy qui veut à son aise
Passer le temps qui nous pese:
Premier trauaille dispos,
Car la paresse n'ameine,

Ains le trauail & la peine
Le perdurable repos.

Ch. des Ch. O enfant glorieux qui monstres
Que d'Hercul tu es le vray fils,
Ayant aux premieres rencontres
Si ieune, tels monstres occis.

Ch. des Berg. O ieune enfant glorieux,
Par qui ces champs spacieux
Ont la beauté recouuree
De leur robbe chamarree.
Va laboureur, & l'aruë
Desormais à ta charuë,
Et semant en la saison,
Atten hardy la moisson.
La dent & le pied funeste
Aux labourages moleste
Ne les desolera plus?
Et pour soustenir ta vie
Dont le long terme s'ennuye,
Iouy de tes reuenus.

Ch. des Ch. O enfant glorieux qui monstres
Que d'Hercul tu es le vray fils,
Ayant aux premieres rencontres
Si ieune, tels monstres occis.

Ch. des Berg. ô ieune enfant glorieux,
Le ciel tout presagieux
De ce doux air qui souspire

Semble à ta gloire sousrire,
Ce sanglier ne cede guere
A celuy que ton grand pere,
Le grand Hercule iadis
Tua dedans ce taillis:
Contre des bestes sauuages
Tu fais tes apprentissages
Pour esprouuer ta valeur,
Et faire vn iour recognoistre
Que tu as de ton ancestre
Et la vaillance & le cœur.
Ch. des Ch. O enfant glorieux qui monstres
Que d'Hercul tu es le vray fils,
Ayant aux premieres rencontres
Si ieune, tels monstres occis.
Ch. des Berg. O ieune enfant glorieux,
Comme vn grand cœur genereux
Et la pitié ensemble
En vn suiet tu assemble:
Voila, ma Deesse grande,
De ton chasseur vne offrande:
Voy ce superbe animal
Qui s'animoit à ton mal:
Que si ta puissante Deesse,
Tu as encoché d'adresse
La fléche de cet enfant,
Il doit bien en ta memoire

T'offrir le prix de la gloire
Dont tu le fais triomphant.
Ch. des Ch. O enfant glorieux qui monstres
Que d'Hercul tu es le vray fils,
Ayant aux premieres rencontres
Si ieune, tels monstres occis.

ACTE QVATRIEME.

SCENE VII.

Coridon.

I'Ay bien esté en suspens si ie deuois adiouster foy à ce que le Satyre me vient de dire de Corisque, craignant que ce soit quelque fourbe qu'il ait tramee à mon dommage, me semblant y auoir peu d'apparence qu'au mesme lieu, où elle se deuoit trouuer auec moy (si ce que Lisette m'a rapporté de sa part n'est point faux) elle ait esté surprinse si soudain auec vn adultere. Mais à dire la verité, la gueulle de cet antre de la façon qu'il m'a dit, & qu'il se voit aussi à l'œil bouchee d'vne pierre si lourde m'

vn vagabond & estranger qui dés demain sera plus trōpeur & perfide qu'elle. Quoy, doy-ie venger vn outrage qui porte auec soy sa vengeāce? & passe tellement le courroux, qu'il rēd le desdain pitoyable? Mais elle s'est mocquee de toy: ains elle t'a honoré. I'ay beaucoup dequoy me loüer qu'vne femme m'ait reietté qui a de coustume de prendre son mal, & qui ne sçait les loix d'aimer, ni mesmes d'estre aimee, qui choisit tousiours le moins digne, & abhorre le plus gentil. Mais dy moy, Coridō, si le courroux de ton mespris ne t'esmeut à vengeance, comment se peut faire que le regret de ta douleur, de ton dommage ne t'esmeuue aumoins? Ie ne l'ay point perduë, elle qui n'estoit pas mienne, mais ie me suis recouuré moy mesme qui n'estois point à moy. Perdre vne femme si legere, si prompte & facile à mutation, le pourroit-on bien appeller perte? Et en fin qu'ay-ie perdu? Vne beauté sans honneur, vn visage sans entēdement, vn estomac sans cœur, vn cœur sās ame, vne ame sans foy, vne ombre vaine, vn fantosme, vn corps mort d'Amour, qui dés

ACTE QVATRIEME.

SCENE VIII.

Siluio.

O Deesse? mais qui n'es Deesse que d'vne gent sotte, qui d'vne ame polluë & d'vne religion plus prophane, te dresse des autels & des temples. Quoy temples? ains des retraites d'impietez & receptacle de vilanies pour couurir d'vn manteau honneste, & d'vne deité venerable leurs infames amours. Et toy sale Deesse, afin que ta honte soit moins cognuë par la honte des autres : tu lasches la bride à leurs desbordemens, ennemie de raison, songe-larcins, corruptele des ames, calamité commune des hommes & de tout le monde, fille bien digne de la mere, & dignement conçeuë de ce monstre perfide, qui du vent d'vn espoir attrayant excite és cœurs des hommes tant d'horribles tempestes, tant de desirs troublez, tant de peines & larmes, que lon deuroit t'appeller plu-

stost mere d'orages & de fureurs que d'Amours: voy, ie te prie, en quelle misere tu as precipité ces deux pauures amãs. Or va toy, qui te vantes d'estre toute puissante? Va perfide: & sauue si tu peux la vie à ceste desolee Nymphe que tu as conduite à la mort par tes douceurs enuenimees. O pour moy bien-heureux le iour que ie te voüay mon ame chaste: ma Deesse vnique Diane, ma deité sacree, mon vray secours, Deesse non moins des ames plus belle en ceste terre basse, que flambeau reluisant au Ciel sur toutes les estoilles. Cõbien plus loüables & plus asseurez de leur fait sont tes affectiõnez qui se cõsacrent à tes esbats, que ces pauures chetifs qui se rendent esclaues de ceste impudique Venus? Tes deuots seruiteurs sont miserablement tuez d'eux. O bel arc, mon pouuoir & plaisir! ô traits, mes forces inuincibles! vienne maintenant à l'espreuue ce fantosme d'Amour auec ses armes effemmees, qu'ils viennent vn peu en parangon à vous, à vous di-ie, qui sçauez si bien poindre. Mais, certes, ie te fay trop d'honneur, vil enfançon coüard, ie te crie à haute voix

afin que tu entendes mieux que le foüet contre toy me suffit. Svffit. Qui es-tu qui me respond? Es-tu Echo ou Amour, qui imites sa voix & le sõ que tu as ouy? Ovy. Certes c'est toy que ie demande, mais dis le moy encor pour certain afin que ie n'en sois plus en doute? Sans dovte. Tu es donc fils de cette Deesse qui pour le bel Adonis conçeut tant de souci en son beau sein d'yuoire? Voire. Comment te plaist, dy moy, cette concubine de Mars qui de son impudicité infecte les Astres mesmes, & tous les élemens? Mens. O que c'est grand peine de langager au vent: vien vn peu comparoistre, & ne te cache point. Point. Si te tiens-ie pour vn vieillaque: mais es-tu sõ fils legitime ou bastard? di moy. Moy. Ouy toy, car ie ne croy point que tu sois fils de Vulcan, tu ne l'es point. Ce m'aist Dieu. Mais Diev. Et Dieu dequoy? de quelque cœur immonde? Monde. Du monde! O le mauuais garçon, si seuere vengeur de ceux qui le vont combattãt! Tant. Quelles peines donnes-tu à tes rebelles, & quel chastiement si amer? Aimer. Et que feras-tu de moy qui te

mesprise, si i'ay le cœur plus dur que diamant? AMANT. Moy amant? ie croy que tu es fol : mais quand est-ce qu'en ce cœur pudique amour fera seiour? CE IOVR. Ce iour! Peut lon aimer si tost, si tost encores? ORES. Et qui sera celle qui fera qu'auiourd'huy ie l'adore? DORE. Enfãt tu veux dire, Dorinde, qu'ainsi à demy mot tu appelle, ELLE. Dorinde que ie hay plus que la brebis le loup: mais qui m'y forcera? c'est mon esmoy. MOY. Toy? comment? auec quelles armes? auec quel arc? peut estre auec le tiẽ? LE TIEN. Comment auec le mien, tu veux peut estre dire lors que par ces delicatesses tu l'auras corrompu? ROMPV. Et mes armes rompuës me feront la guerre, & tu les rompras toy? TOY. Cela veritablemẽt me fait bien paroistre que tu es yure. Va dormir, va : mais dy moy encores ou aduiendront toutes ces merueilles-cy? CY. Pauure sot! Ie m'en vay donc. Tu es deuenu quelque prophete remply de vin. DE VIN. Mais il me semble de voir deuers ce buisson ie ne sçay quoy de gris, qui ressemble à vn loup s'en est vn ce me semble : c'est vn loup

pour certain. Qu'il est grand! ô iour de proye fatal pour moy, ô courtoisie Deesse, quelles faueurs sont ce ci, en vn seul iour triompher de deux bestes? Mais que tarday-ie, ma Deesse, voila que ie choisi en tõ nõ la fleche la plus legere & mieux aceree qui soit en ma trousse, ie te la recõmande: Tire-la toy, Archere eternelle, des mains de la fortune, & la dresse sur la proye par ton infaillible diuinité, à laquelle ie fay vœu d'en cõsacrer la despoüille. Ie tire en tõ nom. Le beau coup, escheu à propos où l'œil & la main le dressoit. Eussay-ie mon dard maintenãt pour l'acheuer en vn coup auant qu'il se rembusche: mais n'ayant autres armes ie le frapperay de celles de la terre. Que les caillous sont ici rares? à peine en puis-ie trouuer vn. Mais où vois-ie cercher des armes si ie suis armé: si ce quarreau luy dõne dãs le vif: Helas, que vois-ie? helas, infortuné Siluio, helas qu'as tu fait? tu as blessé vn berger sous vne peau de loup. O cruelle aduãture, aduãture amere pour viure le reste de ma vie dolẽt & miserable, ie pense cognoistre le pauuret: Linco est auecque luy qui le soustiẽt & cõduit.

O funeste sagette, ô vœu malécontr'eux, & toy encore plus funeste Deesse qui l'as conduite & qui l'as exaucee, ie seray dõc coulpable du sang d'vne personne? ie seray cause de la mort de quelqu'vn, moy qui ay ci deuant esté si prodigue de mon sang pour le salut d'vn chacun? va iette tes armes & vy sans honneur, chasseur prophane, prophane archer. Or voila le miserable, mais de cent fois moins miserable que toy.

ACTE QVATRIEME.

SCENE IX.

Linco. Siluio. Dorinde.

APpuye toy ma fille, appuye toy toute sur ces bras, miserable Dorinde.

Sil. Las Dorinde! ie suis mort!

Dor. O Linco, Linco, ô mon second pere!

Sil. C'est Dorinde pour vray: ah vois! ah veuë!

Dor. Ce te fut bié Linco vn office fatal

de soustenir Dorinde, tu as receu mes premiers souspirs le premier iour de ma naissance, tu receuras, ie croy, encor les derniers de ma mort. Ces bras qui pitoyables m'ont serui de berceau, me seruiront de biere à ce iour de ma mort.

Lin. O fille qui m'es plus chere que si tu estois ma propre fille, ie ne te puis dire vn seul mot, tant ma douleur amere dissoult tous mes propos en larmes!

Sil. O terre que ne te fens-tu, & m'engloutis-tu tout vif?

Dor. Arreste tes pas & tes plaintes, pitoyable Linco, l'vn accroist ma douleur, l'autre ma playe.

Sil. Ah! quelle dure recompense tu reçois de ton amour, miserable Nymphe?

Lin. Prens bon courage, ma chere fille, la playe ne sera pas mortelle.

Dor. Mais Dorinde mortelle, sera bien tost morte: si ie sçauois au moins qui m'a ainsi blessee?

Lin. Guerissons la blessure, & non l'offence: car la vẽgeãce ne guarit la playe.

Sil. Mais que fais-tu ici? qu'attens-tu d'auantage? souffriras-tu qu'elle te voye? auras-tu bien le cœur? auras tu bien la

hardiesse! fuy, Siluio, la peine meritee de ceste veuë vengeresse : fuy le iuste cousteau de sa voix. Las! ie ne puis, & ne sçay comment ni quelle necessité fatale me retient à force, & me fait encliner plustost à ce que ie deurois fuir?

Dor. Il faut donc que ie meure ainsi sans auoir cognoissance de celuy qui me donne la mort?

Lin. Siluio t'a donné la mort.

Dor. Siluio! bons Dieux, qu'en sçais tu rien?

Lin. Ie recognois la fleche.

Dor. O doux depart de ceste vie, si Siluio m'a blessee.

Lin. Le voila tout à point de telle contenance & de visage qu'il séble s'accuser soy-mesme: or Dieu soit loüé, Siluio, tu as tant couru par les forests auec ton arc & tes fleches, qu'en fin tu as fait vn coup de maistre. Dy moy vn peu, toy qui vis en Siluio, & non en linco, penses-tu que ce braue coup que tu as fait soit vn coup de Linco ou de Siluio? O enfát sage, il te vaudroit mieux d'auoir creu ce vieillard insensé. Respon moy malheureux : que sera-ce de ta vie si ceste-cy se

meurt? Ie ſçay bien, tu diras que tu ne l'as penſé faire, que tu penſois que ce fuſt vn loup, comme ſi ce n'eſtoit faute à toy de tirer en enfant volage ſans prendre garde ſi tu dreſſes tes fléches contre vne perſonne ou cõtre vne beſte? Quel Berger, quel Paſteur & quel Laboureur vis tu oncques en ta vie qui ne fuſt veſtu de telle ſorte? Ah Siluio, Siluio!

Cil qui cueille trop verd le fruict de ſa raiſon,
Recueille d'ignorance vn fruit trop de ſaiſon.

Penſes-tu garçon volage, que ceſt accident te ſoit arriué auiourd'huy par hazard? tu t'abuſes.

Ces accidens nouueaux qui ſont ſi monſtrueux,
Ne nous aduiennent point ſans le vouloir des Dieux.

Ne vois-tu point que les Dieux ſont laſſez de ce tien eſtrange & inſupportable meſpris d'amour, du monde, & de ſes paſſions?

Les Dieux ne veulent point icy bas de ſemblable,
Voire en vertu brauer leur eſt intolerable.

Te voila muet maintenant, & tu estois ci deuant si insupportable.

Dor. Siluio, laisse dire Linco, car il ne sçait pas quelle puissance & de vie & de mort tu as en vertu d'amour sur Dorinde. Si tu m'as blessee, tu as blessé ce qui estoit tien, tu n'as touché qu'au vray but de tes flesches: & ces belles mains en me frappant ont suiui l'adresse de tes beaux yeux. Voila Siluio, celle que tu hays tāt, la voila en l'estat que tu l'as desiree: tu l'as voulu frapper, tu l'as frappee: tu l'as voulu ta proye, la voila ta proye: en fin tu l'as vouluë morte, la voila morte: que veux-tu d'elle d'auantage? que te peut plus donner Dorinde? Ah, garçon cruel! Ah cœur sans pitié! tu ne pouuois croire la playe qu'amour m'a faite à ton occasion, peux-tu nier maintenāt celle que ta main m'a faite? tu n'as pas voulu croire le sang que ie respādois de mes yeux, croirois-tu celuy que ie verse de mon flanc? mais si la gentillesse & la valeur qui nasquit auec toy n'est point esteinte ne toy auec la pitié ne me desnie point ie te prie (ame cruelle, mais belle pourtant) ne me desnie point à mon dernier souspir,

pir, vn ſeul ſouſpir, ô qu'heureuſe ſeroit ma mort ſi tu l'adouciſſois de cette ſeule douce & pitoyable parole, va t'en en paix, mon ame.

Sil. Las, ma Dorinde, ah, diray-ie mienne, ſi tu n'es mienne ſinon quand ie te pers, & quand ie te donne la mort? & iamais tu ne l'as peu eſtre quand ie t'ay peu donner la vie? Ie te diray mienne pourtant, car tu ſeras mienne malgré mon cruel deſtin: & ſi tu n'as peu eſtre mienne durant ta vie, tu le ſeras auec ma mort: tout ce que tu apperçois en moy eſt diſpoſé pour te vanger. De ces armes ie t'ay tuee, & de ces armes tu me tueras. Ie t'ay eſté cruel, ie ne te demande que cruauté. Ie t'ay deſdaigné ſuperbe, ore ployant les genoux à terre ie t'adore auec reuerence, ie te demande pardon, non la vie. Voila les fleſches, voila l'arc, mais n'en frappe point ni les mains, ni les yeux coulpables de mon meſchant vouloir. Frappe ma poitrine, frappe ce monſtre de pitié, & cet aſpre ennemi d'amour: frappe ce cœur qui te fut ſi cruel: voila mon eſtomac.

Dor. Frapper ce bel eſtomac, Siluio? Il

ne le falloit ià descouurir à mes yeux, si tu auois desir que ie le frappasse. O bel accueil des ondes & du vent de mes larmes, & de mes souspirs, battu si souuent en vain, est-il bien possible que tu respires, & que tu ressentes pitié, où si ie me trompes ? Mais seroit-ce bien vn estomac delicat ou de marbre? Ie ne veux point que le semblant d'vn blãc albastre m'abuse comme celuy d'vne beste sauuage a tantost abusé ton maistre & le mien: te blesser, moy? Amour te blesse s'il veut: car ie ne te puis souhaiter vne autre vengeance que te voir aimant. Bien-heureux soit le iour que premier ie bruslay pour toy! bien-heureuses les larmes! bien heureux les tourmens! ie me veux loüer de vous autres, non m'en vanger. Mais toy, courtois Siluio, qui t'enclines à celle de qui tu es seigneur, ne te tien point en seruiteur: ou si tu veux estre seruiteur de Dorinde, leue toy à son mandement: & soit cela le premier gage de ta foy, & le second que tu viues: aduienne de moy ce qui en est escrit au Ciel : mon cœur viura tousiours en toy, car pourueu que tu viues ie ne sçaurois mourir, & s'il ne

coglio

rami

te ſemble raiſonnable que ma bleſſeure demeure impunie, ſoit puni qui l'a faite: l'arc ſeul l'a faite, periſſe l'arc, ſur cet homicide ſeul periſſe la peine, & qu'il ſoit deffait.

Lin. Sentence iuſte & fauorable.

Sil. Soit donc ainſi. Toy donc bois funeſte, tu payeras la peine, & afin que iamais tu ne rompes le fil de la vie de perſonne, voila que ie romps, ie t'eſnerue & te renuoye tel que tu as eſté autrefois tronc inutile à la foreſt. Et vous ſes traits qui auez tant entamé le beau flanc de ma chere Dame, ſes freres peut eſtre de nature & de mauuaiſtié, vous ne demeurerez point entiers: vous ne ſerez plus ni fleches ni garrat, mais verges en vain empanées & armées, en vain fers emplumez, & plumes deſarmées. Tu me l'auois bien dit Amour entre ces ramées en voix d'Echo deuinereſſe. O Dieu dompteur des hõmes & des Dieux! n'aguere ennemy, & ſeigneur maintenant de toutes mes penſées, ſi tu eſtimes que ce ſoit ta gloire d'auoir dompté vn cœur ſuperbe & dur, deffens moy ie te prie de l'impiteux dard de la mort, car

le coup qui tuera Dorinde, tuera Siluio auec Dorinde, ainsi la mort cruelle triõpheroit des triomphes d'Amour.

Lin. Ainsi vous estes blessez tous deux, ô playes bien fortunees & cheres: mais ameres outre mesure, si ceste Dorinde ne guarit auiourd'huy? allons doncques pour la guarir.

Dor. Ie te prie Linco, ne me meine point en cet equipage en la maison de mon pere.

Sil. Tu te voudrois donc retirer, Dorinde, ailleurs que chez ton Siluio? Certes ou viue ou morte, tu seras auiourd'huy ma femme, & vif ou mort Siluio sera auec toy.

Lin. Mais comme à propos! maintenãt qu'Amarillis a perdu ses nopces, la vie & l'honneur. O couple bien-heureux? Dieux souuerains, par vne seule guarison donnez la vie à deux?

Dor. Que ie suis lasse Siluio, à grand peine me puis-ie soustenir sur ce costé que i'ay blessé.

Sil. Prenez courage, ma chere amie, on trouuera quelque remede, tu nous seras vne douce charge, & nous te seruirõs de

ſouſtien. Linco donne moy la main.

Lin. La voila.

Sil. Tien là bien ferme, & de ton bras & du mié faiſons luy vn ſiege. Toy Dorinde ſieds toy-là, & là auec le bras droit ſerre le col de Linco, & deçà auec le gauche pren toy au mien, & t'accommode ſi doucement que ta bleſſeure ne te face mal.

Dor. Ah! pointure cruelle qui m'eſlance.

Sil. Accommode toy à ton aiſe mon bien.

Dor. Il me ſemble maintenant que ie ſuis bien.

Sil. Linco marche de pied ferme.

Lin. Et toy de ton bras ne vacille point, mais va droit & ſeurement. Sçais tu ce qu'il te faut? cela : c'eſt bien autre choſe de triompher de la hure d'vn sanglier.

Sil. Di moy, Dorinde, cõme te poingt fort la fleche?

Dor. Elle me poingt fort voirement, mon cœur : mais entre tes bras il m'eſt agreable d'eſtre pointe, & le mourir m'eſt doux.

LE CHOEVR.

O Bel aage doré que le monde nouueau
Le laict auoit pour mets, & les bois pour ber- (ceau
Où les libres troupeaux ne voyoyent point soustraire
Leurs petits gemissans du dessous de leur mere:
Lors qu'on n'apprehendoit ni cousteau ni poison
Lors que mille pensers n'offusquoient la raison,
Qui ore ne luisant qu'à trauers du nuage
De nos sens tenebreux, n'a plus rien qu'vn ombrage:
D'où vient qu'ore insensé le sapin estranger
Va la terre lointaine, & la mer rauager.
Ce suiet vain de gloire, & ce nom fastueux
De tiltres d'apparence, & de nom glorieux,
Que le vulgaire honneur indignement appelle,
Ne tyranisoit point nostre libre ceruelle.
Nos soucis n'estoient point de ces poignans soucis,
Des vrais contentemens naissoient nos appetits.
Et la fidelité en ces douces annees
Fut tout le soin d'honneur de ces ames bien nees:
Qui sans tant de respects faisoient en liberté,
Ce que leur proposoit la loy d'honnesteté.
Alors parmi les prez ou quelque eau ruisseloit,
Le flambeau qui d'Amour nos poitrines brusloit,
C'estoient cent mille esbats, c'estoient mille caroles.
La volonté des cœurs respondoit aux paroles,
Et l'Hymen nous rendoit les baisers plus estreints,
Vn seul goustoit d'amour les plaisirs souuerains,
Et l'amour desrobé trouuoit tousiours barree
D'vne fiere rigueur la beauté desiree.
Et le nom de mary & d'amant tout commun,
Ore si different, de ce temps n'estoit qu'vn.

Mais, ô siecle peruers, tu nous as arraché
De tes salles plaisirs le bien plus recerché
Que possedoit nostre ame, enseignant de restraindre
Nostre bruslante soif sous le voile d'un feindre?
Comme vn ret sous des fleurs & des fueilles caché,
D'actions de vertu tu caches le peché
De tes pensers lacifs, estimant que paroistre
Soit la vraye vertu qu'il nous faille cognoistre,
Et beaucoup ne se chaut si l'amour est volé,
Car on l'appelle honneur pourueu qu'il soit celé.
Mais (ô HONNEVR, *) seigneur des beaux*
esprits,
Vien former en nos cœurs des souhaits bien appris,
Vien gouuerner des Roys en ces places ombreuses,
Qui ne peuuent sans toy se trouuer bien heureuses.
Et de tes esguillons poings ces lasches de cœur
Qui ne suiuent tes pas dans le beau chãp d'honneur,
Lethargicques de sens: & l'heur du premier aage,
D'vn soucy genereux de leur poingt le courage.
Mais esperons pourtant nostre mal bien souuent
Se guarit par l'espoir qui va l'amadoüant.
Esperons, esperons, le Soleil chet au soir,
Et renaist au matin plus desirable à voir,
Aussi lors que le Ciel donne moins de lumiere,
Le beau temps desiré à venir ne met guere.

ACTE V.

SCENE I.



Vranio. *Carino.*

T*Oute demeure est bonne où lon se trouue bien,*
Et à l'homme de cœur tout pays est le sien.

Car. Cela est bien certain, Vranio, & ie te le puis bien dire encore pour l'auoir essayé, pource que laissant en bas aage la maison de mon pere, & desireux

d'autre chose que de paistre troupeaux ou labourer la terre, voyageant çà & là, ie retourne en fin d'où ie party bien ieune. Et veritablement à qui du tout n'est priué de raison, c'est chose merueilleusement douce que l'air du pays: car la nature a donné aux hommes vne certaine affectiõ incogneuë vers le pays ou nous sõmes nais, qui vit en nous, & ne vieillit iamais. Et tout ainsi que l'aymant que le marinier porte tantost où le Soleil se leue, tantost où il se couche, ne pert iamais la vertu occulte dont il regarde sa tramontane : Ainsi celuy qui sort de son pays, ores qu'il s'en esloigne, voire souuent se niche en vne terre estrangere: neantmoins ce naturel amour qui incline son ame à aimer son pays le retient tousiours. Or de moy sur tout autre aimee & cherie, aussi plus que toute autre belle & agreable terre d'Arcadie, que maintenant ie touche du pied, & que ie reuere en mon ame, Gratieuse mere, quand bien ie serois arriué à yeux clos dedans tes limites, encores t'auray-ie bien recognuë ! Aussi tost ie me suis laissé couler dans les veines vn certain

plaisir incognu & caché si plain de douceur & de ioye, que ie l'ay ressenty par tous les endroits de mon corps. Toy doncques, cher Vranio, si tu m'as esté cõpagnon du trauail du chemin, & des incommoditez passees: c'est bien raison aussi que tu sois participant de la ioüissance de mes plaisirs.

Vr. Ie t'ay bien esté compagnon des incommoditez, mais du bien de ton retour, non: toy estant à present arriué en tõ pays, où tu pourras reposer tes membres, & encores plus tõ esprit. Mais moy qui arriue estranger si esloigné de ma maison & de ma petite famille, trainant auec toy par des chemins si lõgs, si difficiles & si fascheux, ce pauure corps lassé: ie puis bien restaurer mes membres, mais non pas mon esprit, pensant à ce que i'ay laissé derriere moy, & à ce qui me reste de chemin ennuyeux auant que trouuer le repos. Ie ne sçay certes qui (autre que toy) en cet âge chenu, m'auroit tiré d'Elide sans sçauoir l'occasion qui te peut auoir meu de me conduire en pays si esloigné.

Car. Tu sçais que mon cher Myrtil,

que le Ciel m'a dőné pour fils, s'en vint ici pour se guarir, & ià deux mois sont passez, & plus peut estre suiuant en cela mon aduis, ains plustost celuy de l'Arcadie le pouuoit guarir. Moy qui ne puis souffrir long temps l'absence d'vn gage qui m'est si cher, i'ay eu recours au mesme oracle, que i'ay derechef enquis de son desiré retour, lequel m'a donné telle response:

IL T'EN FAVT RETOVRNER A
L'ANTIQVE PATRIE,
OV AVEC TON MYRTIL TV VIVRAS
BIEN-HEVREVX.
A GRANDS CHOSES LE CIEL TE
GARDE AVANTVREVX.
MAIS, LE POVRQVOY S'EN TAIST
HORS DES CHAMPS D'ARCA-
DIE.

Toy doncques, ô compagnon fidelle, mon cher Vranio, qui as tousiours esté participant de ma fortune, repose seulement tes membres las, tu auras bien aussi dequoy reposer ton esprit toute ma bonne fortune (si elle est telle que le

Ciel la designe) sera commune entre toy & moy: en vain Carino s'esiouiroit en sa felicité si Vranio se douloit.

Vr. Tout trauail pris à ton occasion, pourueu qu'il te soit agreable, porte son allegeance auec soy (mon Carino:) Mais quelle fut l'occasion qui t'a fait laisser ainsi ton propre pays qui t'estoit si doux?

Car. Vn certain desir de ieunesse d'acquerir reputation ou la renommee est plus grande, de sorte que conuoiteux encore de gloire estrangere, ie desdaignay que la seule Arcadie parlast de moy & m'entendist, comme estant mon pays vn trop estroit espace de mõ stile trop haut, & arriuay ou le nom celebre d'Elide & de Pise donne à plusieurs tant de renom. Ie vy là le fameux Egon, premierement de laurier, puis d'escarlate: mais beaucoup plus de vertu decoré, tel que on l'eust pris pour vn Phœbus. A cause dequoy ie consacray deuotement & ma harpe & mon cœur à la diuinité. En ces quartiers là ou loge la gloire, il me deuoit suffire d'estre arriué au but ou mon cœur aspiroit: si tout ainsi que le

Ciel me fut heureux en terre, il m'euſt fait auſſi recognoiſſant & bon gardien de mon bon-heur. Depuis, comme pour voir Argos & Micene ie laiſſay Elide & Piſe, & comme là i'adoray vne deité humaine, auec tout ce que i'enduray en ceſte ſeruitude, ce te ſeroit choſe trop ennuyeuſe de l'entendre, & à moy trop triſte de te le raconter. Seulement ie te diray que ie perdy & ma peine & mon temps: i'eſcriuy, ie pleuray, ie chantay, ie bruſlay, ie gelay, ie couru, ie m'arreſtay, i'enduray, ores triſte, ores ioyeux, ores haut, ores bas, ores meſpriſé, ores chery. Et tout ainſi que le fer Delphique eſt employé tantoſt pour quelque haute entrepriſe, tantoſt pour vn ouurage bas, ainſi ie n'ay craint danger quelconque, ni euité aucun trauail: I'ay tout fait & n'ay rié aduancé. Pour changer de lieu, d'eſtat, de vie, de penſer: de façons & de poil, ie n'ay pas changé de fortune. Ie recognu en fin & regretté ma liberté premiere. Et apres tant de peine laiſſant Argos & les grandeurs remplies des miſeres, ie retournay de Piſe en ma maiſon premiere, où graces à Dieu, ie fis acqueſt de mon cher

Myrtil, consolation de tous mes ennuis passez.

Vr. O mille & mille fois bien-heureux est celuy
Qui refrene si bien ses pensers auiourd'huy
Que par vne esperance en vain immoderee
Il ne perde le fruit d'vne aise temperee.

Car. Mais qui auroit pensé deuenir à neant au milieu des grandeurs, & appauurir entre les richesses? Moy i'estimois qu'aux royales maisons les personnes fussent d'autant plus humaines que plus elles auroient d'abondance, pour estre l'humanité vn ornement si rare. Mais Vranio, ie trouuay bien tout au contraire, gens de nom, & de parler courtois, mais chiches de plaisirs & de secours, vne gent ennemie qui fait bon visage, mais plus fiere cent fois & enflee que la mer, gent seulement d'apparence: où si tu apperçois vn bon visage, tu trouueras apres vn esprit plein d'enuie, & en vn regard droit vne ame de trauers: & lors moins d'asseurance quand l'accueil est plus doux. Ce qui ailleurs est vertu, est vice en ce lieu là: pieté sincere, foy inuiolable, & vne vie de main & de cœur

innocēte, leur restēt vne abiection, folie d'vn cœur pusillanime, & vanité digne de risee, tromper, mentir, fraude, larcin, rapine reuestuë de pitié, & s'accroistre auec la perte & la ruine d'autruy, & s'honorer par l'infamie des autruy, sont les vertus de ceste gent perfide. Il n'y a merite, il n'y a valeur, ni respect d'aage, de degré, ni de loy: ni de frain de honte, ni respect de l'amour & du sang, ni souuenance du bien fait. Bref il n'y a chose si venerable, si sainte & iuste qui ne soit violee par ceste cupidité ambitieuse d'honneur par ceste faim d'auoir insatiable. Or moy qui ay tousiours vescu par ruse, & ignorant de leurs pratiques: qui ay tousiours porté escrit sur le front ma pensee, auec vn cœur ouuert: ie te laisse à penser si i'ay esté la butte où l'enuie a descoché les plus poignants traicts de sa malice.

Vr. *Qui pourra se vanter d'estre heureux*
sur la terre,
Se. l'enuie à vertu fait si mortelle guerre?

Cor. Mon cher Vranio. Si depuis le iour que ma Muse passa d'Elide en Ar-

gos, i'eusse eu autant de loisir de chanter que i'eu tousiours d'occasion de gemir, i'eusse chanté peut estre d'vn si haut stile les armes, & les honneurs de mon maistre, qu'ores Achille n'auroit point d'occasion d'enuier la haute trompette d'Homere, & ma partie mere des infortunez Cygnes, seroit bien par moy enuironnee du second laurier. Mais auiourd'huy (ô siecle trop humain) l'art de poëtiser c'est fait trop mal-heureux.

Doux repas, doux repos, & doux repaire encore,
Cerchent les Cygnes doux, dont le doux chant s'honore,
Et auec les soucis dans nos cœurs enfermez,
Aux sommets de Parnasse on ne monte iamais:
Qui combat son destin & la dure disette,
On deuient enroüé & sa langue est muette.

Mais il est tantost heure de recercher Myrtil. Or bien que ie trouue ce pays tout changé & tout autre qu'il souloit estre, si qu'à peine en iceluy puis-ie recognoistre l'Arcadie, auec tout cela neantmoins vien ioyeusement Vranio.

Adresse au voyageur qui à langue ne manque.

Mais ce ne sera point mal fait qu'à ces prochaines maisons estans las comme tu es, tu demeures à te reposer.

ACTE CINQVIEME.

SCENE II.

Tityre. *Le Messager.*

QVe regretteray-ie de toy premierement, ma fille? sera-ce ta vie ou ton honneur? Ce sera ton honneur & non ta vie: car tu es nee d'vn pere mortel, mais non d'vn pere infame. Et au lieu de ta vie ie regretteray la mienne, reseruee pour voir auiourd'huy en toy esteint & la vie & l'honneur. O Montan, Mõtan! cõme par tes beaux oracles mensongers, & par ce beau superbe cõtẽpteur d'amour & de ma fille, tu l'as cõduite à telle fin? Que bien plus certains sont auiourd'huy mes oracles que non pas les tiens.

Le Mess. S'il n'est mort ou que les vents ne l'ayent emporté en l'air, ie le deurois auoir trouué. Mais le voila: si ie ne me trompe, quand moins ie l'ay pensé trouuer. O pauure vieillard malheureux? trouué trop tard pour moy & pour toy trop tost? quelle nouuelle ie t'apporte.

Tit. Que portes-tu en la langue? Le

cousteau possible qui a esgorgé ma fille.

Le Mes. Non pas cela du tout, mais peu s'en faut. Mais comment l'as-tu peu sçauoir par autre voye, & si tost?

T*it.* Elle vit donc encore?

Le Mes. Elle vit, & est en ses mains de mourir ou de viure.

T*it.* Beny sois-tu, tu m'as remis de mort à vie? mais comment n'est elle hors de dãger s'il est en elle de ne mourir point?

Le Mes. Pour ne vouloir pas viure.

T*it.* Elle ne veut pas viure, & quelle folie la peut induire à mespriser la vie?

Le Mes. La mort d'vn autre: & si tu ne la viens d'esmouuoir, elle y est tellemét resoluë que tout autre perd son téps & ses paroles pour l'en destourner.

T*it.* Que differons-nous? Allons.

Le *Mes.* Vous n'auez point encore de haste: les portes du téple ne sont ouuertes, vous n'ignorez pas qu'il n'est permis qu'aux prestres de mettre le pied sur le sueil sacré, iusques à tant que la victime ordonnee sorte pour estre presentee aux autels.

T*it.* Et si cependant elle mettoit a effeit ceste estrange deliberation?

Le Mess. Elle ne ſçauroit ; car elle eſt gardee.

Tit. Conte moy cepẽdant comme tout s'eſt paſſé, & fay que i'entende la verité ſans déguiſement.

Le Meſſ. Arriuee qu'elle eſt deuant le Preſtre: ſpectacle plein d'horreur? Ta deplorable fille qui euſt tiré vne ſource de larmes non ſeulement des aſſiſtans, mais des colonnes meſme du temple, & des pierres plus dures qu'on euſt dit auoir ſentiment, fut quaſi en vn meſme inſtant accuſee, conuaincuë & condamnee.

Tit. Pauure fille! pourquoy ſi ſoudain?

Le Meſ. Pource que les preſomptions eſtoiẽt beaucoup plus fortes que ſes deffences: & vne certaine Nymphe qu'elle appelloit à teſmoin de ſon innocẽce ne ſe trouuoit lors, & n'y euſt perſonne qui en peuſt dire nouuelles. Cepẽdant les ſignes horribles & les accidẽs mõſtrueux pleins d'eſpouuentemens & d'horreur qui eſtoient au temple, ne permettoient plus lõg delay: ſignes d'autãt plus eſtrãges à nous, qu'ils eſtoiẽt plus nouueaux, & iamais veus depuis le iour que l'ire celeſte, vengereſſe des amours trahis du grand preſtre Aminte, fut occa-

sion de nostre misere. La Deesse sue du sang, la terre tremble, la grotte sacree resonne & retentit de hurlemés extraordinaires, & funestes gemissemens, outre ce qu'il s'en exhalle vn air si infait, que ie ne pense point que de la bouche mesme d'enfer il en sorte vne plus puante. Desia le prestre s'aprestoit en sacré appareil pour conduire ta fille à vne cruelle mort, quand Myrtil la voyant en tel estat (ô que tu oyras vne chose estrange) s'offrir de luy donner la vie aux despens de sa mort, s'escriant à haute voix : Desliez ses mains vous autres. Ah liens indignes ! & au lieu de celle qui deuoit estre victime de Diane, menez moy aux autels oblation d'Amarillis.

Tit. O acte vrayement d'amant fidelle & de cœur genereux!

Le Mess. Or oyez merueille. Celle qui auparauant se trouuoit si saisie de l'honneur deuenãt lors aux paroles de Myrtil toute chãgee d'vn grand courage respõdit ainsi. Estimerois tu bien Myrtil, que tu peusses dõner la vie par ta mort à celle qui ne vit que par toy? Miracle desraisonnable? Sus sus ministres, qu'attend

lon plus? Menez moy desormais aux autels. Ie ne requiers telle pitié (dit lors Myrtil) Retourne cruelle Amarillis, car ceste tienne pitié impitoyable offense la plus saine partie de moy. C'est à moy de mourir. Ains c'est à moy (respond Amarillis) qui par la loy suis condamnee, & là se debattoit entr'eux, cõme si la mort eust esté vne vie, & la vie vne mort. O ames genereuses! ô coulpe digne d'honneur perpetuel! ô vif, & morts glorieux amans! Si i'auois autant de lãgues & autant de voix qu'il y a d'estoilles aux Cieux & de sable en la mer, toutes empliroyent leur son, & leurs paroles pour celebrer à plain vos belles loüãges. Fille du Ciel, grande Deesse, qui desrobes au temps les actions des hommes, pren ceste belle histoire & escri en lettre d'or sur vn dur diamant la pieté haute de ces deux amans. inuc

Tit. Mais quelle fin en eut ençor ce debat de mort?

Le Mess. Myrtil vainquit, guerre esmerueillable! où du viuant le mort eut victoire d'autant que le prestre dist à ta fille, Appaise-toy Nymphe: pource que celuy ne peut eschapper pour vn autre qui

s'est offert à la prescription de la loy. Puis il commanda que mort pour vn autre, ainsi de nous la fille fust bien gardee, de peur que la douleur extresme ne la forçast au desespoir. Voila en quel estat estoient les choses lors que Montan m'enuoya te cercher.

Tit. En somme il est bien certain que

Plustost sans fleurs on verra le riuage,
Plustost les bois se verront sans fueillages
Quand le Printemps reuest sa nouueauté,
Que sans amours vne ieune beauté.

Mais si nous demeurons tousiours ici, comment sçaurons-nous l'heure qu'il faut aller au temple?

Le Mes. Icy mieux qu'en lieu du monde: car voicy iustement le lieu où se doit amener ce bon berger pour estre offert en sacrifice.

Tit. Et pourquoy non au temple?

Le *Mes.* Pource qu'on donne la peine où s'est fait la faute.

Tit. Et pourquoy non dans la cauerne, si la faute y fut faite?

Le *Mes.* Pource qu'à Ciel descouuert il conuient sacrifier.

Tit. Et d'où as-tu sçeu ces mysteres?

Le mes. Du principal ministre qui dit

l'auoir ainsi entendu de l'antique Tirenio, lors que le loyal Aminte & la desloyale Lucrine furent sacrifiez : mais il est temps de s'en aller, vois-tu commēt la pompe solemnelle descend dans la plaine? Il sera bon que pour voir ta fille nous nous acheminions au temple par vn autre chemin.

ACTE CINQVIESME.

SCENE III.

CHOEVR des Bergers.
CHOEVR des Prestres.

Montan. *Myrtil.*

O *Du grand Iupiter la fille!*
O de Phœbus la sœur gentille,
Qui au monde aueugle reluis
Le flambeau plus rare des nuicts.
Ch. des Prest. *Deesse qui de ta lumiere*
Temperes l'ardeur de ton frere,
Et fais que nature produit
Le rare present de son fruit.
Tu remplis l'air, la terre & l'onde
D'vne multitude feconde
D'arbres, d'animaux, & aussi

D'humains qui respirent ici.
Comme tu fais l'ardeur extréme,
Esteint le courroux de toy-méme.
Efface le dueil & l'ennuy
Que plaint l'Arcadie auiourd'huy.

Mon. Dressez desormais les autels, sacrez ministres: & vous Bergers deuots à Diane, reiterans vos cantiques inuoquez moy son saint nom.

Ch. des B. *O du grand Iupiter la fille!*
O de Phœbus la sœur gentille,
Qui au monde aueugle reluis
Le flambeau plus rare des nuicts.

Mon. Retirez-vous à quartier, Bergers, & vous mes gens n'approchez de ce lieu que ie ne vous appelle moy mesme. Genereux adolescent, qui pour donner la vie à vn autre, abandonnes la tienne, tu dois mourir bien cõsolé. Toy d'vn brief souspir qui sembles mort aux ames viles tu te desrobes, immortel à ta mort. Car quand l'aage enuieuse apres mille & mille ans, aura esteint, comme c'est sa coustume, tant de noms glorieux tu viuras alors, tu viuras, vif exemplaire de loyauté.

ré. Mais puis que la loy le requiert ainsi, que tu meures victime muette, premier que tu ployes les genoux, si tu as quelque chose à dire ici, dy la maintenant puis te tais.

Myr. Mon pere (car ie me console de t'appeller ainsi, bien que i'aye à mourir de ta main) ie laisse mon corps à la terre, & mon ame à celle qui est ma seule vie. Mais las! s'il aduient qu'elle meure (comme elle menace de faire) helas! quelle partie restera viue de moy? ô que la mort me sera douce si seulemét meurt de moy ce qu'il y a de mortel en moy: car ce n'est point mon ame qui desire mourir. Mais neantmoins si celuy merite quelque grace qui meurt pour vne pieté extréme: fay en sorte, pere debonnaire, qu'elle ne meure point & qu'en cette esperance ie passe d'ici à meilleure vie. Que mon destin se contente de ma mort, & s'estouffe auec mon tourment. Mais quand ie seray mort, qu'il me permette au moins que ie viue en mon ame separee de ses membres auec elle conioint, puis qu'en viuant ne m'a esté permis de nous vnir.

Mon. A peine puis-ie contenir mes larmes.

Dieux! que fragile est l'humaine nature?

Mon fils pren courage, tout ce que tu desires ie le promets, & te le iure par ma teste: & pour gage en voila la main.

Myr. Ores ie meurs bien consolé, & bien consolé encores ie viens vers toy Amarillis? Reçoy tõ pauure Myrtil, reçoy l'ame de ton loyal Berger. Voila que ie ploye les genoux à la mort, voulant finir ma vie & mes paroles par le beau nom que i'ay tant aimé. Et me tais.

Mon. Qu'on ne differe plus, sacrez ministres, esleuez la flamme de bitume de bon odeur, & y respandans myrrhe, & encens tirez en vne vapeur qui monte là haut.

Ch. des B. O du grand Iupiter la fille!
O de Phœbus la sœur gentille,
Qui au monde aueugle reluis
Le flambeau plus rare des nuicts.

ACTE CINQVIEME.

SCENE IIII.

Carino. *Montan*. *Nicandre*. *Myrtil*. *Cœur* des Bergers.

QVi vit oncq' habitans si rares où il y a tant de maisons, mais si ie ne me trompe en voila l'occasion. Voy les là tous en vn monceau. Quelle trouppe & combien grande, comme elle est riche! comme elle est solemnelle! On fait là sans doute quelque sacrifice.

Mon. Cà Nicandre, ça ce vase d'or, où est la douce liqueur de Bacchus.

Nic. La voila.

Mon. Ainsi le sang innocent amolisse ton cœur, ô sainte Deesse comme ceste liqueur versee amortit la braise ardente de ces foyers. Remets le vase d'or & me donne la couppe d'argent.

Mon. Ainsi s'esteigne l'ire qu'alluma en ton cœur la desloyalle Nymphe cõme ceste eau tombant esteint la flamme;

Nic. La voila.

Car. C'est bië certes vn sacrifice, mais ie n'y voy point de victime.

Mon. Voila tout preparé, reste seulement la fin: donne moy ce glaiue.

Car. Voy-ie point là, ou si ie m'abuse, vn certain qui par derriere ressemble à vn homme qui a les genouïls flechis en terre? Seroit-il bien luy la victime? O pauure! ce l'est pour certain, & ià le prestre à la main sur sa teste. Miserable patrie, n'as tu point encore depuis tant d'annees appaisé le courroux du Ciel?

Ch. des B. O du grand Iupiter la fille!
O de Phœbus la sœur gentille,
Qui au monde aueugle reluis
Le flambeau plus rare des nuicts.

Mon. Vangeresse Dame qui punis en nous d'vn chastiement public l'offence particuliere (ton plaisir est tel, & peut estre est il estably ainsi dans l'abysme immuable de la prouidence eternelle.) Puis que le sang coulpable de l'infidelle Lucrine n'a sçeu encore esteindre ce feu ardant de la iustice toute alteree de no-

ſtre ſang. Boy ceſte innocente victime volontaire & amant non moins qu'Aminte loyal qu'à ce ſacré autel, i'immole en ta vengeance.

Ch. des B. O du grand Iupiter la fille!
O de Phœbus la ſœur gentille,
Qui au monde aueugle reluis
Le flambeau plus rare des nuicts.

Mon. Hé! Dieu que ie me ſens maintenant attendrir le cœur de cõmiſeration qui me lie tous les ſens d'vn eſtonnemét extraordinaire: il ſemble que mon cœur n'oſe, & que ma main ne puiſſe ſouleuer ce grand couſteau.

Car. Ie voudrois fort voir au viſage ce pauure mal-heureux, & puis m'en aller: car ie n'ay pas le cœur de voir telle cruauté.

Mon. Mais qui ſçait s'il eſt licite de conſacrer vne offrande humaine regardant le Soleil, bien qu'il tire au couchãt? & que ce ſoit la cauſe qui debilite en moy la force de l'eſprit & du corps? Tourne toy quelque peu, & dreſſe ta face mourante vers la montagne.

Car. O moy miserable! que voy-ie? n'est-ce pas là mon fils? n'est-ce pas là mon cher Myrtil?

Mon. Ie ne puis bien maintenant.

Car. C'est trop luy mesme!

Mon. Et mesure mon coup.

Car. Las! que fais-tu, sacré ministre?

Mon. Mais toy homme prophane, pourquoy retiens-tu le cousteau? & oses mal aduisé, mettre içy la main temerairement?

Car. Myrtil mon plus cher bien, te deuoy-ie embrasser en si triste estat?

Nic. Va t'en à la mal-heure vieillard presomptueux & inconsideré.

Car. Ie ne l'eusse iamais creu.

Nic. Retire toy, te di-ie, car il n'est point licite de toucher d'vne main polluë vne chose voüee aux Dieux.

Car. Ie suis aimé des Dieux aussi bien qu'vn autre: sous leur conduite ie suis ici arriué.

Mon. Tay toy Nicandre, oyons-le premierement, & puis qu'il s'en voise.

Car. De grace! courtois ministre! auant que le coup se desserre sur la teste de cet adolescent, di moy ie te prie pourquoy

c'est qu'il meurt le miserable: ie t'en requiers au nom de celle grand Deesse que tu adores.

Mon. Tu me coniures par telle deité que ie serois meschant si ie le refusois? Mais que t'importe cela?

Car. Plus que tu ne penses,

Mon. Pource qu'il s'est offert de luy mesme à mourir pour vn autre.

Car. Il meurt doncques pour vn autre? Ie pourray donc bien mourir pour luy. Ah! dresse ton coup ie te prie, sur ce chef ià caduc qui s'offre volótiers pour le fié.

Mon. Amy, tu ne sçay, que tu dis.

Car. Pourquoy me denie lon ce qu'on luy a accordé?

Mon. Pource que tu es estranger.

Car. Et si ie ne l'estoy point?

Mon. Encore ne le pourrois-tu faire, car celuy ne sçauroit eschapper pour vn autre, qui pour vn autre s'est offert à la mort. Mais dy moy encor qui tu es, si ainsi est que tu ne sois estranger : car à l'habit tu me sembles Arcade.

Car. Aussi suis-ie Arcade.

Mon. Si ne me souuiens-ie point de t'auoir iamais veu en ces quartiers ici.

Car. Si suis-ie pourtant natif de ce pays & pere de ce pauure ieune homme.

Mon. Toy pere de Myrtil? tu viens bien à propos pour toy, & mal à propos pour nous autres. Sus retire toy viste, car l'affection paternelle rendroit peut estre inutile & sans fruict nostre sacrifice.

Car. Ha! si tu estois pere.

Mon. Ie le suis veritablement, & pere encor d'vn fils vnique, voire bon pere. Neantmoins, quand ce chef ici seroit celuy de mon Siluio, ie ne serois moins disposé à faire de luy ce qu'il me faut faire du tien.

Car du sacré manteau trop indigne ie tien
Cil qui pour le public ne se deuest du sien.

Car. Que ie le puisse baiser au moins auant qu'il meure.

Mon. Encores moins cela.

Car. Hé mon enfant! mon sang? es-tu bien si cruel encores que tu ne respondes point à ton triste pere?

Myr. De grace, mon pere, appaise toy desormais.

Mon. Chetifs que nous sommes; ce sa-

crifice est pollu. O Dieux?

Myr. Car ie ne pouuois employer plus dignement la vie que tu m'as donnee.

Mon. Ie me doutois tousiours bien que aux larmes paternelles cestuy-ci rompoit le silence.

Myr. Mal-heureux? quelle faute ay-ie faite? Ah! la loy de se taire m'est sortie de l'esprit?

Mon. Mais qu'atten lon plus? Sus sus ministres reconduisez-le au temple, & que derechef en la chambre sacree se repreigne de luy le vœu volontaire. Puis retournant icy reprenez derechef pour nouueau sacrifice nouuelle eau, nouueau vin, & nouueau brasier. Sus depeschez vous tost, car ià le Soleil se baisse.

ACTE CINQVIESME.

SCENE V.

Montan. Carino. Damette.

Mais toy vieillard importun tu dois bien rendre graces à Dieu de ce que tu es pere, car sans cela ie te ferois

t'en iure par ceste teste sacree) sentir au-iourd'huy combien peut le courroux en moy: puis que tu as sçeu si mal vser de la patience que i'ay euë de toy? Sçais-tu point que ie suis? Sçais-tu point que ie gouuerne icy d'vne seule baguette les choses diuines & humaines?

Car. Pour demander mercy le Prince ne s'offence.

Mon. I'ay par trop enduré de toy, c'est pourquoy tu es deuenu insolent, & ne recognois pas que *(cuit,*

D'autant plus que nostre ire en nostre ame se
Et tant plus elle tarde, & tant plus elle nuit.

Car. *L'ire ne fut iamais en vn braue courage,*
Vn courroux forcenant, vne boüillante rage:
Ains vn air genereux qui nos ames esmeut,
Quand auec la raison s'vnir plus elle veut:
Luy resueille sa force, & la rend plus hardie
Aux belles actions qui honorent la vie.

Donc si ie ne trouue grace deuant toy octroye moy au moins que ie trouue iustice: ton deuoir t'y oblige, & ne me le sçaurois desnier.

Celuy n'est du tout franc d'obeir à la loy
Qui aux autres la donne, & plus tu vois en toy

De pouuoir sur autruy, plus il faut que tu rende
La iustice à celuy qui de toy la demande.

Voila que ie te la demande, si tu ne me la veux faire, fais-là à toy-mesme: car le faisant mourir tu n'es pas iuste.

Mon. Et comment ne suis ie pas iuste? fay que ie l'entende vn peu.

Car. N'as-tu pas dit tantost qu'il n'estoit pas loisible de sacrifier vn homme estranger?

Mon. Ie l'ay dit voirement, & ay dit ce que le ciel ordonne.

Car. Si est-ce que celuy que tu veux sacrifier est estranger.

Mon. Et comment estranger, n'est-il pas ton fils?

Car. Cela te suffise, ne t'en enquiers plus auant.

Mon. C'est peut estre d'autant que tu ne l'as engendré ici.

Car. *Cil ne sçait moins souuent qui en veut trop entendre.*

Mon. Lon a en ceci esgard à l'origine, non pas au lieu.

Car. Pource que ie ne l'ay pas engendré, ie l'appelle estranger.

Mon. Quoy? c'est ton fils & tu ne l'as pas engendré?

Car. Et si ie ne l'ay pas engendré, il ne peut donc point estre mon fils?

Mon. Ne m'as-tu pas dit qu'il estoit né de toy?

Car. I'ay dit qu'il estoit mon fils, mais non pas qu'il fust né de moy.

Mon. L'extréme douleur t'a fait perdre le sens.

Car. Ie ne sentirois point de douleur, si i'auois perdu le sens.

Mon. Si ne peux-tu eschapper d'estre insensé ou malicieux.

Car. Comment peut loger la malice auec la verité?

Mon. Comment peut estre fils, quelqu'vn & ne l'estre pas?

Car. Il peut bien estre fils d'affection, non de nature.

Mon. S'il est ton fils, il n'est donc pas estranger, & s'il ne l'est point aussi, tu n'as que debattre: par ainsi te voila conuaincu, soit que tu sois pere, soit que tu ne le sois pas.

Car. Celuy qui est de paroles vaincu,
De verité n'est tousiours conuaincu,

Mon. Celuy qui est en paroles contraire,
Est conuaincu & ne le croit-on guere.

Car. Tu ne fais point selon raison, ie te le dis encore vn coup.

Mon. Dessus ma teste & celle de mon fils tombe cette iniustice.

Car. Tu t'en repentiras toy mesme, si tu ne m'empesches mon office. I'appelle à tesmoin les Dieux & les hommes?

Mon. Tu reclames les Dieux, & tu les offenses.

Car. Puis donc que tu ne me veux pas entendre, le Ciel m'entende & la terre: Que la grande Deesse que i'adore ici m'entende, que Myrtil est estranger & n'est point mon fils, & que tu prophanes le saint sacrifice.

Mon. Dieu me vueille tirer de cet importun: Qui est donc son pere s'il n'est pas ton fils?

Car. Ie ne t'en puis que dire, bien sçay ie que ce n'est pas moy.

Mon. Voy comme tu vacilles: mais est il de ta lignee?

Car. Ny cela aussi.

Mon. Pourquoy l'appelles-tu donc ton

fils?

Car. Pource que dés le premier iour que ie l'eu iusques au iour d'apresent ie l'ay tousiours tenu comme fils, & comme tel esleué & carressé en ma maison.

Mon. L'as-tu acheté? l'as-tu enleué? d'où l'as-tu?

Car. Ie l'eu en Elide, & de don gratuit que m'en fit vn homme estranger.

Mon. Et d'où l'eut cet estranger?

Car. D'vn dō que ie luy en auois fait.

Mon. Tu apprestes à se fascher & à rire tout en vn instant. Tu as doncques eu en don ce que tu auois donné?

Car. Ce qui estoit sien ie luy donnay, & apres il m'en fit present.

Mon. Et toy (puis que tu m'ameines auiourd'huy à en conter auec toy) d'où est-ce que tu l'auois eu?

Car. Peu auparauant ie l'auois trouué par fortune à l'emboucheure du fleuue Alphee en vn buisson de myrrhe, & à cette occasion ie le nommay Myrtil.

Mon. Que tu fains bien des fables, & tes agences comme tu veux: Vos bois n'ont-ils point de bestes sauuages?

Car. Et quoy doncques?

Mon. Commẽt ne l'ont-elles point deuoré?

Car. Vn impetueux torrent l'auoit iettée en ce buiſſõ, & le laiſſa là au ſein d'vne petite iſlette qui le deffendoit de l'eau qui l'enuironnoit toute.

Mon. Tu en files bien là des menſonges & des contes. Et l'eau luy fut ſi pitoyable qu'elle ne le ſubmergea point. Les fleuues en ton pays ont donc la diſcretion de nourrir les enfans.

Car. Il eſtoit dedans vn berceau comme en vne petite naſſelle qui eſtoit enuironnee de ces matieres que les torrẽs amaſſent touſiours, & l'auoit comme par hazard porté dans ce buiſſon.

Mon. Il eſtoit dans vn berceau?

Car. Dans vn berceau.

Mon. Petit enfant en maillot?

Car. Et bien ioly certes.

Mon. Et cõbien y a-il que cela arriua?

Car. Il peut bien y auoir dixneuf ans depuis que le grand deluge aduint : il en a autant iuſtement.

Mon. Quel friſſon ſens-ie couler dans mes os?

Car. Il ne ſçait plus que dire.

Façon superbe, aux grands trop ordinaire,
De ne ceder voyant bien le contraire,
Et de penser deuancer de raison
Comme de force & grandeur de maison.

Certes il est conuaincu, & encores il s'en fasche, si ie puis bien comprendre ce qu'il marmotte entre ses dents : car quelque apparence qu'il y ait de verité, encore voudroit-il bien couurir la faute de son obstination.

Mon. Mais quel droit auoit en cest enfant cest homme dõt tu me parles? estoit ce son fils?

Car. Ie ne t'en puis que dire.

Mon. N'auois-tu point eu parauãt autre plus grande cognoissance de luy?

Car. Ie ne sçaurois vous respondre à tout belles nouuelles!

Mon. Le cognoistrois-tu bien?

Car. Ouy si ie le voyois. C'est vn berger assez rustaud de façon & d'habit, de moyenne stature, de poil noir, de barbe touffuë, & de sourcils espais.

Mon. Venez-çà tous tant que vous estes bergers & valets de ma maison.

Da. Nous voicy tous.

Mon. Or considere à qui plus de ceux

ci ressemble l'homme dont tu me parles.

Car. Celuy qui parle à toy non seulement luy ressemble, mais c'est vrayemét luy-mesme : & ne me semble nullement changé depuis vingt ans: vn seul poil ne luy est blanchi, & moy ie suis deuenu tout blanc.

Mon. Retirez-vous tous à quartiers. Toy Damette demeure ici auec moy. Vien ça, cognois-tu bien cettuy-ci?

Da. Il me semble qu'ouy, mais ie ne puis dire d'où, ni comment.

Car. Ie le feray bien souuenir de tout.

Mon. Laisse-moy premier parler auec luy, & ne te soit ennuyeux de t'esloigner vn peu.

Car. Ie feray volontiers tout ce qu'il te plaira.

Mon. Or respons moy Damette, & garde bien de me mentir.

Car. Que sera-ce ceci? bons Dieux!

Mon. N'y a-il pas vingt ans que retournant de recercher mon fils, que le torrent emporta auec son berceau, tu me dis que tu auois recerché toutes les contrees où passe le fleuue Alphee, & que tu n'auois rien gagné?

Da. Pourquoy me le demandes-tu?

Mon. Respons seulement à cela: Ne me dis-tu pas que tu ne l'auois sçeu trouuer?

Da. Ouy ie le dis.

Mon. Or quel enfant est-ce que tu donnas en Elide à cettuy qui t'a recognu ici?

Da. Il y a vingt ans, & tu veux qu'vn vieillard se ressouuienne de si lõg temps?

Mon. Il est bien aussi vieil que toy, & s'il s'en ressouuient.

Da. Tant plustost il radotte.

Mon. Nous le verrons bien tantost, où es-tu ho, estranger?

Car. Me voici.

Da. Fusse-tu aussi auant sous terre!

Mon. Dy moy, n'est-ce pas le pasteur qui te fist le present?

Car. C'est luy pour vray.

Da. De quel present parles tu?

Car. Ne te souuient-il point qu'au tẽple de Iupiter Olympique apres auoir eu la responce de l'oracle, & toy estant prest de partir, ie vins à toy & te demanday les enseignes de ce que tu recerchois & que tu me les donnas: Au partir de là ie te conduisy en ma maison, où tu trouuas l'ẽfant au berceau lequel tu me don-

nas en don?

Da. Que veux tu dire par cela?

Car. Or cest enfant que tu me donnas lors, & que i'entretins pres de moy cõme mon fils: c'est ce pauure garçon que tu vois à l'autel pour estre sacrifié.

Da. O force du destin!

Mon. Tu te feins encores? Dis-moy seulement si tout ce qu'il t'a dit est vray?

Da. Aussi bien fussay-ie mort, comme ce qu'il dit est vray.

Mon. Cela t'auiẽdra certes si n'auoües le reste. Qu'est-ce qui te meut encore de donner à autruy ce qui n'estoit pas à toy?

Da. De grace mon maistre ne t'en enquiers plus auant pour l'honneur de Dieu, & cela te suffise.

Mon. Cela m'en fait auoir plus d'enuie: encores tu me fais attendre? Encores tu ne parles point? C'est fait de toy ie t'asseure si ie te le demãde encores vn coup.

Da. Ce fut que l'oracle m'auoit predit que si l'enfant retournoit chez son pere qu'il courroit fortune d'estre occis de sa main.

Car. Cela est tout certain, car ie m'y

trouuay present.

Mon. Helas le tout n'est que trop manifeste : le cas ne se void que trop à l'œil & puis auec le songe & le destin, & le fait se rapporte.

Car. Que reste il plus? veux tu preuue plus grande que ceste ci?

Mon. Helas i'en suis trop esclarcy, tu m'en as trop dit: i'en ay trop entendu. A la mienne volonté que i'eusse moins recerché, & que tu en eusses moins sçeu. O Carino, Carino, cõme i'eschange maintenant à toy ton mal & ta fortune, comme tes passions sont deuenuës les miennes, Cestuy-ci est mon fils, & fils trop mal-heureux de trop mal-heureux pere, fils dis-ie, plus cruellement sauué des ondes, que rauy d'icelles: puis que tu deuois tomber deuant les autels par les mains de ton pere, & baigner de tõ sang la terre de ton pays.

Car. Toy pere de Myrtil? O merueille, & en quelle façon l'as-tu perdu?

Mon. Il me fut emporté de ce deluge horrible dont tu parlois à ceste heure. O bien aimé gage, tu fus sauué alors que ie te perds maintenant pource que ie t'ay

trouué.

Car. O prouidence eternelle, de quel haut conseil as-tu tenu suspens iusques icy tãt d'accidens estranges pour les faire apres eschoir en vn moment? Tu as bien conçeu des choses grandes, Tu es bien enceinte d'vn parc monstreux, Tu enfanteras pour certain, ou grand bien, ou grand mal.

Mon. C'a esté certes ce que vouloit dire mon songe. Songe abuseur, trop veritable au mal, mais au bien trop menteur, Ce fut bien là ceste extraordinaire pitié, ce tremblement soudain qui saisit tous mes membres lors que ie prins le glaiue en main: la nature ayant horreur d'vn coup si cruel, fait par la main d'vn pere abominable.

Car. Mais quoy? tu veux donc donner fin à si horrible sacrifice?

Mon. Par autre main que la mienne ne doit cheoir deuant ces autels aucune victime humaine.

Car. Comment? le pere donnera donc la mort au fils?

Mon. Nostre loy le commande ainsi. Et quelle sera la charité si grande qui

pardonnera à autruy si le loyal Aminte ne se pardonna pas?

Car. O destin mal-heureux où m'as-tu amené?

Mon. A voir la pieté extresme de deux pauures peres deuenuë homicide la tiéne vers Myrtil, la miéne vers les Dieux. Tu l'as pensé sauuer à renier son pere, & tu l'as perdu : & moy recerchant & pensant d'occire ton fils, ie retrouue le mien & l'occi miserable.

Car. Voila l'horrible monstre que enfante le destin: ô cruelle aduenture? O Myrtil ma vie, Hé! est-ce que l'oracle m'auoit predit de toy? Est-ce ainsi que mő pays me réd heureux? O fils, fils, l'appuy & l'esperance de ce pauure vieillard vn temps fut, maintenãt le dueil & la mort.

Mon. Laisse moy ces larmes Carino, car c'est à moy de pleurer mon sang. Helas pourquoy mon sang si ie le dois respandre? Fils miserable, pourquoy t'ay-ie engédré? pourquoy es-tu né au mõde? L'õde pitoyable te sauua dõc la vie, afin que ton pere plus cruel cét fois te l'ostast? ô grãds Dieux immortels sans le vouloir desquels vne seule onde de la mer ne se

meut, vn seul vent dedans l'air, vne seule fueille en la terre, quel peché si mortel ay ie commis contre vous, pour estre digne de tomber auec ma semence sous le courroux du Ciel? Mais si i'ay offensé qu'a offensé mõ fils? que ne luy pardonnes-tu? & me foudroyant d'vne seule haleine de ton ardent courroux ne m'occis tu, Iupiter? Mais si les dards me manquent, mon fer ne me mãquera point. Ie renouuelleray d'Aminte le douloureux exemple, & verra le fils son pere mort premier que le pere tuë de sa main son fils. Meurs donc Montan, meurs auiourd'huy. C'est à toy, c'est à toy. O Dieu (diray ie) du Ciel ou de l'enfer, qui agitez de douleurs mon ame desesperee. Voila vostre fureur ià conceuë. Puis qu'il vous plaist ainsi, ie ne desire autre chose que la mort, ie n'ay autre desir que ma fin: vn funeste desir occupe tous mes sens, & semble me pousser à la mort, à la mort.

Car. O pauure bon homme! comme la plus grande lumiere offusque la moindre: ainsi la douleur que ie ressens de ton mal a presque esteint la mienne: tu es certes bien digne de pitié.

ACTE CINQVIESME.

SCENE VI.

Tirenio. Montan. Carino.

HAste toy mon enfant, vas d'vn pas ferme, afin que ie te puisse suiure, & que ie ne tresbuche point de mon pauure pied infirme & aueugle parmi ce chemin raboteux & rompu. Tu es son œil comme ie le suis à ton esprit, & quand tu seras arriué deuant le prestre, demeure là.

Mon. Mais celuy que i'aperçoy là n'est ce pas nostre venerable Tirenio, qui bié qu'aueugle en ce monde voit tout ce qui est au Ciel? quelque grand cas l'ameine, car il y a fort long temps qu'on ne l'a veu sortir de la sainte cellule.

Car. Plaise à la souueraine bonté des Dieux qu'il arriue à bonne heure pour toy & à ta ioye.

Mon. Quelle nouueauté voy-ie ici pere Tirenio? toy hors du temple? ou vas-tu? que portes tu?

Tyr. Ie viens pour toy seul, i'apporte

chose

chose de nouueau & en recerche aussi.

Mon. D'où vient que tout l'ordre sacré n'est point auec toy? que tarde t'il? il ne viẽt point encor auec la victime expiee & auec tout le reste qui manque pour le sacrifice interrompu.

Tir. Que bien souuẽt des yeux l'aueuglement,
Ouure les yeux de nostre entendement:
Lors que nostre ame en soy toute amassee,
Donne a nos yeux des yeux clairs de Lyncee.
Il ne faut pas estimer de leger,
Que si grands cas soient venus sans iuger,
Que bien souuent la puissance diuine
Parmy les faits des terrestres chemine,
Les puissans Dieux n'habitans point çà bas,
Comme mortels leur langage n'ont pas:
Mais ce qu'on void de merueilleux au monde,
C'est de parler de leur bouche faconde.
Bien que le peuple estime ignarement
Que du destin tout vienne entierement,
Voila des Dieux les disertes harangues
Voila leur voix voila certes leurs langues
Muettes voire à l'oreille, & de son
Assez distinct à des gens de raison,
O quatre fois, voire si l'homme sage
Qui a ce don d'entendre ce langage.

Le bon Nicandre estoit là prest pour

M

menier l'ordre du ſacrifice comme tu luy auois ordonné: mais ie l'ay retenu pour vn nouuel accident ſuruenu au temple, qui eſt bien tel que quand ie viens à l'accoupler à celuy qui t'eſt arriué ce iourd'huy preſque en vn meſme temps, vn ie ne ſçay quoy d'eſperance inaccouſtumee, & de crainte tout enſēble me trouble l'entendement, que ie ne puis toutesfois entendre, & quand moins ie l'entēs, tant plus y recognois-ie vn plus grand preſage ou de bien ou de mal.

Mon. Ce que tu n'entens point ie l'entens trop miſerablement, & trop miſerablement ie l'eſpreuue auſſi. Mais di moy, y a-il quelque choſe qui ſoit cachee à toy qui peux penetrer les plus hauts ſecrets du deſtin?

Tir. O mon fils, ô mon fils.

Si l'vſage des propheties
Dependoit de nos volontez,
Ces dons ne ſeroient point contez
Comme des celeſtes parties.

Ie reſſens bien en mon eſprit troublé que le deſtin me cache la verité, & ſe reſerue en ſon ſein quelque grand ſecret d'importance, c'eſt la ſeule occaſion qui

m'a amené vers toy pour m'informer plus à plain qui est celuy qui s'est descouuert pere de ce garçon qui est destiné à la mort : si i'ay bien entendu le fait de Nicandre.

Mon. Tu le cognois trop. O qu'il te sera grief Tirenio quand tu sçauras qu'il t'est si cognu & si cher.

Tir. Ie loüe vrayement ta pieté, car c'est chose humaine d'auoir compassion des affligez, neantmoins fay en sorte que ie puisse parler à luy.

Mon. I'apperçoy bien maintenant que le Ciel tient en soy suspenduë la vertu prophetique qui souloit estre en toy. Ce pere que tu demandes, & auec lequel tu desires parler, c'est moy.

Tir. Toy pere de celuy qui est destiné pour victime à nostre grande Deesse?

Mon. Ie suis le miserable pere de ce fils miserable.

Tir. De ce berger fidelle qui pour donner à autruy la vie s'est offert à mort?

Mon. De celuy qui mourant fait viure, celle qui luy donne la mort, & mourir celuy qui luy a donné la vie.

Tir. Et cela se passe ainsi?

Mon. En voila le tesmoin.

Car. Ce qu'il t'a dit est tout vray.

Tir. Et qui es-tu toy qui parles?

Car. Ie suis Carino pere reputé iusques à present de ce ieune garçon.

Tir. Pourroit-ce bien estre ce tien enfant que le deluge t'emporta?

Mon. Tu l'as dit Tirenio.

Tir. Et c'est pour cela Montan, que tu te dis miserable pere?

Estrange aueuglement des hommes de ce monde,
En quel broüillats d'herreur, en quelle nuict profonde
Sont nos entendemens, ô Soleil radieux
Si de tes rayons clairs tu ne perses nos yeux?
Miserables mortels, quelle audace vous meine
De vous oster le cœur d'une science humaine?
Celle qui de par vous, void cognoist & entend
N'est pas vostre vertu : c'est du Ciel qu'elle pend:
C'est luy seul qui la donne, & sa puissance haute
Quand il luy plaist aussi semblablement nous l'oste.

O Môtan plus aueugle encore d'esprit que ie ne suis de veüe, quel enchâtement, quel demon t'esblouyst tellemét que s'il est ainsi que ce braue garçon soit né de toy, tu ne te laisses à toy mesme recognoistre, que tu es auiourd'huy le pere le plus heureux & le plus chery des Dieux de tous ceux qui engendrerent ia-

mais des enfans au monde? Voila le haut secret que me cachoit le destin : voila le iour heureux qu'auec tant de pleurs & effusion de nostre sang, nous auons attendu : voicy la fin de nos miseres. O Montan où es-tu? repren vn peu tes esprits, comment à toy seul est sorti de l'esprit l'oracle tant celebré, l'oracle fortuné qui est imprimé aux cœurs de toute l'Arcadie? comment auec l'esclair qui si inesperément te monstre auiourd'huy ton fils : n'entens-tu les propos de la voix celeste?

Plustost ne finira ce malheur homicide
Que deux races du Ciel iointes n'ayent esté.

Des larmes de ioye sortent de mon cœur en si grande abondance que ie ne puis parler.

Plustost ne finira,
Plustost ne finira ce mal-heur homicide
Que deux races du Ciel, iointes n'ayent esté,
Et que l'antique erreur de la femme perfide
D'vn fidelle berger paye la loyauté.

Or dy moy Montan, ce berger duquel il est parlé & qui deuoit mourir, n'est-il pas de race celeste estant yssu de toy? Amarillis aussi n'est-il pas d'extraction

diuine ? & qui penses-tu qui les ait assemblez qu'Amour? Ce fut des parens & par force que fut accordé en mariage Siluio auec Amarillis, & ce nœud amoureux qui les deuoit estraindre estoit autant esloigné que la haine & l'amour sont esloignez l'vn de l'autre? mais si tu examines le reste, tu verras appertement que la voix celeste s'entend du seul Myrtil. Mais pour Dieu quel exemple de loyauté depuis le fait d'Aminte, s'est veu iamais qui peust s'esgaller à cestuy ci ? Qui a voulu mourir pour sa maistresse depuis le temps du loyal Aminte, si ce n'a esté Myrtil ? C'est la pieté grande du berger fidelle, digne d'ennuller l'âtique erreur de la desloyale & miserable Lucrine : de cet acte admirable & estrange plustost que de sang humain s'appaise l'ire du Ciel, & se rend à la iustice eternelle ce que l'ouurage du sexe feminin luy auoit rauy. C'à esté l'occasion qu'il n'a peu si tost arriuer au temple pour renouueller son vœu, pource que tous les signes espouuentables cesserent. Maintenant l'eternel simulachre ne degouste plus de sueur de sang, la

terre ne tremble plus, la grotte sacree ne bruit plus, & ne s'en exhalle plus d'air puant, mais bien au contraire il en sort vne si douce harmonie, & vne odeur si aggreable que le Ciel mesme ne l'auroit d'auantage s'il pouuoit auoir voix ou haleine. O prouidence supresme! O Dieux souuerains! Si toutes mes paroles estoient ames, & toutes auiourd'huy ie les dediasse à vostre honneur, elles ne seroient point suffisantes pour vous rendre graces d'vn si signalé bien fait. Mais le plus humblement que ie puis, ô diuinitez celestes, ie les vous rẽds les genoüils fleschis en terre. O que ie vous suis redeuable de ce que ie vy auiourd'huy, i'ay ià passé cent ans de mon aage, & n'ay iamais sçeu ce que c'estoit de viure: ce iourd'huy seulement la vie m'a esté agreable. Ie commence à viure auiourd'huy: auiourd'huy ie renais. Mais pourquoy pers-ie temps auec toutes ces paroles, qui se doit employer à l'œuure? souleue moy, mon fils, car ie ne sçaurois soustenir sans toy ces pauures membres caducs.

Mon. Ie sens Tirenio, vne si grand' ioye

en mon cœur iointe à vne si estrange merueille, que ie suis joyeux & ne le suis point, mon ame confuse ne peut monstrer exterieurement ma ioye retenuë, tant vn grand estonnemẽt tient mes sens enserrez. O miracle celeste, ni iamais veu ci deuant ni jamais entendu, O faueur sans exemple, O pitié des Dieux singuliere, O bien-heureuse Arcadie, O terre bien-heureuse & du Ciel fauorite par dessus toutes celles que le Soleil voit & reschauffe. Ton bien m'apporte tant de plaisir que ie ne ressens pas le mien propre, ne celuy de mõ cher enfant, que i'ay perdu deux fois & deux fois recouuert, & ne me puis souuenir de moy mesme passãt d'vn abysme d'ennuy à vn abysme de ioye, lors que ie pense en toy, tout mon plaisir s'esuanouyst comme vne petite goutte insensible qui se fond dans la mer ample de tes plaisirs. O songe bien-heureux ! non pas songe, mais vision celeste. Voila que (comme tu as dit) mon Arcadie se verra belle encore.

Tir. Mais qu'attens-tu Montan ? le Ciel ne requiert plus de nous de victime

humaine. Il n'est plus saison d'ire ni de vengeãce, mais de grace & d'amour; nostre Deesse veut qu'auiourd'huy au lieu d'vn sacrifice horrible & funeste se facent des nopces ioyeuses & fortunees. Mais di moy encor combien il nous peut rester de iour.

Mon. Vne heure peu plus.

Tir. Il s'en va donc tard. Retournons au tẽple & qu'incontinent la fille de Tityre & ton fils se donnent la foy de mariage, & d'Amans deuiennẽt espoux. Et l'vn conduise bien tost l'autre au logis paternel, ou il faut que auant que le Soleil se leue ces heureux demi Dieux soiẽt conioints ensemble: le Ciel le veut ainsi Remeine moy, mon fils, ou tu m'as pris. Et toy Montan suy moy.

Mon. Mais considere Tirenio que sans violer la loy sainte, elle ne peut donner à Myrtil ceste foy qu'elle a ià donnee à Siluio.

Car. Et à Siluio en ce faisant aura esté baillee la foy, car Myrtil dés sa naissãce a eu tel nom, si la verité me fut dite par ton seruiteur, lequel consentir que ie le nommasse Myrtil, & non pas Siluio.

Mon. Il est certain, ie m'en resouuiens l'ayant renouuellé au second ce mesme nom, pour me consoler de la perte du premier.

Tir. Le doute pouuoit estre important. Or suiuez moy tousiours.

Mon. Carino, allons nous en au temple, doresnauãt Myrtil aura deux peres. Auiourd'huy Montan a trouué vn fils, & Carino vn frere.

Car. Carino sera tousiours pere à Myrtil d'affection, & à toy frere: de reuerence à l'vn & seruiteur à l'autre. Et puis que tu es si courtois enuers moy, ie prẽdray encor la hardiesse de te prier de vouloir aymer ce mien amy, sans lequel certes ie ne me puis aymer moy mesme.

Mon. Soit tout ainsi qu'il te plaira.

Car. *O grands Dieux eternels combien grand difference,*
Se remarque aux sentiers de vostre sapience,
Par où tant de bienfaits se desployent sur nous,
Et ceux que nous suiuons en nos iugemens fous!

ACTE CINQVIESME.

SCENE VII.

Corisque. Linco.

ET ainsi Linco, le cruel Siluio est deuenu amoureux, quand il y a moins pensé: mais qu'est-il aduenu d'elle?

Lin. Nous la portasmes en la maison de Siluio, où la mere la reçeut tout en larmes: ie ne sçay si c'estoit de ioye ou de douleur. Ioyeuse vrayement de voir son fils amoureux & espoux en vn iour: mais affligee au possible de l'accident suruenu à la Nymphe, & de se voir si mal pourueuë de bru, qu'il luy conuenoit pleurer la mort de l'vn & la playe de l'autre.

Cor. Amarillis est donc morte?

Lin. Elle deuoit mourir comme le bruit estoit: Et à ceste occasion ie me suis acheminé vers le temple pour consoler Montan: pource que si auiourd'huy il a perdu vne bru, voila qu'il en recouure vne autre.

Cor. Dorinde n'est donc pas morte?

Lin. Quand elle eust esté morte, elle fust retournee en vie à la pieté de Siluio.

Car. Et auec quel remede est elle guarie si tost?

Lin. Ie te diray d'vn bout à l'autre tout le mystere, & orras choses estranges. Tout autour de la Nymphe estoient hõmes & femmes tous esmeus, & dispolez neantmoins de la secourir promptemét: mais elle ne voulut oncques permettre qu'autre que Siluio la touchast, disant ainsi: La main qui m'a blessee, celle mesme me guarisse. Ainsi nous demeurasmes seuls auec elle, Siluio, sa mere & moy: dont les deux dõnoient le conseil, l'autre la main. Quand ce hardy garçon eut osté doucement l'habillement sanglãt de dessus son nu d'yuoire, il s'essaya de tirer la fleche enfõcee de la profonde playe: mais ie ne sçay comment de mal-heur ceste fleche trompeuse obeissant à la main laissa le fer au plus creux de la playe. Ce fut lors qu'à bon escient ses douleurs s'irriterent, & ne fut possible iamais que par main de maistre, ny auec tenailles, ny auec autre effort quelconque on la peust arracher de

là. Ie croy bié qu'incisant la playe & la faisant plus grande lon eust bien peu d'vn fer penetrer iusques à l'autre, & de fait on le deuoit faire: mais la main de Siluio estoit trop pitoyable & trop aymante pour vn office si cruel. Certes amour ne guerit point les naurez auec instrumens si cruels. Et combien qu'il semblast à la ieune amoureuse que sá douleur se radoucist entre les mains de Siluio, qui à cause de ce, ne s'esgarant point, dist, Tu sortiras de là fer malin, & plus aiséméť que tu ne penses: celuy qui t'a poussé si auant a bien le moyen de t'en faire sortir. Ie repareray par l'vsage de la chasse le dõmage que son vsage m'a apporté. Il me souuient d'vne certaine herbe fort cogneuë de la cheure sauuage, quand vne flesche l'a blessee au flanc, elle l'a monstree à nous, & la nature à elle: il y en a fort pres d'icy. Soudain il partit, & en la proche montagne en ayant cueilly vne bõne poignee il reuint vers nous: Et ayant tiré le suc meslé auec graine de veruaine & racine de centaure, il en fit vne emplastre qu'il appliqua sur la playe. Vertu merueilleuse! Soudain la douleur s'appaisa & s'estancha le sang; & le fer tost apres sans nulle peine ni douleur suiuant la main sortit doucement. La force premiere retourna à la fille, comme si iamais elle n'eust eu playe: laquelle certes ne fut pas mortelle, pource qu'ayãt laissé d'vne part le ventre & l'os de l'autre elle penetra seulemét dans le flanc plein de muscles.

Car. Tu me contes-là vne vertu d'herbe merueilleuse, & aduenture encore plus merueilleuse.

Lin. Pour le regard de ce qui s'est passé entr'eux par apres, cela se peut mieux imaginer que dire. Quoy qu'il en soit elle est guarie & se manie à ceste heure si bien de son flanc, que ie croy qu'elle s'en peut bien aider à tout. Outre tout cela ie croy Corisque, aussi estimay-ie que tu le croyes bien, qu'elle a esté desormais attainte d'vne autre playe. Mais tout ainsi que elle est blessee de diuerses armes, aussi les playes en sont diuerses : de l'vne la douleur est cruelle, de l'autre douce : l'vne se reprenant se guarit, & l'autre quand moins elle se referme. Et ce mauuais garçon pendāt qu'il a esté chasseur a esté si adonné à descocher flesches, qu'il n'é peut plus perdre sa coustume: & tout amoureux qu'il est veut encore blesser.

Cor. Linco, ie voy bien que tu es encor cest amoureux Linco que tu as tousiours esté.

Lin. Corisque m'amie ie suis bien Linco de courage, mais non pas de force : & en ce vieil tronc le desir est plus verd qu'il ne fut iamais.

Cor. Or maintenant qu'Amarillis est morte, il faut que ie sçache qu'est deuenu mon cher Myrtil.

ACTE CINQVIEME.

SCENE VIII.

Ergasto. Corisque.

O Iour plein de merueilles! ô iour tout plein d'amour, de grace & de plaisirs ! ô terre auantureuse! ô Ciel benin.

Cor. Mais voila Ergasto. Comme il vient à temps!

Erg. Que maintenant toutes choses se resiouyssent, Le ciel, la terre, l'air, le feu, & le mõde: tout rie. Nostre resiouyssance mesme passe iusqu'aux enfers, & qu'il n'y ait point auiourd'huy aucun lieu de peine eternelle.

Cor. Que cestuy-ci resiouy!

Erg. Forests heureuses, si autresfois souspirans d'vn triste murmure auez accõpagné nos plaintes: esiouyssez-vous à nos ioyes, & desliez autant de langues que vous auez de fueilles se iouätes au bruit de ces Zephirs rians esmeus de nostre resiouyssance. Chantez les contentemens & les aduẽtures de deux heureux amans.

Cor. Pour certain qu'il parle de Siluio, & de Dorinde: somme il faut viure.

La source de nos pleurs tarit soudainement,
Mais le fleuue de ioye abonde inceßamment.

Il ne se parle plus de la mort d'Amarillis, on a souci seulemẽt de s'esiouyr, & c'est bien fait certes, aussi biẽ la vie humaine est assez pleine de miseres. Où va Ergasto si content ? est ce point aux nopces?

Erg. Tu l'as vrayement dit: as tu entendu l'heureuse aduenture de ces deux heureux amans? Corisque as tu entendu cas plus estrange?

Cor. Ie l'ay entendu de Linco auec beaucoup de contentement, & en ay adoucy en partie la douleur que ie ressentois de la mort d'Amarillis.

diuine ? & qui penses-tu qui les ait assemblez qu'Amour? Ce fut des parens & par force que fut accordé en mariage Siluio auec Amarillis, & ce nœud amoureux qui les deuoit estraindre estoit autant esloigné que la haine & l'amour sont esloignez l'vn de l'autre? mais si tu examines le reste, tu verras appertement que la voix celeste s'entend du seul Myrtil. Mais pour Dieu quel exemple de loyauté, depuis le fait d'Aminte, s'est veu iamais qui peust s'esgaller à cestuy ci ? Qui a voulu mourir pour sa maistresse depuis le temps du loyal Aminte, si ce n'a esté Myrtil ? C'est la pieté grande du berger fidelle, digne d'ennuller l'ãtique erreur de la desloyale & miserable Lucrine : de cet acte admirable & estrange plustost que de sang humain s'appaise l'ire du Ciel, & se rend à la iustice eternelle ce que l'ouurage du sexe feminin luy auoit rauy. C'à esté l'occasion qu'il n'a peu si tost arriuer au temple pour renouueller son vœu, pource que tous les signes espouuentables cesserent. Maintenant l'eternel simulachre ne degouste plus de sueur de sang, la

terre ne tremble plus, la grotte sacree ne bruit plus, & ne s'en exhalle plus d'air puant, mais bien au contraire il en sort vne si douce harmonie, & vne odeur si aggreable que le Ciel mesme ne l'auroit d'auantage s'il pouuoit auoir voix ou haleine. O prouidence supresme! O Dieux souuerains! Si toutes mes paroles estoient ames, & toutes auiourd'huy ie les dediasse à vostre honneur, elles ne seroient point suffisantes pour vous rendre graces d'vn si signalé bien fait. Mais le plus humblement que ie puis, ô diuinitez celestes, ie les vous réds les genoüils fleschis en terre. O que ie vous suis redeuable de ce que ie vy auiourd'huy, i'ay ià passé cent ans de mon aage, & n'ay iamais sçeu ce que c'estoit de viure: ce iourd'huy seulement la vie m'a esté agreable. Ie commence à viure auiourd'huy: auiourd'huy ie renais. Mais pourquoy pers-ie temps auec toutes ces paroles, qui se doit employer à l'œuure? souleue moy, mon fils, car ie ne sçaurois soustenir sans toy ces pauures membres caducs.

Mon. Ie sens Tirenio, vne si grand' ioye

en mon cœur iointe à vne si estrange merueille, que ie suis joyeux & ne le suis point, mon ame confuse ne peut monstrer exterieurement ma ioye retenuë, tant vn grand estonnemét tient mes sens enserrez. O miracle celeste, ni iamais veu ci deuant ni jamais entendu, O faueur sans exemple, O pitié des Dieux singuliere, O bien-heureuse Arcadie, O terre bien-heureuse & du Ciel fauorite par dessus toutes celles que le Soleil voit & reschauffe. Ton bien m'apporte tant de plaisir que ie ne ressens pas le mien propre, ne celuy de mó cher enfant, que i'ay perdu deux fois & deux fois recouuert, & ne me puis souuenir de moy mesme passát d'vn abysme d'ennuy à vn abysme de ioye, lors que ie pense en toy, tout mon plaisir s'esuanouyst comme vne petite goutte insensible qui se fond dans la mer ample de tes plaisirs. O songe bien-heureux! non pas songe, mais vision celeste. Voila que (comme tu as dit) mon Arcadie se verra belle encore.

Tir. Mais qu'attens-tu Montan, le Ciel ne requiert plus de nous de victime

humaine. Il n'est plus saison d'ire ni de vengeáce, mais de grace & d'amour; nostre Deesse veut qu'auiourd'huy au lieu d'vn sacrifice horrible & funeste se facent des nopces ioyeuses & fortunees. Mais di moy encor combien il nous peut rester de iour.

Mon. Vne heure peu plus.

Tir. Il s'en va donc tard. Retournons au téple & qu'incontinent la fille de Tityre & ton fils se donnent la foy de mariage, & d'Amans deuiennét espoux. Et l'vn conduise bien tost l'autre au logis paternel, ou il faut que auant que le Soleil se leue ces heureux demi Dieux soiét conioints ensemble: le Ciel le veut ainsi Remeine moy, mon fils, ou tu m'as pris. Et toy Montan suy moy.

Mon. Mais considere Tirenio que sans violer la loy sainte, elle ne peut donner à Myrtil ceste foy qu'elle a ià donnee à Siluio.

Car. Et à Siluio en ce faisant aura esté baillee la foy, car Myrtil dés sa naissâce a eu tel nom, si la verité me fut dite par ton seruiteur, lequel consentit que ie le nommasse Myrtil, & non pas Siluio.

Mon. Il est certain, ie m'en resouuiens l'ayant renouuellé au second ce mesme nom, pour me consoler de la perte du premier.

Tir. Le doute pouuoit estre important. Or suiuez moy tousiours.

Mon. Carino, allons nous en au temple, doresnauât Myrtil aura deux peres. Auiourd'huy Montan a trouué vn fils, & Carino vn frere.

Car. Carino sera tousiours pere à Myrtil d'affection, & à toy frere: de reuerence à l'vn & seruiteur à l'autre. Et puis que tu es si courtois enuers moy, ie prédray encor la hardiesse de te prier de vouloir aymer ce mien amy, sans lequel certes ie ne me puis aymer moy mesme.

Mon. Soit tout ainsi qu'il te plaira.

Car. O grands Dieux eternels combien grand difference,
Se remarque aux sentiers de vostre sapience,
Par où tant de bienfaits se desployent sur nous,
Et ceux que nous suiuons en nos iugemens fous!

ACTE CINQVIESME.

SCENE VII.

Corisque. Linco.

ET ainsi Linco, le cruel Siluio est deuenu amoureux, quand il y a moins pensé: mais qu'est-il aduenu d'elle?

Lin. Nous la portasmes en la maison de Siluio, où la mere la reçeut tout en larmes: ie ne sçay si c'estoit de ioye ou de douleur. Ioyeuse vrayement de voir son fils amoureux & espoux en vn iour: mais affligee au possible de l'accident suruenu à la Nymphe, & de se voir si mal pourueuë de bru, qu'il luy conuenoit pleurer la mort de l'vn & la playe de l'autre.

Cor. Amarillis est donc morte?

Lin. Elle deuoit mourir comme le bruit estoit: Et à ceste occasion ie me suis acheminé vers le temple pour consoler Montan: pource que si auiourd'huy il a perdu vne bru, voila qu'il en recouure vne autre.

Cor. Dorinde n'est donc pas morte?

Lin. Quand elle eust esté morte, elle fust retournee en vie à la pieté de Siluio.

Car. Et auec quel remede est elle guarie si tost?

Lin. Ie te diray d'vn bout à l'autre tout le mystere, & orras choses estranges. Tout autour de la Nymphe estoient hómes & femmes tous esmeus, & dispolez neantmoins de la secourir promptemét: mais elle ne voulut oncques permettre qu'autre que Siluio la touchast, disant ainsi: La main qui m'a blessee, celle mesme me guarisse. Ainsi nous demeurasmes seuls auec elle, Siluio, sa mere & moy: dont les deux dónoient le conseil, l'autre la main. Quand ce hardy garçon eut osté doucement l'habillement sanglát de dessus son nu d'yuoire, il s'essaya de tirer la fleche enfócee de la profonde playe: mais ie ne sçay comment de mal-heur ceste fleche trompeuse obeissant à la main laissa le fer au plus creux de la playe. Ce fut lors qu'à bon escient ses douleurs s'irriterent, & ne fut possible iamais que par main de maistre, ny auec tenailles, ny auec autre effort quelconque on la peust arracher de

là. Ie croy bié qu'incisant la playe & la faisant plus grande lon eust bien peu d'vn fer penetrer iusques à l'autre, & de fait on le deuoit faire: mais la main de Siluio estoit trop pitoyable & trop aymante pour vn office si cruel. Certes amour ne guerit point les naurez auec instrumens si cruels. Et combien qu'il semblast à la ieune amoureuse que sa douleur se radoucist entre les mains de Siluio, qui à cause de ce, ne s'esgarant point, dist, Tu sortiras de là fer malin, & plus aisémét que tu ne penses: celuy qui t'a poussé si auant a bien le moyen de t'en faire sortir. Ie repareray par l'vsage de la chasse le dómage que son vsage m'a apporté. Il me souuient d'vne certaine herbe fort cogneuë de la cheure sauuage, quand vne flesche l'a blessee au flanc, elle l'a monstree à nous, & la nature à elle: il y en a fort pres d'icy. Soudain il partit, & en la proche montagne en ayant cueilly vne bóne poignee il reuint vers nous: Et ayant tiré le suc meslé auec graine de veruaine & racine de centaure, il en fit vne emplastre qu'il appliqua sur la playe. Vertu merueilleuse! Soudain la douleur s'appaisa & s'estancha le sang; & le fer tost apres sans nulle peine ni douleur suiuant la main sortit doucement. La force premiere retourna à la fille, comme si iamais elle n'eust eu playe: laquelle certes ne fut pas mortelle, pource qu'ayát laissé d'vne part le ventre & l'os de l'autre elle penetra seulemét dans le flanc plein de muscles.

Car. Tu me contes-là vne vertu d'herbe merueilleuse, & aduenture encore plus merueilleuse.

Cor. Mais voila Ergasto. Comme il vient à temps!

Erg. Que maintenant toutes choses se resiouyssent, Le ciel, la terre, l'air, le feu, & le mõde: tout rie. Nostre resiouyssance mesme passe iusqu'aux enfers, & qu'il n'y ait point auiourd'huy aucun lieu de peine eternelle.

Cor. Que cestuy-ci resiouy!

Erg. Forests heureuses, si autresfois souspirans d'vn triste murmure auez accõpagné nos plaintes: esiouyssez-vous à nos ioyes, & desliez autant de langues que vous auez de fueilles se ioüätes au bruit de ces Zephirs rians esmeus de nostre resiouyssance. Chantez les contentemens & les aduẽtures de deux heureux amans.

Cor. Pour certain qu'il parle de Siluio, & de Dorinde: somme il faut viure.

La source de nos pleurs tarit soudainement,
Mais le fleuue de ioye abonde inceßamment.

Il ne se parle plus de la mort d'Amarillis, on a souci seulemẽt de s'esiouyr, & c'est bien fait certes, aussi biẽ la vie humaine est assez pleine de miseres. Où va Ergasto si content? est ce point aux nopces?

Erg. Tu l'as vrayement dit: as tu entendu l'heureuse adventure de ces deux heureux amans? Corisque as tu entendu cas plus estrange?

Cor. Ie l'ay entendu de Linco auec beaucoup de contentement, & en ay adoucy en partie la douleur que ie ressentois de la mort d'Amarillis.

Erg. Amarillis morte? & comment? de quelle aduenture parles-tu maintenant? ou de qui penses-tu que ie parle?

Cor. De Dorinde & de Siluio.

Erg. Quoy de Dorinde? quoy de Siluio? tu n'en sçais donc rien encore? Ma ioye naist bien de plus estrange, de plus haute & de plus excellente racine. Ie te parle d'Amarillis, & de Myrtil: couple d'amans le plus content, & le plus heureux qu'autres qui soient suiets d'amour.

Cor. Amarillis n'est doncques pas morte?

Erg. Comment morte? elle est viuante, elle est gaillarde, elle est gentille, elle est la mariee.

Cor. Eh! tu te mocques de moy.

Erg. Ie me mocque? tu le verras tantost.

Cor. Elle n'a donc pas esté condamnee à la mort?

Erg. Elle y fut bien condamnee, mais tost apres elle fut absoute.

Cor. Me contes-tu des songes, ou si i'escoute en songeant?

Erg. Si tu te tiens ici, tu la verras tantost toy-mesme côme elle sortira du temple auec son loyal Myrtil, où il y a bien vne heure qu'ils sont, & se sont donné la foy de mariage: & les verras passer allans vers la maison de Montan, pour cueillir le doux fruit de tant & de si longs trauaux amoureux. Si tu voyois Corisque la grande allegresse, si tu oyois le son des voix d'esioüissance: le têple est tout plein d'vne troupe infinie d'hommes & de femmes. Tu y verrois vieux & ieunes prestres & laiz tous

pesle-mesle ensemble, & presque tous hors de eux-mesmes, tant la ioye y est grãde. Chacun court par merueille voir ce couple bien-heureux. Chacun l'honore, chacun l'embrasse: qui loüe la pieté, qui la cõstance, qui les graces du Ciel, qui la nature: les monts & les valees, la plaine & les collines, tout ne resonne autre chose que le nom glorieux du loyal berger. O belle aduenture d'Amant! deuenir si tost d'vn pauure berger demy-Dieu, passer si tost de mort à vie, & eschãger ses obseques si proches à nopces si lointaines & si desesperees. Mais iaçoit Corisque que ce que ie t'ay dit soit beaucoup: toutesfois ce n'est rien au prix de iouyr de celle pour laquelle mourant, il se resiouyssoit: de celle, dis-ie, qui si resoluëment combattoit auec luy, non seulement en amour, mais a vouloir mourir: courir, dis-ie, entre les bras de celle, pour laquelle peu auparauant il couroit si volontiers à la mort. C'est vne telle rencontre, c'est vn contentement si grãd, qu'il passe beaucoup ce que lon en pourroit penser, & tu ne te resiouys point? & tu ne ressens point pour Amarillis ceste ioye que ie ressens pour Myrtil?

Cor. Mais au contraire Ergasto, regarde comme ie suis ioyeuse.

Erg. O si tu eusses veu la belle Amarillis, quand elle donna à son Myrtil sa main pour gage de sa foy, & Myrtil à elle vn certain doux, mais incogneu baiser, que ie ne puis dire bonnement s'il donna ou reçeut pour gage de son amour. Tu serois certes morte de ioye. Quel pourpre? quelles roses? toute co

Et ces heureux Amans, ces deux beaux demy-Dieux,
Estrein-les à iamais d'vn lien gracieux.

Cor. Helas ! il n'est que trop vray, Chetifue! tu recueilles bien maintenant le fruict de tes vanitez. O non moins pernicieux desirs que vains & mensongers! I'ay donc desiré la mort d'vne pauure innocente pour accomplir mon desir effrené : i'ay esté si cruelle : i'ay esté si aueugle : Qui m'ouure maintenant les yeux? Ah miserable ! que voy-ie ? l'horreur de ma faute qui n'auoit apparence que de bon heur.

Ch. des B. Vien seconder Hymen d'vne belle alle-
Estrein-les à iamais d'vn lien gracieux, (gresse,
Nos sinceres desirs, & nos chants de liesse,
Et ces heureux amans, ces deux beaux demy-Dieux,
Estrein-les à iamais d'vn lien gracieux,
Voy, fidelle berger, voy apres tant de pleurs,
Tant d'ennuis amoureux, tant d'ameres douleurs,
Où tu es arriué : recognois-tu pas celle
Que t'arrachoit le Ciel, & la terre cruelle, tolle
Son destin enuieux, sa chaste volonté,
Ton estat miserable, & plein de pauureté,
La promesse d'Hymen, la mort mesme prochaine?
Et pourtant ô Myrtil, la voila qui est tienne.
Ce visage chery, ce beau sein, ces beaux yeux,
Ces belles blanches mains, ce beau tout precieux
De toy tant souspiré dont tu repais ta veuë,
Sont de ta loyauté la recompence deuë.

Myr. Comment puis-ie parler si ie ne sçay mesme si ie suis viuant, si ie ne sçay si ie voy

Amarillis, i'ay desiré la mesme chose que tu desirois, mais tu en iouys, pource que tu en estois digne: tu iouys du plus loyal berger qui viue: & toy Myrtil, tu iouys de la plus chaste Nymphe qui soit, ou iamais ait esté au monde, & m'en croyez, car i'ay esté la pierre de touche de loyauté en l'vn & l'honneur à l'autre. Mais toy Nymphe gentille auparauant que ton iuste courroux tombe sur moy, voy le visage de ton cher espoux, & là tu verras, ie m'asseure, & la force de mon peché, & celle de ta grace. En faueur de si amoureux gage, pardonne, amoureuse Amarillis, à ma faute amoureuse: & certes c'est bien raison qu'Amour trouue auiourd'huy en toy le pardon de ses fautes, si toy tu fais espreuue de ses flâmes.

Am. Corisque non seulement ie te pardonne, ains ie t'ayme de tout mon cœur, considerant seulement l'effet, non la cause.

Et le fer & le feu quand ils nous ont gueris.
Bien qu'ils ayent fait mal, sont encores cheris,

Quelle que tu m'ayes esté ce iourd'huy, aimee ou ennemie, il me suffit que le destin tant employé pour vn heureux instrument de ma ioye. Tromperies aduantureuses, heureuses trahisons! Et s'il te plaist de t'esiouyr auec nous, viens t'en, & participes à nos ioyes.

Car. Ie suis assez ioyeuse du pardon que tu m'as donné, & d'auoir l'esprit sain.

Myr. Et moy aussi ie te pardonne tout, fors de ce que tu as attendu trop long temps à en venir là.

Cor. Viuez heureux & contens : Adieu.

Ch. des B. Vien seconder Hymen d'une belle alle-
Nos sinceres desirs, & nos chants de liesse, (gresse,
Et ces heureux amans, ces deux beaux demy-Dieux,
Estrein-les à iamais d'vn lien gracieux.

ACTE CINQVIESME.

SCENE X.

Myrtil. Amarillis.

LE CHOEVR des Bergers.

SVis-ie donc si accoustumé à la peine qu'il me faille tousiours languir au milieu de mes ioyes? Les pas de ceste pompe n'estoiẽt pas assez lents, si ceste Corisque ne fust venuë encore ietter à nos pieds ce retardement.

Am. Tu as grand haste.

Myr. Helas mõ cher thresor! ie ne suis encor bien asseuré: ie suis encore en crainte. Et ne seray iamais asseuré que tu n'ayes esté faite ma fẽme en la maison de mõ pere. Car à dire vray, tout ceci me semble vn songe : & me semble a tous coups que mon sõge passe, & que tu t'esuanoüis de moy. Mon ame, ie desirerois fort que par vn autre preuue tu me fisses sentir desormais que mon doux veiller n'est point dormir.

Ch. des B. Vien seconder Hymen d'une belle alle-
Nos sinceres desirs, & nos chants de liesse, (gresse,
Et ces heureux Amans, ces deux beaux demy Dieux,
Estrein-les à iamais d'vn lien gracieux.

LE CHOEVR

O Couple bien-heureux!
Qui ſemas pleurs & recueilles lieſſe,
Combien helas! furent pleins de deſtreſſe
Tes deſirs amoureux.
Or aprenez icy,
Trop aueuglez & trop fragiles hommes,
Les vrais plaiſirs de ce monde ou nous ſommes,
Et les vrays maux auſſi.
Tout plaiſir n'eſt plaiſir:
Ni mal auſſi tout ce qui nous ennuye,
Le vray plaiſir qui de vertu à vie
Vient apres le ſouffrir.

Rus ſubit ardens Sol.

F I N.



